

L'ENFANT DE LA LARME, roman complet

Par Guy d'AVELINE

15^c

Etats-Unis:

LA REVUE MODERNE

15^e Année

MONTREAL, CANADA

Février 1934—N° 4



SALON

DE

L'AUTOMOBILE

LA MARQUE DE L'HOSPITALITÉ PARFAITE



CLUB SANDWICH avec olives et bacon croustillant . . . un vrai régal avec Bière Molson: INDIA PALE (étiquette blanche), EXPORT (étiquette dorée) ou STOCK (étiquette bleue). Prenez trois rôties, enlevez-en la croûte et garnissez-les de beurre et de mayonnaise. Sur la première, placez une feuille de laitue et du poulet froid tranché mince; assaisonnez et recouvrez avec la seconde rôtie. Sur celle-ci, placez encore une feuille de laitue, puis de minces tranches de tomates et des bandes de bacon frais cuit et croustillant; assaisonnez et recouvrez avec la troisième rôtie. Coupez le sandwich en diagonale et servez sur feuille de laitue avec olives enroulées de bacon croustillant. Ce bacon est frit dans la poêle autour des olives elles-mêmes.

MOLSON

3
BIÈRES

À VOTRE CHOIX

INDIA PALE
(Étiquette blanche)

EXPORT
(Étiquette dorée)

STOCK
(Étiquette bleue)

La bière que votre arrière-grand-père buvait

Montréal, Février 1934

LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur:
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef.....Jean BRUCHESI
Pages féminines.....MARJOLAINE
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame
Tél. HARbour 6195

Bureaux à:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:

Canada: 1 an... \$1.50 — Etats-Unis: 1 an... \$2.00

Sommaire

Le problème de nos destinées.....	3
W. G. FRANCOEUR	
Le jardin du poète.....	4
Alfred DROIN-Comtesse CLO Marianne DORAN	
L'opinion des autres	4
Dans le Grand Nord	5-6
Hélène de HARVEN	
Pourquoi parler de Liturgie?	7
P. Dominique-M. CLARK, O. P.	
Brins de vulgarisation scientifique....	7
Docteur FAUST	
Dans le Monde des Lettres.....	8
Rex DESMARCHAIS	
La Vie Canadienne.....	10
Le salon de l'Auto.....	12-14
La Puissance du charme personnel... ..	18
L'art de combiner l'antique et le moderne	22-23
La mode	24-27
Pour celles qui collectionnent les recettes	34
Nos Casse-tête historiques	36
Le courrier	41
La Petite Poste	42

ROMAN

L'Enfant de la Larme

Par Guy d'AVELINE

Sur les infâmes intrigues et les machinations diaboliques des méchants, l'auteur a fait rayonner la grandeur, la beauté et la noblesse d'un cœur de mère, et celles non moins sublimes de l'amour d'un cœur de femme..... 11

Le Problème de nos Destinées

SA DONNEE—SA SOLUTION

Par W.-G. FRANCOEUR

I.— LA DONNEE DU PROBLEME

ELLE a été exprimée à toutes les époques critiques de notre histoire, depuis que la France a dû nous abandonner aux rives du Saint-Laurent. Sous des formules différentes elle est demeurée la même et peut se résumer en ces quelques mots:

LE CANADA-FRANCAIS ENTEND RESTER MAITRE DE SES DESTINEES

Sous Papineau, pour ne pas remonter plus loin, la *nation canadienne* affirme sa volonté de vivre, indépendamment du Colonial Office et du Haut-Canada, avec qui elle repousse la fusion dans un mouvement de révolte contre l'autorité britannique où la cause des insurgés est pourtant commune.

En 1840, tous les corps de la nation, le clergé lui-même, si conservateur, si respectueux de l'autorité, protestent contre l'union avec le Haut-Canada, décrétée contre notre consentement par le Parlement anglais, et réclament le rétablissement de la Constitution de 1791 qui assurait notre indépendance dans le cadre de l'Empire.

Contrairement au but du régime et des intentions avouées du Gouvernement métropolitain, la législation sociale, l'instruction publique, l'administration du domaine et les lois sur la propriété privée font l'objet d'une décentralisation complète.

Cartier lui-même crut qu'il avait garanti l'avenir de ses compatriotes en faisant confirmer cette décentralisation par l'Acte constitutionnel de 1867.

Errol Bouchette, obsédé à son tour par ce problème, le résoud en proposant l'organisation de notre indépendance économique.

Le groupe de l'Action française, rallié autour de l'abbé Groulx, professeur de l'Université de Montréal, publie en 1922 les conclusions d'une enquête sur l'avenir politique du pays franco-canadien. Ces conclusions aboutissent à la légitimité, à la nécessité d'un Etat indépendant de langue française dans l'est du Canada.

Une autre voix cléricale, celle d'un moine distingué, le P. Thomas-Marie Lamarche, s'élevant dans le temple saint en présence de l'archevêque de Montréal et d'un nombreux clergé, donnait, le 24 juin 1932, la définition du patriotisme canadien-français.

"Le temps n'est plus, disait-il, aux discours lyriques par lesquels nous célébrions hier encore les exploits de nos pères. Qui sait si l'heure n'est pas venue de préparer ceux de nos fils! L'indépendance absolue du Canada-Français, pour être un objet éloigné, n'en est pas moins un but que nous devrions nous efforcer d'atteindre rapidement".

M. Alexandre Taschereau, chef du gouvernement de Québec, parlant devant la Société des conférences de l'Université d'Ottawa, fin 1933, examine les trois alternatives possibles dans l'évolution du Canada: annexion aux Etats-Unis, indépendance ou *statu quo*. Il se prononce pour le maintien du *statu quo*, qui réserve l'avenir, et parce que l'indépendance du Dominion donnerait au Parlement central le pouvoir de changer la Constitution,

et par conséquent notre situation, par un simple vote majoritaire.

A la suite du Statut de Westminster, qui fait du Canada un pays virtuellement indépendant du parlement britannique, la Conférence de 1929 proclame que la Constitution fédérale canadienne, contrairement à celle des autres dominions, ne pourra être modifiée sans l'adhésion unanime des Etats provinciaux.

Toujours le souci, chez nos chefs politiques, de mettre à l'abri le patrimoine moral du peuple canadien-français et de défendre contre toute atteinte sérieuse la destinée des futures générations.

Mais l'avenir demeure précaire en dépit des apparences et malgré notre volonté de survie, et cela pour deux raisons: d'abord, parce que nous ne tenons pas tous les fils qui nous conduiraient sûrement à notre destin. Les grands pouvoirs sont à Ottawa aux mains d'une majorité qui n'a pas nos traditions ni

nos aspirations; deuxièmement, parce que cette volonté de survie est dispersée et vacillante; elles s'est montrée molle et hésitante en plus d'une occasion, et le fera encore.

Or, pour être vraiment maître de ses destinées, un peuple doit avoir une volonté ferme et éclairée, avec les moyens de la faire prévaloir en toute rencontre par le jeu de ses institu-

tions publiques libérées de la tutelle étrangère, tutelle financière comme tutelle politique, car l'une ne va pas sans l'autre, et la liberté politique serait vaine si elle ne s'appuyait sur l'indépendance économique.

Pour être maîtresse de ses destinées la nationalité franco-canadienne doit être forte. Un peuple, pour se sentir fort, doit être riche et nombreux.

Telle est la réponse au problème.

Pour avoir le nombre, la nationalité canadienne-française doit s'adresser à trois sources: la natalité, la colonisation et l'immigration.

Pour avoir la richesse, il faut se hâter d'inaugurer une politique économique qui nous donne une avance sur nos concurrents, qui favorise le développement rapide de notre production, qui assure une répartition équitable des biens créés par le travail de tous et qui fusionne dans une étroite solidarité toutes les catégories de producteurs et de consommateurs.

Pour atteindre ces différents buts, il est nécessaire d'obtenir la collaboration cordiale de tous les Canadiens dans un plan de réforme gouvernementale et administrative.

S'il est juste que l'effort d'ensemble surgisse des initiatives privées à tous les degrés, on ne saurait compter, pour la consolidation des gains obtenus, que sur une solide organisation administrative qui agirait à la manière d'un cordon de forteresses protégeant nos positions et servant de points d'appui pour exploiter le succès conquis.

De là la nécessité d'envisager, dès le départ, la réforme des services publics.

Une longue plainte s'élève, dans toutes les langues humaines, qui crie le désespoir des malheureux: ouvriers, petits bourgeois, ex-grands seigneurs, etc., que l'arrêt des affaires a jetés à la rue et à la mendicité, car

(Suite à la page 10)

Pour préparer l'avenir il
n'est que de le forger
soi-même.

Georges CLEMENCEAU

Jardin du poète

A l'Unique Fleur

Glycines dont mon rêve est l'ingénu miroir,
De vos grappes d'argent, quelle ferveur s'exhale!
Et de vous, ô lilas, ô splendeur triomphale,
Quelle volupté sort, quand il vient de pleuvoir!

O fleurs, brûlantes fleurs, qui bercez mon espoir,
Et nourrissez mes sens d'ambrosie idéale,
Dans ce siècle bruyant où tant d'orgueil s'étale,
Ne m'enseignez-vous pas le suprême savoir?

Tulipe cygne blanc, gracieuse ancololie,
Le nœud de la douleur, devant vous, se délie;
Tu parfumes mes vers, narcissé imperator!

Mais ne triomphez pas, corolles que j'acclame!
Car une fleur humaine est plus charmante encor,
Et rien ne vaut l'odeur sésaphique d'une âme!

Alfred DROIN

Madrigal d'Autrefois

"Un frisson vous saisit, marquise?
L'hiver est pourtant loin encor,
L'automne même, cette exquise,
Glisse à peine ses teintes d'or."

Que faites-vous tête penchée
Dans les flots de vos noirs cheveux?
Sans poudre oh! la sombre jonchée!
Mais vous pleurez plus fort? Je veux

Prendre ma part de cette peine,
A deux les chagrins sont moins lourds;
Pour vos lèvres, il faut, ma reine,
Rires et mouches de velours."

Du bout des doigts, il en cueille une
Et la pose très galamment.
"Marquis, marquis, quelle infortuné!
Ah! ne raillez point mon tourment."

Et de son front sans ride encore
Ecartant les boucles de jais:
"Regardez, dit-elle, l'aurore
Des frimas que je redoutais."

En la nuit de la chevelure
Un indiscret fil argenté
Ourle de blancheurs l'annulaire
Dont se couronne sa fierté.

Il sourit à tant de détresse
Puis, le regard sur sa beauté
Il dit, baisant la brune tresse:
"C'est joli la neige en été."

Comtesse CLO

Le Rocher de Grand'mère

(Grand Mother's Rock)

En mon pays, là-bas, se dresse sur la grève,
— Buriné par les flots, battu par tous les vents,—
Un roc nu; on dirait une femme qui rêve...
Et le rêve de ce récif est émouvant.

Elle a le dur profil de quelque idole antique,
Ses cheveux, faits d'iris et de varechs soyeux,
Couronnent un front bas sur un masque tragique;
Nul ne peut deviner le secret de ses yeux...

Dès le matin vermeil, son rêve solitaire
S'attarde jusqu'au soir, sous les cieus laqués d'or;
Elle me fascinait jadis par son mystère,
Et son regard étrange et las me trouble encor...

Entend-elle toujours, dans les lointains d'orages,
La plainte des noyés, leur atroce clameur?
Maudit-elle à jamais la mer lâche et sauvage,
Sirène qui séduit l'âme de nos pêcheurs?...

Mariette DORAN

L'OPINION
DES AUTRES

Le Parlement Champêtre

L'HISTOIRE rapporte que Louis XIV songea un jour à transporter le siège du gouvernement français à la campagne. M. Pierre Gaxotte, à qui nous devons deux livres remarquables: "La Révolution française" et "Le Siècle de Louis XV", rappelle, dans *Je Suis Partout*, cette heureuse idée du grand roi. Il rappelle aussi que le Roi-Soleil "avait, de parti pris, organisé sa vie pour la mettre à l'abri des agitations, des désordres, de tout ce qui obscurcit et trouble la réflexion. Tous les jours, après-midi, il prenait son fusil et marchait une heure ou deux dans son parc, en tirant ou en réfléchissant. Aussi arrivait-il à son Conseil la tête rafraîchie, le pouls régulier, sans tension et sans fièvre". Un tel régime de vie explique sans doute, en très grande partie, que Louis XIV, pendant un règne de soixante-treize ans, ait pu s'astreindre, sans y manquer jamais, aux multiples et assaillantes obligations de ce "noble mais difficile métier de roi" dont il a lui-même parlé en termes remarquables.

Le souvenir de Louis XIV inspire à M. Pierre Gaxotte d'amusantes réflexions au cours desquelles, pris de pitié pour les parlementaires de notre temps, pour ceux de la France en particulier, il propose son "petit plan". Nous le reproduisons pour le bénéfice de nos lecteurs et de ceux qui, tout en améliorant le sort de nos députés et sénateurs, à Québec comme à Ottawa, voudraient voir notre pays aux mains d'hommes à la fois sains de corps et d'esprit.

„ARTICLE PREMIER.— Peuvent seuls être députés, sénateurs ou ministres, les Français majeurs qui ont un bon estomac et un sommeil régulier, dont le Wassermann est négatif, la tension normale, les poumons sains, les analyses de sang et d'urée conformes à la règle.

„ARTICLE DEUX.— Les parlementaires seront soumis, chaque mois, à une visite médicale, à la suite de laquelle les malades, les agités et les déprimés seront exclus à temps ou à perpétuité.

„ARTICLE TROIS.— Le Parlement siégera à la campagne, dans une salle largement aérée. Les séances auront lieu trois fois par semaine. Elles commenceront au plus tôt à neuf heures du matin, finiront à onze heures et demie, pour reprendre à trois heures et finir à six.

„ARTICLE QUATRE.— Tous les députés devront faire, au grand air, une heure de sport par jour: marche, équitation, tennis, golf, etc... Les championnats sont interdits, ainsi que tous les sports belliqueux.

„ARTICLE CINQ.— Les parlementaires devront prendre chaque année un mois de repos complet à la mer ou à la montagne. Pendant ce laps de temps, il leur sera interdit de lire un journal et d'ouvrir une lettre.

„ARTICLE SIX.— Chaque député aura droit à une inauguration par trimestre. Le menu du banquet sera conforme à un menu type établi par l'Académie de Médecine".

Patois Canadien

LA légende du "patois canadien" n'est pas morte. Aussi faut-il accueillir avec reconnaissance les témoignages autorisés qui viennent, de temps à autre, au secours de la langue que nous parlons. Dans le *Canada Français* d'octobre, M. Ernest Martin, professeur agrégé à l'Université de France, invoque son expérience personnelle pour combattre la légende:

"Quant à moi, écrit-il, je viens de passer près d'un an au Canada. J'ai parcouru en tous sens la Nouvelle-Ecosse, notre ancienne Acadie, le Nouveau-Brunswick et la province de Québec; j'ai poussé dans l'Ontario jusqu'au-delà d'Ottawa; j'ai vécu dans l'intimité de nombreuses familles canadiennes; j'ai fréquenté l'élite intellectuelle du pays; je me suis assis à la table de ministres et à celle de modestes employés; j'ai questionné des chauffeurs de taxis, des garçons de restaurant, des pay-

sans, des pêcheurs, des gamins qui jouaient sur la neige dans les bas quartiers de Montréal ou sur l'esplanade de Québec; j'ai couché dans des auberges de villages, où les voisins venaient "veiller" après dîner; j'ai écouté, le cœur battant, dans de petites paroisses, les voix fraîches de chœurs d'enfants et le sermon du curé à la messe du dimanche; j'ai tendu l'oreille constamment, dans les trains, à l'hôtel, dans la rue; j'ai parlé à maintes reprises devant des auditoires canadiens, devant huit cents personnes à Ottawa, devant plus d'un millier à Montréal; j'ai vu à Moncton, dans une salle comble, des prêtres, des journalistes s'asseoir, faute de chaises, à même le parquet pour écouter un Français de France; partout, j'ai trouvé des Canadiens de langue française plus ou moins instruits, ayant des connaissances grammaticales plus ou moins sûres, un accent plus ou moins prononcé, un vocabulaire plus ou moins riche, plus ou moins émaillé de vieilles expressions rustiques mais savoureuses et ayant toujours cours en France; je n'ai trouvé nulle part de patois proprement dit, ayant son vocabulaire particulier, sa syntaxe rudimentaire. Il m'a été donné, par contre, de rencontrer nombre de Canadiens cultivés qu'il serait inconvenant pour moi de complimenter sur la qualité de leur français".

Que notre langue soit un patois: il n'est personne de sérieux qui se refuse à le nier. Mais que notre langue soit pure: c'est une autre affaire.

Arts populaires

LES lecteurs de LA REVUE MODERNE n'ignorent pas, pour avoir lu ici même, à plusieurs reprises, de solides articles sur le sujet, la campagne entreprise chez nous en faveur des arts populaires. Non sans raison, certains économistes et sociologues en recommandent la diffusion la plus large comme un excellent moyen de lutter contre le machinisme et de compenser le désordre de la grande industrie. D'autres y voient un remède au chômage ou bien conseillent aux ouvriers de s'y livrer dans leurs moments de loisir, ceux-ci tendant à se multiplier par la réglementation des heures de travail.

En matière d'arts populaires, comme en toutes choses, il faut cependant prendre garde de ne rien exagérer. On a cru longtemps que les épopées étaient nées du peuple. Des érudits, en particulier M. Malkiel-Jirmounski, affirment qu'il n'en est rien et, passant au chapitre des arts populaires, nient, preuves à l'appui, que ces derniers soient également nés du peuple. Analysant, dans *Je Sais Partout*, un article récent de M. Jirmounsky, M. François Fosca conclut que "l'artisan populaire répète, tant bien que mal, les motifs que l'art savant doit aux grands artistes". Il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure le grand art a pu influencer nos arts populaires encore au berceau.

La Monnaie du Pape

LE Pape, qui a le droit de battre monnaie, et dont toutes les pièces émises par lui ont cours légal en Italie, vient de livrer à la circulation, à l'occasion de l'Année Sainte, pour un million de lires de pièces d'or.

Car la Cité du Vatican est un des Etats qui sont restés fidèles à l'étalon-or. Bien mieux, pour affirmer cette fidélité, et prêcher d'exemple en faveur de la plus absolue honnêteté monétaire, il a décidé d'augmenter le volume et le poids des pièces d'or qu'il a mises en circulation.

Il n'y a pas en effet d'exemple plus convaincant (L'Européen)

Dans le Grand Nord

UNE CHASSE AU CARIBOU

Par Hélène de HARVEN

Vous le savez, on appelle "Grand Nord" la vaste région déserte qui s'étend au-dessus de Québec, de la rive gauche du Saint-Laurent à la Baie d'Hudson.

On y chasse l'ours, le renne et maints animaux à fourrure. Le caribou (renne d'Amérique) plus grand que le renne d'Europe, n'a jamais pu être domestiqué; il se fait rare et le Gouvernement du Dominion prend des mesures pour prévenir sa destruction. Nous allons suivre ici une scène de chasse... filmée par la parole si l'on peut dire.

Les mots que l'on trouvera inscrits en italique sont en usage parmi les Habitants.

UN traîneau gravissait lentement la route abrupte de Saint-Ferréol. Les trois hommes qui le montaient avaient mis pied à terre afin d'alléger la charge. Il neigeait dru; le jarret du petit cheval se tendait nerveusement à chaque foulée, tandis que les mocassins des hommes disparaissaient dans la blancheur sans ombres et sans reliefs du sol. Au fond du traîneau étaient entassés des caisses de comestibles, des sacs, des plaids, des raquettes et des fusils engagés.

Les cahots de l'attelage, le tintement ralenti des grelots, s'atténaient dans l'épaisseur du *poudrin* et se perdaient parfois entièrement dans les bribes de la conversation.

— Comme ça, Monsieur, vous venez de Montréal et vous allez rejoindre là-haut les autres... Dommage tout de même que vous ne soyez pas arrivé hier, rapport à la neige qui va vous mettre en retard. Aujourd'hui c'est rien encore; mais je crains bien que cette *bordée* dure vingt-quatre heures; et le chemin sera malaisé passé Saint-Ferréol.

Celui qui parlait de la sorte en coupant ses phrases d'un "*marche donc*" sonore, à l'adresse du vaillant petit cheval, avait la physionomie intègre des Franco-Canadiens: collier de favoris gris, teint parcheminé, stature élancée, le père Morel passait pour le personnage le plus considéré de l'endroit. Sa maison servait d'auberge aux rares touristes et chasseurs se rendant au hameau de Beaupré perdu sur les confins de la vie civilisée au milieu de quelques pâturages et de nombreuses érablières. Par delà le mont Sainte-Anne à la base duquel il s'abrite, toute trace humaine s'arrête et la contrée demeure vierge comme aux premiers jours du monde.

— Ma foi, avait riposté son interlocuteur (un élégant Européen, dans la force de l'âge) dès que l'on peut disposer de deux ou trois semaines de vacances m'est avis qu'on en doit profiter. Il y avait longtemps que mes affaires ne m'avaient plus laissé de répit. A présent, je compte rejoindre, pour me divertir à la chasse avec lui, mon ami Roger Verneuil. Je voudrais rapporter des *panaches* pour décorer mon hall et il faut me hâter, avant que les mâles mettent bas leurs têtes. Chaque chasseur étant autorisé à tuer deux caribous par hiver et votre fils Abel devant me seconder, cela nous fera six paires de cornes à rapporter au logis.

— Ben, avec un peu de chance si vous pouvez en prendre sept... fit Morel, goguenard.

— Non... je sais bien qu'il est aisé de frauder dans les bois, mais il suffit d'une trahison des guides pour perdre ses droits de chasse. Je tiens à rester correct.

Ce disant il jetait un coup d'œil par dessus son épaule vers le troisième personnage qui cheminait en silence à l'arrière du traîneau. Morel avait esquissé un geste d'approbation; ils poursuivirent muets leur ascension laborieuse. Les éléments semblaient se confondre. En poudre dense et cristalline, les fines paillettes hexagonales tombaient de plus en plus serrées. Les branches des grands pins lentement s'affaissaient, résignées au poids du manteau hivernal. Le *Nordâ* commençait à souffler.

— Je suppose, reprit Albert Duflot (c'était le nom de l'Européen) que mon guide a toutes ses instructions?

— Rassurez-vous, Monsieur. De sitôt que j'ai reçu votre lettre j'ai prévenu le *sauvage* (il désignait, d'un mouvement de tête celui qui les suivait et dont l'accoutrement ne différait en rien du sien). C'est le meilleur des guides de Lorette; il connaît le pays à la ronde. Il a passé, ces jours-ci, au campement de votre ami...

— Ah! ont-ils fait quelque bonne prise?

— Oui et non. Ils ont vu des pistes d'ours s'en *revirer* sous un arbre mais ils n'ont pas pu *étriquer* la bête. Vous savez, c'est le temps où les ours s'*enca-banent* avant les grandes neiges, à moins que d'être inquiétés, ils ne sortent plus d'hiver. Au reste, leur peau ne vaut pas cher en cette saison. Mais on a eu mieux. On a posé des trappes et attrapé des martres. Et m'sieur Verneuil, qui ne rate pas son coup de feu, a tiré deux renards argentés d'un fameux prix... pour ce qui en est du caribou, il a fait très mauvais; des bourrasques suivies de dégel et de pluie... on n'en a pas pris un seul.

— Cette fois la neige tiendra.

— Oui. Et mon cheval ne pourra pas aller plus loin que la maison de Simar. De là, mon fils vous amènera au chantier où l'on vous donnera une *traîne*.

Ou bien, à votre gouverne, on *portagera* votre *butin*. De toute façon vous pourrez dormir au chantier.

L'Européen fit la grimace à cette proposition. Il savait ce qu'est un chantier: vaste *loghouse* servant d'abri à une cinquantaine de bûcherons occupés, trois mois durant, à l'abattage de la forêt. Il entrevoyait, par anticipation, dans la buée chaude, les dormeurs séchant leurs habits à même le corps, auprès du grand poêle. Les ailes de son nez aquilin battirent d'une manière expressive:

— Hum, fit-il, j'espère que la lune luira demain soir. Une nuit de marche ne me fait pas peur. Je suis désireux d'aller tout d'une traite.

— Comme vous voudrez, Monsieur. Mais je crains que vous trouviez, par là-bas, beaucoup de cailloux...

Le monsieur sourit. Savait-il qu'en langage canadien les cailloux sont souvent des blocs rocaillieux difficiles à escalader?

Morel arrêta son cheval au sommet de la côte. Albert Duflot réendossa sa pelisse pour reprendre sa place à côté du conducteur, le sauvage s'accroupit au milieu des sacs et le traîneau repartit bon train.

Ils croisaient parfois un véhicule chargé de bois, mais rien ne remuait dans la montagne et la neige, fraîchement étalée atteignait, par endroits, neuf pieds d'épaisseur. Ce que l'on convenait d'appeler la route devenait impraticable. Plus d'une fois le traîneau chavira. Les hommes alors poussaient, tiraient, rétablissaient l'équilibre; la *poudrière* les ensevelissait à demi.

— Un vrai *blizzard*, disait l'Européen.

— Tout de même, bon temps pour le caribou, concluait Morel.

Bientôt apparurent les cabanes de Saint-Ferréol. Devant l'une d'elles Morel stoppa:

— Bonjour, Simar.

— Bonjour, riposte laconiquement Simar, attiré sur son seuil par le bruit de l'attelage.

Il introduit les voyageurs dans sa demeure peuplée par la ménagère en sarreau rose et par une quinzaine d'enfants de tous âges. L'atmosphère est suffocante dans cette maison de bois surchauffée nuit et jour, mais notre monsieur s'en accomode sans broncher et il se hâte de serrer la main à tout le monde. Il sait que les Québécois ne manquent jamais de tendre leur main cordiale et, par un reste d'amour propre, il préfère prendre l'initiative du geste que d'avoir à y répondre. Toute distinction sociale est lettre morte pour ces braves gens, dont l'hospitalité est proverbiale. "Soyez le bienvenu, disent-ils; commandez en maître; vous êtes l'hôte, ce que nous avons est à vous. Nous sommes à votre service." On les offenserait en leur offrant la moindre rétribution... Cela n'est-il pas touchant?

Le lendemain au déclin du jour le vent s'apaisa, les étoiles s'allumèrent. Albert Duflot, conduit par Abel et par son silencieux *sauvage* arriva cependant fort tard au chantier. Il laissa le fils de Morel se concerter avec

deux bûcherons pour le transport de son bagage et se coucher ensuite parmi les travailleurs. Quant à lui, guidé par le Huron, il s'équipa et repartit après une courte halte.

...

A présent, le croissant de la lune scintille, détaillant sur le sol l'ombre portée des branches; sa limpide clarté bleuit le merveilleux tapis de diamants et d'opales. Dans les hauteurs, les aurores boréales s'allument; elles déroulent, en replis mouvants, leurs écharpes soyeuses au travers desquelles transparaît le firmament étoilé; elles emplissent tout l'espace de leur magnificence. Le ciel céleste, pour la terre vierge, ses grandes féeries mystiques.

Chaussé de ses raquettes, le sac au dos, le coutelas et la hache à la ceinture, le fusil sur l'épaule, l'européen a emboîté le pas de son guide. Son haleine crépite, subitement cristallisée au sortir des narines. La température a baissé; d'électriques effluves emplissent l'atmosphère. Tout en marchant allégrement et tout en ouvrant l'œil, il sourit à ses pensées. Il a toujours savouré avec volupté les heures vécues en pleine sauvagerie. Ainsi l'intellectuel arrivé par son labeur à la fortune, renouvelle ses facultés vitales en les remettant aux prises avec la nature. Il habite Montréal depuis de longues années. Il s'y est acclimaté au point de ne plus désirer le retour au pays natal. Un de ses jeunes compatriotes, un fils de famille, grand disciple de Nemrod, ayant entrepris sous ses auspices, une tournée dans le Grand Nord, il a projeté de le rejoindre; il réalise aujourd'hui ce projet conforme à ses goûts et il se sent rempli de bonne humeur.

Il éprouve en ses muscles, une force inextinguible; il est content de ses raquettes neuves et de l'ajustement parfait des courroies, détail important surtout en vue des étapes futures. Son pied aguerri enfle, d'un glissement souple, le sillage du Huron. Celui-ci, taciturne et grave, fraie la voie, escaladant les blocs de pierres, les troncs des arbres morts, ou enfonçant entre les têtes de jeunes sapins complètement ensevelis. De ravine en roidillon, ils vont, l'un suivant l'autre, en se hissant parfois à la force du poignet ou en dévalant sur les talons jusqu'au fond des coulées, parfaitement rompus à la gymnastique requise en l'occurrence.

Bientôt, ils longèrent un torrent. Les méandres des rivières, moins parsemés d'obstacles que les fourrés, s'offrent de préférence au coureur de bois. Il faut cependant connaître le parcours des eaux pour s'y hasarder. Les dégels survenant aux premiers temps des froidures occasionnent de redoutables déplacements du chenal. Les remous s'ouvrent alors une issue entre les couches solides et rien ne sauverait l'imprudent de la mort s'ils l'attiraient dans le gouffre.

Combien sinistres ces flots noirs passant à toute vitesse avec des frôlements perfides! Ils bondissent entre les crevasses, se dissimulent sous les glaçons, roulent et bruissent en de sourdes clameurs... aussi, ne



Dans le grand Nord

C. N. R. Photo

s'aventure-t-on qu'à bon escient. Lorsque la raquette se mouille, trahissant une infiltration, lorsque la dalle oscille, avec des craquements pareils au bris du verre, gardez-vous bien d'avancer. Ou, tout au moins, armez-vous d'une forte perche et sondez à chaque pas l'épaisseur de la neige; craignez de vous tremper les pieds. Vos chevilles seraient bloquées séance tenante en des bottes de glace qu'il vous faudrait briser à coups de hache.

La nuit touchait à son terme. La lune avait sombré derrière les Laurentides, les constellations avaient gravité, les aurores boréales s'étaient évanouies. La neige ne luisait plus; de sa nappe amatie s'élevait une blancheur diffuse; le voute éthérée demeurait criblée d'astres; cependant elle pâlisait. L'aube pointait. Sans trêve, au balancement rythmé des raquettes, nos marcheurs avançaient, allongeant leur sillon sur la neige.

Le soleil se leva dans sa gloire, les ombres de vif azur s'écourtèrent. Alors un bruit familier, un bruit de cognée résonna, net et clair et bientôt, sur le rideau sombre des conifères, un mince filet de fumée révéla le campement.

La place était fort bien choisie. Entre les mérisiers et les bouleaux, dans un circuit nivelé par la nature, à l'abri du nord, deux tentes profilaient leurs cônes frères. Un lac s'étalait vers la gauche et, à droite, sous un bouquet d'épinettes, une coulée indiquait le cours d'une source. Un homme en remontait, chargé de deux seaux pleins.

— Mon ami, s'écria, sur un ton enjoué Albert Duflot, voulez-vous me donner à boire?

L'autre s'immobilisa, troublé dans sa solitude. Ce pendant sa physionomie s'anima.

— Ah! fit-il... vous êtes monsieur Duflot.

— Vous me connaissez donc?

— Comme ça... je vous connais de réputation; not' monsieur vous espérait quasiment.

Il versa le contenu d'un des seaux dans un chaudron suspendu au dessus du feu:

— Si c'est pour vous radouber sur l'heure, j'ai du lard reprit-il et du pemmican et du thé plein la jarre.

Notre excursionniste se sentait affamé. Il engagea d'ailleurs son "sauvage" à se rassasier comme lui; mais il refusa le thé infusé de longue date et le pemmican, et il entreprit une visite aux provisions de son ami, ce qu'il fit sans scrupules, certain de combler le déficit par le renfort qu'apporterait Abel.

Il pénétra dans la plus petite des deux tentes, de beaucoup la plus cossue. Elle était, selon les règles, profondément encastrée dans la neige et proprement tapissée d'une litière de jeunes pousses d'épinettes, empilées à trois pieds d'épaisseur. Des couvertures pliées, une caisse de vivres, quelques ustensiles d'aluminium, quelques vêtements suspendus, et le sac de voyage traditionnel, en composaient le mobilier. Un cadenas, au bout d'une corde en points de chaînette, scellait le sac. Le petit poêle regorgeait de bûches et, somme toute, pour un logis de jeune seigneur au fond des bois, l'ensemble présentait un aspect confortable. Albert choisit, parmi

Dans le Grand Nord

les conserves, une soupe aux pois et une langue de bœuf, il trouva du biscuit, du sucre et du thé, ainsi lesté il revint vers le bucheron:

— Apprêtez-moi ceci, fit-il et faites frire un peu de lard. Mais, avant tout, donnez-moi de l'eau chaude pour faire tomber les glaçons de ma figure... ma longue étape m'a fort échauffé, j'ai les chevilles moules. Un bain de neige, un repas substantiel, ensuite un bon somme suffiront pour le reste de la journée.

Il conjecturait que son ami, parti en chasse avec son guide, ne rentrerait qu'à la nuit close; et, sous la tente aux odeurs résineuses, bercé par le ronflement du petit poêle, il s'endormit du paisible sommeil du juste.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, à la lueur vacillante d'une bougie une ombre se mouvait sur la cloison. Le maître de séans, respectant le repos de son hôte, vaquait discrètement à ses occupations; mais le dormeur sauta debout et une chaleureuse accolade fut échangée entre les deux amis.

De notables modifications avaient transformé la physionomie de Roger Verneuil. Sa barbe avait crû, ses cheveux s'étaient amassés touffus et bouclés sur sa nuque, sa carrure s'était élargie. Le mondain de naguère n'avait rien moins que la mine d'un vrai coureur de bois.

Tout au plaisir de se retrouver, et de fraterniser, ils se prirent à rire, l'un demandant à l'autre l'adresse de son barbier. On leur apporta de quoi pourvoir au repas du soir.

Assis sur leurs plaids, la caisse tenant lieu de table ils fumèrent ensuite, sous forme de pipes, le calumet de paix... pendant qu'au dehors, la nuit hyperborée rallumait ses lueurs de rêve.

Dès l'aurore la petite caravane se met en route. Abel a rejoint les chasseurs. Les guides prennent alternativement la tête ou la queue de la file indienne et ainsi, pendant plusieurs jours ils s'acharnent à la poursuite du caribou.

Cette chasse demande, pour réussir plusieurs circonstances favorables. Les caribous vivent communément en troupeaux, souvent aussi par groupes de trois individus: mâle, biche et veau. Essentiellement nomades, ils se nourrissent d'une sorte de lichen appelé *mousse à caribou*, dont les racines et les écorces des arbres, dans toute la région, se couvrent abondamment. Leurs ravages (lisez *pistes*, car le terme ravage ne s'applique, à proprement parler qu'aux tranchées creusées par l'original) s'entrecroisent à tel point qu'ils mettent en défaut l'indien le plus sagace; au surplus, si le soleil a donné sur la piste et qu'ensuite l'ombre et le gel en ont durci les marques, celles-ci se retrouvent, au bout de plusieurs

jours, aussi nettes qu'à la première heure. Il devient, dès lors impossible d'en rien déduire; au contraire, s'il vente dur la menée se couvre ou s'érafle; et si le vent viraille le craintif animal flaire l'homme et s'enfonce dans le bois vert, son sûr refuge.

Mais une foulée *mousseuse*, légère au toucher trahit un récent passage... Nos chasseurs tiennent enfin la voie vive, et il s'agit de rejeter le gibier dans les *avertins* (lisez: clairières). Tentative délicate. Les bêtes, averties par leur ouïe autant que par leur odorat subtils, ont vent du danger bien avant qu'on n'approche. Leurs membres spatulés se jouent de l'épaisseur des neiges. En un trot allongé, d'une rapidité inconcevable, elles fendent les espaces découverts et se rembuchent au fond des fourrés; mais lorsqu'on croit les rejoindre, la place abandonnée ne garde plus que le moule des grands corps profondément imprimé dans le lincol moelleux.

Il neige doucement. L'air est calme. Les chasseurs avancent en ce moment le long d'une coulée; leurs pas s'étouffent, la forêt s'épaissit; entre les cimes jointes le jour filtre à peine. De ci de là un furtif indice révèle la vie, au sein du grand silence. Les griffes d'un loup cervier se sont imprimées, par bonds distants et rapides. Les mulots, les belettes, les écureuils ont laissé la trace légère de leur passage; une loutre a remonté le lit du ruisseau; des perdrix se sont fait un nid duveté dans la neige.

Les hommes, cependant, dédaignent ces humbles empreintes. D'un pied précautionneux, l'œil au guet, l'arme prête, ils pressentent leur proie tout près d'eux. Le Huron, avec un redoublement de prudence, fraie la voie... il s'arrête... il pointe l'index vers un bas-fond obscur. Instinctivement les mains ajustent les armes, les regards percent le voile pailleté qui, sans bruit, descend entre les arbres...

Qu'est-ce donc? le geste du guide n'est point un signal d'attaque. Non... il signale un spectacle muet de la forêt vierge...

Contre un gigantesque pin, deux squelettes de caribous sont affalés. Les ossements s'unissent aux branches et, comme elles, sont saupoudrés de neige; les andouillers de l'un sont soudés à ceux de l'autre, et l'on en conclut que les deux rivaux s'embrassèrent de telle façon qu'ils ne purent dégager leurs bois, l'un à l'autre rivés. En confondant leurs souffles et leurs regards furieux, ils moururent là, sur place. Jeunes sapins écrasés, troncs séculaires blessés à vif... sur un large pourtour les végétations arborescentes témoignèrent du lent et mortel combat... puis, la paix retomba comme en un sépulcre; la neige molle et douce, recouvrit les carcasses restées debout; et les majestueux panaches, hauts de six pieds conservèrent leur air de défi implacable. Par une entente tacite, après un instant de halte méditative, les chasseurs se sont remis en marche. Ils approchent d'un lac... inopinément, au pied de la falaise qu'ils surplombent, ils aperçoivent sept ou huit caribous vivants paisiblement couchés, ruminant sans défiance... Une biche, postée en sentinelle a poussé le cri d'alarme. Trop tard! Avant que le troupeau puisse se réembusquer l'éclair de l'acier a lui, les détonations ont éclaté. Un grand mâle, aux bois magnifiques, s'est affaissé, le front en avant; trois autres bêtes sont tombées au pied de la falaise, à peu de distance l'une de l'autre...

Descendre sur le lac fut l'affaire d'un instant pour les chasseurs. Le mâle agonisait. Il haletait sans remuer. Son flanc perforé rejetait un flot de sang écarlate qui se solidifiait en coulant, tel un chapelet de petites perles rouges. Les naseaux exhalaient une poussière de neige et de sang, l'air soufflait bruyamment dans le trou fait par la balle, le grand œil éfaré s'embrumait...

Quelle stupeur anxieuse dans ce regard de bête sauvage qui jamais n'avait vu un homme!

Immobiles et silencieux les vainqueurs assistèrent à la mort du noble animal. De leur côté les *sauvages* se précipitèrent sur les autres blessés et les achevèrent au couteau. Ils s'empressèrent de les *plumer* (lisez: dépouiller) avant que la congélation ne rendit cette opération impossible; les larges nappes fauves furent roulées sur elles-mêmes, les têtes, les pieds, les râbles, les cuissots les épaules et les langues furent détachés et l'on abandonna le reste.

Nos tueurs de caribous redescendent la côte frisée par l'or du couchant. L'air se rassérène, les cieus se teignent de pourpre pendant que les Laurentides reflètent le bleu indigo du soir, et que, dans l'orbe crépusculaire, un faisceau de rayons, toujours plus embrasé, plus éployé, plus immense, se maintient en demi cercle, pareil à une roue flamboyante.

Chargés de trophées sanglants, les épaules surmontées de *massacres* aux allures menaçantes, escortés d'indigènes porteurs de venaison, ils passent dans le paysage splendide. Robustes, les pommettes rutilantes, les sourcils et la barbe hérissés de givre, ils vont à grandes enjambées. Leur démarche dénote ce contentement, cette assurance intime que laisse la victoire. Ils viennent d'arracher aux solitudes inhabitées, des créatures de Dieu, farouches et indomptables; ils les ont détruites, ils s'en estiment glorieux...

L'homme primitif peut-il mourir en nous? Dans son aveugle et insensible loi, la nature n'affirme-t-elle point la suprématie du fort sur le faible?

L'être humain, pétri de chair et d'os ne supprimera jamais ses forces natives. Celles-ci le poussent à conquérir le monde, son domaine. Antée, perpétuel lutteur, recouvre une vie nouvelle, chaque fois qu'il reprend contact avec la terre.

Hélène de HARVEN



C. N. R. Photo

Un grand mâle aux bois magnifiques s'est affaissé...

Pourquoi Parler de Liturgie ?

Par P. Dominique-M. CLARK, O. P.

Cette nouvelle rubrique, dans LA REVUE MODERNE, est due à l'initiative toujours en éveil de votre sympathique rédacteur en chef. Voulant satisfaire des désirs, souvent exprimés, d'avoir, chaque mois, de courts articles sur la liturgie, l'apologétique et l'action catholique, il nous a demandé, avec bienveillance, notre collaboration. Il nous a été très agréable d'accepter, malgré nos déficiences, voyant dans ce geste une occasion de combler un besoin, toujours latent, de connaissances et de certitudes.

Il nous fait réellement plaisir de rencontrer des lecteurs désireux de mieux connaître, et par voie de conséquence, de mieux aimer tout ce qui touche à la religion. Nous espérons que ces articles sauront satisfaire votre légitime curiosité pour les choses de l'esprit, devant votre goût prononcé pour tout ce qui concerne les arts, les sciences et les lettres, puisque vous êtes, des assidus à lire cette revue qui ne néglige rien pour vous offrir tous les éléments constitutifs d'une véritable culture intellectuelle, en alliant, dans ses pages, l'utile à l'agréable.

DE nos jours, on entend souvent parler de liturgie. Il y a, en effet, de par le monde, depuis quelques années, un mouvement liturgique fort prononcé. Sa Sainteté Pie X, de vénérée mémoire, fut le grand promoteur de ce mouvement dans l'Eglise catholique, par son *Motu Proprio*, où il affirme que "le véritable esprit chrétien a sa source première et indispensable dans la participation active aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Eglise".

Peu à peu ce mouvement s'est étendu dans tous les pays. En Allemagne, ce fut comme un renouveau de piété et de foi. En France, l'Abbaye de Solesmes fut la grande instigatrice. En Belgique, depuis 1909, se tient, chaque année, une semaine liturgique, sous la direction des Pères Bénédictins. Au Canada, ce mouvement ne fut pas méconnu. Il y a trois ans, à Ottawa, se tenait une Semaine liturgique, sous la direction de Dom Gaspar Lefebvre et Dom Anselme Veiss, O.S.B., et sous l'instigation du R. P. Voyer, O.P. Et depuis, ici et là, dans différents diocèses, se sont tenues des journées liturgiques qui ont obtenu plein succès, comme celle tenue à Chicoutimi, l'an dernier, pour ne nommer que celle-là.

Pourquoi ce mouvement liturgique a-t-il tant d'emprise sur les âmes catholiques, malgré cette indifférence envers tout ce qui est au-dessus du matériel et du palpable, qui caractérise si bien notre siècle? C'est que ce mouvement vient combler un besoin profond de notre temps. "C'est une nécessité interne, écrit Romano Guardini, qui a rendu notre temps mûr pour la liturgie. Il est né, ce mouvement, il a jailli d'un vouloir universel de vie vraiment et pleinement catholique". Les âmes sérieuses veulent vivre en profondeur. Elles veulent s'évader du superficiel, du senti, pour rechercher l'absolu. Elles ont appris, au contact des événements et de toutes les théories contemporaines,

à ne plus s'arrêter aux seules apparences sensibles. Il leur faut maintenant briser cette écorce, si décevante parfois, des apparences, de ces impressions qui captivent et qui trompent trop souvent. C'est pourquoi les Semaines liturgiques, les livres et les écrits sur la liturgie ont trouvé dans le public, dans le monde catholique, un accueil si bienveillant et si intéressé.

Ce mouvement a fait enfin comprendre à ceux qui veulent vivre leur religion que la liturgie n'est pas exclusivement l'affaire des moines. Il est vrai que les moines sont les authentiques dépositaires et les fidèles gardiens des traditions liturgiques; qu'ils ont entretenu, depuis des siècles, dans leurs cloîtres, l'intelligence et l'amour de la saine liturgie, comme un bien de famille que l'on garde, loin du siècle et de son indifférence, pour le conserver dans toute son intégrité et dans toute sa pureté, mais si nous nous arrêtons à la définition de la liturgie, nous constatons que ce bien de famille appartient aussi réellement aux fidèles qu'aux moines.

En effet, la liturgie n'est autre chose que l'ensemble des rites et des prières concernant le culte public de l'Eglise. Ce culte s'adresse à tous les fidèles, ils en sont, de droit, les participants actifs et vivants. S'il est vrai que ce culte public est exercé par des ministres, choisis par l'Eglise, il ne faut pas conclure de là que la liturgie est "une simple organisation du culte extérieur et public que l'Eglise rend à Dieu; que c'est une vaste mise en œuvre de rubriques et de cérémonies qui ne concerne guère que les prêtres". C'est un préjugé néfaste; préjugé qui a longtemps retardé le mouvement liturgique; préjugé qui, enraciné en plusieurs, explique l'apathie de beaucoup de nos catholiques et qui explique aussi l'incompréhension des rites, des cérémonies, des symboles qui composent le corps de la liturgie.

Et pourtant, la question de la liturgie est une question vitale pour tous, parce que la liturgie est un élément essentiel dans toute vie spirituelle. De là son importance, importance à mieux connaître cette question, à comprendre quel rôle elle doit jouer dans notre vie. De là la nécessité d'étudier cette question pour en saisir tous les contours et en retirer le plus de profit.

Cet article, qui n'est qu'une pâle introduction à tous ces problèmes, montre un peu l'actualité de la liturgie et justifie, nous le croyons, pourquoi nous devons parler de liturgie.

Dans notre prochain article, nous parlerons, après avoir bien définie ce que c'est que la liturgie, du rôle qu'elle doit avoir dans notre vie de chrétien.



Brins de Vulgarisation Scientifique

Par Docteur FAUST

EN GUISE DE PRELUDE

La direction de LA REVUE MODERNE a bien voulu nous permettre de présenter périodiquement des articles concernant le fonctionnement du corps humain. Tous les jours de la vie, il s'opère dans l'intimité de l'organisme une série de transformations successives qui en assurent la vitalité; or il n'est pas permis d'ignorer complètement le mécanisme régulateur de ce travail vital et c'est à le vulgariser sommairement que les articles qui vont suivre seront consacrés.

Combien peu, en effet, soupçonnent toute l'énergie dépensée, les forces combinées, le rouage quasi miraculeux qui préside au mouvement continu des organes entre eux, pour assurer l'existence normale.

On a comparé le corps humain à une vaste usine; l'idée est peut-être juste; elle a le tort de n'être pas adéquate. Chaque usine fonctionne pour fabriquer une ou quelques substances déterminées; une centrale électrique pourra transformer par ses dynamos la force de chute d'une masse d'eau en un courant de force électromotrice; une autre pourra extraire du sol les éléments mixtes qu'elle épurera ensuite pour les livrer dans le commerce à l'état de pureté, etc. ... mais chacune, agissant seule, ne fournit qu'un ou quelques éléments utiles à la vie.

Dans le corps humain, c'est tout autrement; il y a là une synergie capable de réaliser toutes les fonctions et un réglage automatique pourvoit à diminuer le débit d'un organe pour le remplacer par une surproduction au dépens d'un autre organe si les besoins du moment le nécessitent. Et c'est justement cet équilibre qui amène l'état de santé idéal. Qu'est-ce donc que la santé, sinon cet équilibre des fonctions de l'organisme dans des appareils qui présentent une intégrité parfaite?

Nous passerons en revue successivement chacun de ces appareils. Commençons par situer la question en la divisant.

Le corps de l'homme se compose d'organes constitués en vue d'une fonction déterminée. Tous les organes qui

ont une structure analogue forment un système et tous les systèmes qui concourent à une même fonction constituent un appareil. On distingue dans le corps humain trois sortes d'appareils: les appareils de la vie de nutrition, les appareils de la vie de relation et les appareils de la génération. Nous avons résumé, dans l'intention du lecteur, toute la question dans un petit schéma qui se passe de commentaire.

APPAREILS DE . . .

Nutrition:— Respiration, circulation, digestion, appareil urinaire;

Relation:— Locomotion: squelette, articulations et muscles. Innervation: cérébro-spinale et sympathique.

Sensoriel: toucher, goût, odorat, vue et ouïe;

Génération:— Appareil mâle. Appareil femelle.

En suivant le programme, nous rencontrons au premier chapitre, la Respiration.

Appareils de la vie de Nutrition

I — LA RESPIRATION

NECESSITE DE LA RESPIRATION

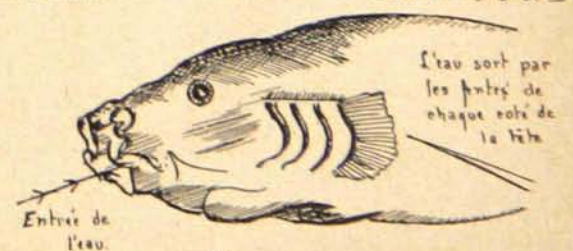
Il n'est de doute pour personne qu'on ne peut, pour vivre, se passer de respirer et la meilleure preuve en est que cette fonction se fait à notre insu, sans que nous soyons obligés d'y penser continuellement. Ainsi, dans toutes les circonstances de la vie, aussi bien dans le plaisir que dans la peine, au travail comme à l'amusement, au sommeil comme à l'état de réveil, le mouvement d'inspiration et d'expiration se continue régulièrement sans que nous y prenions garde. Autrement, si la vie ne peut se passer de la respiration, ce serait payer bien cher un seul petit moment d'oubli.

LES TROIS TYPES DE RESPIRATION

Peut-être serait-il intéressant de se demander, avant de commencer la description du mécanisme de la respiration, si cette fonction s'opère identiquement chez

tous les êtres animés. Evidemment non: en logique, l'hyérarchie dans les espèces nécessite des organes de plus en plus compliqués à mesure que nous montons dans l'échelle des êtres vivants. Si l'homme est considéré comme le *summum* de perfection dans son organisation, il est permis de conclure que chez les êtres inférieurs la respiration se réalise beaucoup plus sommairement. Prenons par exemple, le cas du poisson. Qui de vous n'a eu le bonheur de capter ces petits animaux qui alimentent nos lacs et nos rivières? Rappelez-vous l'orgueil que suscitaient nos belles pêches. Eh bien! vous êtes-vous déjà demandé, comment ces petits êtres: truites, brochets ou autres, nageant toujours dans les eaux, pouvaient respirer, habitués que nous sommes de prendre l'air directement de l'atmosphère qui nous entoure. Le mécanisme de cette respiration est tout autre: les poissons respirent l'oxygène dissout dans l'eau qu'ils avalent constamment; cette eau ne pénètre pas dans le tube digestif mais sort par des fentes situées de chaque côté de la tête, en baignant les branchies où le sang circule en abondance. Le sang du poisson, pauvre en oxygène arrive au réseau sanguin de la branchie, s'enrichit de l'oxygène dissout dans l'eau et retourne ainsi vivifier tout le corps. C'est le type de la respiration branchiale.

(Suite à la page 9)



— Poisson —

FIGURE 1

Dans le Monde



des Lettres » »

L'Homme et son Pêché (1)

LES fondateurs-proprétaires des *Editions du Totem*, MM. Albert Pelletier et Lucien Parizeau, semblent résolus à publier peu d'ouvrages et à ne se laisser déterminer dans leur choix que par la qualité. Il importe de les féliciter vivement de cette conduite: elle leur confère, dans l'édition canadienne-française, une originalité. Il y a quelques mois, *Les éditions du Totem* présentaient au public leur premier ouvrage: une traduction des meilleures pages de Walt Whitman, dues à la plume du jeune poète franco-américain, Rosaire Dion-Lévesque.

Walt Whitman: le chantre ardent de la liberté, de la puissance et de la beauté de l'homme étroitement uni à la nature, le vaticinateur aux accents parfois primitifs et parfois aussi grandioses, et qui lance sa parole de feu contre les hypocrisies puritaines sévissant dans son milieu. On retrouvait, au fil de la traduction de Rosaire Dion-Lévesque, le frisson, le souffle chaud et revigorant de l'inspiré Whitman.

J'ignore totalement l'accueil que le public fit au volume. Toutefois, j'imagine que devant cette éruption de lave bouillante sur un fond de ciel au coloris ineffable, il dût surgir des étonnements et des bêlements apeurés. "Nos écrivains", en effet, n'ont pas accoutumé de verser à leurs hypothétiques lecteurs semblable cordial de sincérité. Quant à "nos poètes"(2), il serait hasardeux de soutenir que le sublime et l'ineffable soient leur genre. D'habitude, ils se contentent de traduire la complainte douceâtre de la brise dans les bosquets, le coassement musical des grenouilles, les nostalgiques sanglots des saules près des étangs et le charme sirupeux des vieilles maisons, grises, roses ou incolores. Pris à doses prudentes, ces soporifiques "littéraires" n'assassinent pas. Simplement, ils causent une paralysie générale des facultés intellectuelles et font que le lecteur répugne à toute pensée virile et hardie.

Aujourd'hui, *Les éditions du Totem* nous offrent le premier roman de Claude-Henri Grignon, *L'Homme et son pêché*. De Claude-Henri Grignon on peut affirmer qu'il est le plus puissant lyrique de notre littérature en prose: deux ouvrages en témoignent suffisamment: *Le secret de Lindberg* et *Ombres et Clameurs* (aussi une longue étude sur Léon Bloy, enfouie dans *Les soirées littéraires de Montréal*, ce que je n'ai découvert que récemment). De façon incidente, j'avais écrit de Grignon, dans les colonnes du *Canada*, qu'il n'était qu'un bon critique littéraire. Je m'étais trompé. Il n'y a pas de mal à le reconnaître. Bien plus qu'un critique littéraire, l'auteur d'*Ombres* et du *Secret* se révèle un tempérament, une nature de poète, tour à tour enthousiaste et désespérée; bref, une âme, ce qui n'est guère commun parmi les écrivains de ce temps... Cet homme du Nord vibre profondément aux grands souffles de son pays. Rien ne le laisse indifférent des beautés diverses que Dieu répand en toutes saisons sur les collines et dans les vallons laurentiens. Il vit au cœur de ces paysages aux lignes immuables mais aux couleurs, aux nuances infiniment variées et changeantes, et dont le citadin, villégiaturiste amateur, ne sent même pas les secrètes splendeurs, les enchantements, le charme envoûtant.

Mais Claude-Henri Grignon, lui, les sent et les comprend, ces paysages, ces horizons, et il possède l'instrument littéraire qui le rend capable d'en transposer l'essentiel sur le plan artistique. À l'instar de Walt Whitman, son mérite consiste, lorsqu'il écrit, à oublier son érudition, son bagage livresque, et à communier à la nature, à transcrire fidèlement les voix qui s'élèvent de la terre natale, éveillant toutes les cordes de sa sensibilité saignante d'artiste.

Cependant, on pouvait craindre que, chez Claude-Henri Grignon, le lyrique nuisit au romancier et que cet

épris de lui-même — comme le sont tous les véritables lyriques — fut empêché de créer des personnages différents de lui.

De là, à l'annonce de son premier roman, *L'homme et son pêché*, une appréhension.

Or, aussitôt le livre paru, je me le suis procuré dans l'édition de luxe(1), je l'ai ouvert — ainsi qu'on ouvre tout roman canadien-français — avec un esprit prévenu et la détermination plus ou moins vague d'en dire peu de bien. Le feuilleter me paraissait très suffisant — la vie est courte et il y a tant de beautés à découvrir, à admirer!

Pourtant, je l'ai lu jusqu'à la dernière ligne sans sauter un mot, je me suis passionné à suivre en Séraphin Poudrier, le personnage central, la marche progressive de son pêché; il y a là un être vraiment humain, charnel, et que la passion d'avarice occupe, possède, ronge et, finalement, tue — après avoir tué sa malheureuse jeune femme.

Le titre choisi par le romancier convient à merveille; l'avarice informe Séraphin Poudrier comme sa coquille l'huître; elle motive le moindre comme le plus important de ses actes; elle étouffe en son sang la meute grondante de la luxure. Sans l'avarice, il n'existerait pas. Mais, par elle, il atteint à la grandeur maléfique. Sa rage d'épargner des sous lui fait inventer des trucs de génie (ainsi il a conservé secrètement dans sa grange un cercueil fabriqué pour une parente qui ne mourut pas: Séraphin prévint qu'il servirait dans une autre occasion!).

L'homme et son pêché ne comporte pas d'intrigue; il ne s'y déroule aucun événement extraordinaire. C'est un récit d'une parfaite simplicité où l'on rencontre à peine une courte digression (pp. 99 à 101) sur le rôle d'un curé de campagne, émule du curé Labelle. Les divers épisodes qui surviennent sont tous centrés sur Séraphin Poudrier; chacun d'eux concourt à nous livrer un aspect, toujours de plus en plus répugnant, de son avarice. Son expérience matrimoniale lui a bien coûté vingt dollars; au régime horrible qu'il lui a imposé, Séraphin a réussi à assassiner sa robuste jeune femme en l'espace d'un an. Veuf, il décide de ne plus se remarier, de ne vivre désormais que pour l'or: dans la suite, toute son ingéniosité s'épuisera à rogner sur la nourriture, le chauffage, le vêtement, etc... Il accomplit dans cette voie des prodiges. Pourtant, cet homme qui se nourrit chaque jour d'un infect brouet, qui accumule les loques sur sa charogne pour la défendre du froid, il est "le millionnaire", le puissant du comté. Il pratique l'usure avec l'astuce et l'implacabilité du prêteur juif. Chacun, du plus humble colon au plus rutilant notable, demeure plus ou moins son débiteur. Autour de lui et de l'atmosphère pestilentielle de son vice, le faisceau des haines et des peurs se resserre graduellement.

Et, lorsque durant une courte absence, la tanière de Séraphin Poudrier brûlera, engloutissant dans le foyer vengeur les lingots d'or et les billets de banque qu'elle recèle au fond d'un sac rempli d'avoine, on ne saura pas exactement si cet incendie est un pur accident ou bien œuvre de vengeance — et de justice.

Séraphin, survenant au plus intense de la conflagration, se jette dans le brasier pour sauver son dieu et, plus tard, lorsque son cousin, Alexis, retrouve dans la cave le cadavre calciné de l'avare: "Il ouvrit les mains de l'avare. Dans la droite il trouva une pièce d'or, et dans la gauche, un peu d'avoine que le feu n'avait pas touché".

Ainsi s'achèvent le livre et la vie de l'homme qui, mort, serre d'une suprême étreinte de sa main crispée son pêché.

Voilà un beau livre, d'une ligne sobre, d'un trait cursif et âpre, d'une langue forte, dédaigneux des "jolies" tableaux au caramel. Un livre qui tranche nettement sur la production romanesque, courante au Canada français. Et qui relèverait nos Lettres (si elles étaient susceptibles de relèvement, les pauvres!)

Dans la littérature française, les caractéristiques de l'avarice ne pouvaient manquer d'intéresser les obser-

vateurs et les peintres de passions. Il existe des types littéraires d'avares, désormais devenus symboles: Harpagon, le père Grandet. Et, pour en nommer un plus récent, mais non moins réussi, le héros du *Naïf de vipères* (qui, cependant, n'est pas un avare authentique puisqu'il ne voit dans la fortune qu'un refuge, une arme défensive, un moyen de châtier des êtres dont il eût désiré l'amour et desquels il n'obtint que l'indifférence).

Par contre, jusqu'à *L'homme et son pêché*, notre prose romanesque ne comprenait aucun "type". Il y avait bien, ça et là, dans quelques romans, des êtres pâlots, débiles, grimaçants tels des mimes et qui parodiaient quelque passion (généralement sur-noble) mais qui restaient aussi loin de la réalité, de l'humanité, que Véga de notre planète — car, si nous comptons parmi nous de nombreux apôtres, les tempéraments de romancier n'abondent pas; et ce qu'il faut pour construire un roman ce n'est pas un apôtre mais un romancier.

Certains jeunes faisaient des exercices de roman, manquaient quelquefois leur coup et quelques-uns d'entre eux — j'en connais au moins un — n'attachaient pas un prix infini à ces exercices, les considérant tout au plus des devoirs d'écoliers.

Durant ce temps, des messieurs au penchant de leur existence racontaient en trois ou quatre tomes leurs cristallines amours de jeunesse ou détaillaient fort minutieusement leur âme lamartinienne.

Cette production, pour honnête et considérable qu'elle fut, n'enrichissait pas d'un copeck la littérature nationale.

Toutefois, environ 1914 (?), un jeune français de génie, Louis Hémon, était venu nous enseigner l'art du roman, nous avait légué l'immortelle Maria Chapedelaine et avait synthétisé dans la création du père Chapedelaine l'âme aventureuse du défricheur canadien-français.

L'enseignement ne profita guère: il fallut attendre des années pour qu'un romancier canadien-français put réussir l'unique "type" dont nous pourrions aujourd'hui tirer orgueil, si nous avons conservé un grain de vrai goût, un atome de discernement.

Qu'on le veuille ou non, Séraphin Poudrier, l'avare, existe. Il est d'esprit grossier, de physique sale jusqu'à la dégoûtation, d'âme veule; il est bien canadien-français également.

Le roman se déroule vers 1890, dans un centre de colonisation (au nord de Sainte-Agathe). Pour qui connaît le campagnard laurentien, s'est mêlé à sa vie et l'a observé sans parti-pris, la peinture de Claude-Henri Grignon n'apparaîtra pas une caricature ou une charge. Séraphin Poudrier incarne, résume en lui, le type de l'avare rustre et placé dans des conditions telles que son vice peut se développer monstrueusement en pleine liberté. Il chérit l'or non pour les jouissances qu'il peut procurer mais pour lui-même, pour sa couleur, sa forme, son poli, j'allais dire pour son odeur.

Sa vie entière s'organise, pivote autour de la représentation mentale qu'il se compose de la richesse visible, palpable et sur laquelle il peut limer ses doigts crasseux. Selon le mot d'Alphonse de Chateaubriant: "son" image le mène. Irrésistiblement.

Je sais des paysans et des paysannes qui ne le cèdent en rien à Séraphin Poudrier sur le chapitre de l'avarice. Je conserve dans mes notes des traits, affreux ou réjouissants — comme on voudra — tous saisis sur le vif. Mais, certes! — pour agencer harmonieusement tant de matériaux dans une œuvre aussi équilibrée que *L'homme et son pêché* il fallait beaucoup d'art!

Qu'on chicane tant qu'on voudra Claude-Henri Grignon sur des points de détail, qu'on lui reproche l'abus du patois, la crudité de certaines expressions (que, pour ma part, je trouve admirables) etc... c'est là métier de chercheurs de cirons.

Il lui reste l'honneur d'avoir gratifié le roman canadien-français de son premier caractère symbolique, de son premier personnage qui ne soit pas un pantin.

Et, désormais, si les Lettres comptaient pour quelque chose dans notre belle province, on pourrait dire afin

(1) *L'Homme et son Pêché*, par Claude-Henri Grignon, éditions du Totem.

(2) J'excepte, bien entendu, Paul Morin et Alfred Desrochers dont les œuvres n'ont rien à voir avec la poésie des lis dolents et des chaudrons patriotiques.

(1) Un volume sur papier coquille teinté, d'excellente tenue, et que les bibliophiles — s'il en existe parmi nous? — devraient se faire un devoir de placer sur leur rayon d'ouvrages canadiens.

de stigmatiser un maniaque de l'épargne: "Avare comme Poudrier".

Mais, hélas! on continuera de dire: "Y est avare en C...!"

Car, toute l'érudition et la puissance métaphorique de nos bons gens ne dépasse guère cette image-là.

Rex DESMARCHAIS

P.S.— Dans une prochaine chronique, je parlerai d'André Malraux, de qui le dernier roman, *La condition humaine*, vient d'obtenir le prix Goncourt. Malraux, particulièrement par son dernier ouvrage, ne laisse pas d'être un des plus troublants parmi les jeunes Français anxieux d'aujourd'hui. R. D.

La Vie Chantée de Botrel (1)

Il faudrait une voix plus autorisée que la mienne pour présenter au public lecteur du Canada cette intéressante biographie du barde breton dont les deux tournées de concerts ont contribué à nous faire mieux aimer la France et la Bretagne, et qui avait su se créer des amitiés parmi nous.

Lorsque, en juillet 1926, les journaux nous apprirent que Théodore Botrel n'était plus, les Canadiens éprouvèrent un regret unanime de la disparition de ce chanteur des grèves et des landes, des goélands et des goélettes, et ce regret fut partagé aussi bien par les jeunes qui n'avaient pu l'entendre mais qui avaient appris de leurs aînés à chanter ses refrains populaires, que par ceux qui avaient eu le bonheur de le connaître personnellement.

Botrel avait laissé de son premier passage au Canada avec sa *douce*, en 1903, un impérissable souvenir et lorsqu'il y revint seul, quelque vingt ans plus tard, les mêmes foules se réunirent pour l'applaudir.

Mais si Botrel fut aimé chez nous, si son souvenir y vit encore, bien peu de nous cependant ont pu pénétrer dans son intimité et connaître la grande âme qu'était la sienne.

Comme la plupart des poètes, Botrel n'était pas un esprit pratique et il ne sut jamais, malgré sa grande popularité, faire fortune car il donnait tout ce qu'il avait. Il était apôtre, tout charité et dévouement, et il se dépensa au profit des pauvres, des humbles et leur consacra son talent.

C'est pour les rustres que je chante, disait-il avec fierté. Mais il ne chante pas seulement pour eux. En Belgique il débuta dans un gala artistique présidé par les Souverains, et durant la guerre ses chansons furent le réconfort moral des petits soldats qui le voyaient avec joie passer au milieu d'eux, héroïque et serein malgré le deuil qui venait de le frapper: la mort de sa *douce*.

C'est toute la vie de Botrel, depuis sa naissance à Dinan la Jolie jusqu'à sa mort dans sa maison basse et vieillotte de Pont-Aven, que raconte Tyl, en un style agréable et nuancé qui fait de cette biographie le plus captivant des romans.

"Que nous y songions ou non, les morts vivent encore autour de nous par leurs œuvres." (2) Botrel n'est plus, mais son âme demeure au milieu de nous; elle vibre dans le rythme de ses chansons graves et tendres comme la *Paimpolaise*, mélancoliques comme ses *berceuses* qui ont endormi tant de petits Canadiens, frères des petits Bretons.

ARIANE

La Cité du Vatican (1)

LES Accords de Latran, signés en 1929 par le chef visible de l'Eglise catholique et le roi d'Italie, ont mis fin au régime injuste imposé à Pie IX par les patriotes italiens qui proclamaient, il y a plus de soixante ans, l'unité politique de la Péninsule. Sans doute, les Etats de l'Eglise, sur lesquels la Papauté avait régné pendant plus de dix siècles, n'ont pas été reconstitués dans leur forme première et le Patrimoine de Saint-Pierre ne comprend plus que la Cité du Vatican. Cela suffit au Pape dont la liberté d'action, tant au point de vue religieux que politique, est officiellement reconnue par le gouvernement italien.

Cette Cité du Vatican est un véritable petit Etat dont la régie interne relève de la science politique. Elle représente surtout pour les catholiques un ensemble grandiose digne d'être la capitale de la catholicité. Ce que renferme la Cité du Vatican, les transformations

(1) *La Vie chantée de Botrel*, par Tyl, volume de 230 pages, illustré, 13 frs. franco, à la Librairie J. M. Pelguez 56 rue N.-D.-des-Champs, Paris, France.

(2) Préface.

(1) *Le Pape et la Cité du Vatican*, par Charles Pichon, préface de Mgr Baudrillart, près de cent photographies inédites prise par Jean Clair-Guyot, Plon, édit.

Brins de Vulgarisation Scientifique

(Suite de la page 7)

Prenons maintenant, en montant toujours dans la série animale, le cas des insectes; ici, la respiration est dite trachéale; c'est un système miniature: l'air tel que nous le respirons arrive par l'ouverture de la bouche et se distribue par un système de petits tuyaux ramifiés élémentaires.

Nous arrivons enfin au troisième type de respiration, la respiration dite pulmonaire, celle qui nous intéresse plus particulièrement et nous prendrons comme sujet d'expérience, l'homme. Ici, encore, l'air de l'extérieur est introduit par un mécanisme spécial dans des sacs membraneux et richement vascularisés que nous appellerons les poumons.

DESCRIPTION DE L'APPAREIL RESPIRATOIRE

L'appareil respiratoire comprend l'étude du nez, du larynx, du pharynx, de la trachée, des bronches et des poumons. Nous n'étudierons que les trois derniers.

La trachée est un conduit qui fait suite au larynx et se termine dans les poumons après s'être divisée en deux branches de bifurcation: les bronches. La trachée a la forme d'un tube aplati en arrière. Longue de 4 à 5 pouces, son diamètre est ordinairement un demi pouce. Elle est constituée d'anneaux cartilagineux au nombre de 16 à 20, placés les uns au-dessus des autres et reliés par des fibres élastiques ou ligaments interannulaires. La trachée se divise en deux branches appelées Bronches droite et gauche, qui pénètrent dans le poumon au niveau du hile. La droite est plus courte que la gauche.

Les poumons au nombre de deux disposés symétriquement dans la poitrine ne sont pas identiques; le droit est plus gros que le gauche; le gauche est un peu plus long que le droit. Le poumon droit pèse environ vingt-trois onces, le gauche, de dix-huit à dix-neuf seulement. Le poumon droit est divisé en trois lobes par deux sillons, l'un supérieur, l'autre inférieur; le poumon gauche ne compte que deux lobes et un seul sillon.

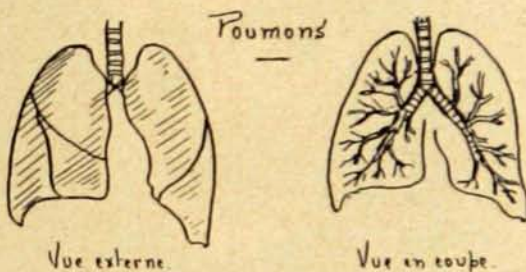


FIGURE 4

TRAJET DE L'AIR

Si vous le voulez bien, nous prendrons une quantité d'air suffisante pour assurer un mouvement respiratoire normal et nous suivrons cet air dans tout son trajet à partir de l'extérieur jusque dans la profondeur du tissu pulmonaire.

Les voies respiratoires commencent au niveau des fosses nasales; c'est donc le nez qui préside à l'entrée de l'air et non pas la bouche. On a dit et avec raison: il est aussi insensé de respirer par la bouche que de manger par le nez. Il y a beaucoup de personnes qui ont contracté la mauvaise habitude de respirer par la bouche; ils s'exposent ainsi à faire entrer dans les poumons toutes les poussières et tous les microbes que contient l'atmosphère et qui seraient restés dans les fosses nasales si la respiration s'était faite par le nez comme elle doit se faire. L'air qui entre dans le nez et qui en

sort ne prend pas le même chemin. L'air inspiré passe au niveau du cornet moyen et l'air expiré, au niveau du cornet inférieur. Le dessin suivant démontre clairement ce trajet.

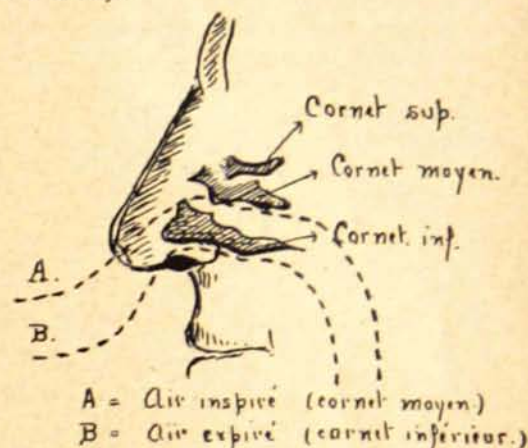


FIGURE 3

L'air a donc franchi le nez, il arrive au larynx et passe dans la trachée, se distribue aux bronches pour atteindre ensuite les alvéoles pulmonaires. Pour bien faire comprendre cette trajectoire, nous allons comparer ce système de tuyaux qui distribuent l'air aux poumons à un bel arbre, haut et régulier de nos forêts canadiennes, sauf que pour le moment et pour la nécessité du sujet, nous allons lui faire l'affront de le figurer la tête en bas. Voyez la figure suivante:

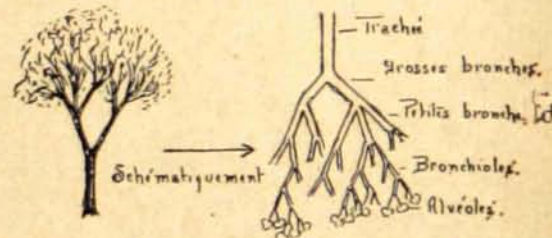


FIGURE 5

Le tronc, gros et rond, à diamètre sensiblement le même dans toute sa longueur, représente la trachée; les deux branches maîtresses forment les bronches souches droite et gauche et les branches de division, les petites bronches qui se subdivisent infiniment pour arriver aux toutes petites bronchioles. Est-ce que l'air, arrivé au bout de ce système compliqué de tubes, va être libéré tout simplement? Non. Supposez que dans votre arbre, au lieu de nombreuses feuilles, plantées ça et là sur le trajet des ramifications, vous ayez seulement à l'extrémité de chaque branche une petite poche élastique. Sous l'impulsion de l'air, cette poche se déplisse, mais la poitrine agrandie revient sur elle-même et l'air ainsi comprimé sort à l'extérieur, transformé, il est vrai, en suivant exactement le même trajet qu'il avait pris pour entrer.

(Suite au prochain numéro)

dont elle a été l'objet depuis cinq ans bientôt, les divers "services" qui y fonctionnent pour l'administration intérieure: tel est l'objet du beau livre que publiait, il y a quelques mois, M. Charles Pichon. L'auteur a réduit la part du texte au strict nécessaire et il laisse parler de magnifiques illustrations. Texte et photographies font de ce livre le guide le plus précieux et le plus attrayant pour quiconque pénètre dans la Cité du Vatican. C'est une véritable œuvre d'art toute à l'honneur de l'écrivain et du photographe Jean Clair-Guyot.

J.B.

Voici des livres...

LE PETIT JACQUES, par le R. P. E. Létourneau, O.M.I., L'Oeuvre de Presse Dominicaine, édit. "Ce beau livre de 150 pages, avec illustrations et dessins artistiques, raconte les merveilles de la grâce dans l'âme d'un petit prédestiné canadien. Sa lecture suscitera des émules qui, à l'instar de Jacques Bernard, né à Montréal le 24 mai 1918, mort à Belœil le 16 mai 1927, donneront de la gloire à Dieu en procurant un grand mérite à leurs actes quotidiens. Tous les parents, les éducateurs et les éducatrices devraient lire et faire lire cette vie de l'un des nôtres. Moyen par excellence de développer l'esprit missionnaire et magnifique récompense pour la gentille écolière!"

LE PALAIS DU LOUVRE (avec 105 illustrations) Coll. *Encyclopédie par l'Image*, Hachette, édit.— "L'histoire du Louvre revêt un particulier intérêt: c'est que le Louvre a suivi le rythme qui entraînait et la France et Paris; c'est qu'il a reflété le goût changeant des générations, qu'il a partagé les dangers et les gloires, toutes les vicissitudes de la Ville et de la Patrie..."

UNE FEMME ENTRE DEUX HOMMES, par Maurice et Odilas Guay, imprimé par *L'Avenir du Nord*. "La femme est une jeune fille amoureuse qui vit à Rimault avec son grand-père et ses deux oncles. L'un des deux hommes, celui qu'aime Annette Brisebois, s'appelle Jean Lebrun, venu à Rimault voir sa tante. Et là, rapidement, une intrigue s'est nouée contre laquelle s'élèvent les mauvaises langues du village et, surtout, l'autre homme, le grand-père, Dosithée Brisebois qui ne peut se faire à l'idée de voir partir Annette. Aux prises avec ce qu'elle considère comme son devoir et l'amour qui l'appelle par la voix de Jean Lebrun, Annette, finalement, renonce à l'amour. Jean Lebrun s'en va pour ne plus revenir. Les esprits vont se calmer à Rimault où les amours de Jean Lebrun et d'Annette Brisebois alimentaient toutes les conversations. Oeuvre de peu d'originalité, assez correctement écrite."

M. J.-Edouard Labelle, C.R.

DEPUIS longtemps les Canadiens-français demandaient qu'on nommât à la haute administration du *Canadien National* un homme de leur langue, distingué et compétent, pour les représenter. Voilà qui est fait. Monsieur J.-Edouard Labelle, C.R., est l'un des trois régisseurs qui viennent d'être donnés au Réseau d'Etat par la loi du Parlement inspirée par le rapport Duff.

Le choix est heureux. Outre sa science du droit et ses qualités personnelles, le titulaire canadien-français a une longue pratique des affaires et une rare connaissance des questions ferroviaires acquise de première main, sans parler de l'intérêt, pour ainsi dire atavique, qu'il a toujours manifesté au transport sur rail:

Son père fut l'un des constructeurs du *Montreal and Sorel Railway* dont son grand-père maternel, l'honorable juge-en-chef Armstrong, fut le premier président. Deux de ses oncles, MM. Ferguson et de Ligny Armstrong ont pris une part importante à la construction de l'*Intercolonial*. Par ailleurs M. Labelle est l'arrière petit-fils de Louis Olivier, premier député du comté de Warwick (aujourd'hui Joliette et Berthier), un siège électoral qui fut représenté pendant quatre-vingts ans par des membres de sa famille. Il compte aussi parmi ses parents, l'honorable juge Mathieu, de regrettable mémoire, sir Hippolyte Lafontaine et sir Hector Langevin. Ce dernier en sa qualité de ministre de la Couronne, fut appelé à se prononcer sur maints problèmes ferroviaires. De sorte que la famille de M. Edouard Labelle, soit directement, soit indirectement, a été associée à la construction de presque toutes les lignes ferrées qui sillonnent aujourd'hui la province de Québec. Il convient d'ajouter que ce rôle de pionnier ne lui apporta que déboires et pertes d'argent.

Monsieur Edouard Labelle naquit à Sorel en 1883. Il eût le malheur de perdre son père alors qu'agé de quatre ans à peine. Sa mère, d'origine écossaise, dut faire des prodiges d'économie pour élever ses huit enfants et leur faire donner une instruction convenable. Le petit Edouard Labelle fut envoyé à l'école paroissiale où il se fit remarquer par ses bonnes notes. Un prêtre de Saint-Sulpice s'intéressa à cet enfant bien doué et obtint son entrée au Collège de Montréal où il lui fit faire ses études classiques.

A sa sortie du collège, Messieurs de Saint-Sulpice facilitèrent l'étude du droit à leur jeune protégé en lui permettant de gagner ses cours comme lecteur et chantre. Plus tard, quand il fut reçu avocat, ils lui confièrent quelques petites causes puis, ce stage d'essai accompli avec succès, le chargèrent de l'administration de leurs propriétés.

Par la suite d'autres grandes sociétés, averties de sa compétence, l'invitèrent à siéger dans leur conseil d'administration. Aujourd'hui M. Labelle est directeur de l'*International Paints (Canada) Ltd*, *Canadian Vickers Ltd*, *Canada Biscuit Co. Ltd*, *Viau Biscuit Corporation*, *Sun Trust Co.*, *La Prairie Brick Co.*, *Le Pain Moderne Canadien, Ltée*, *Montreal Viaduct Ltd* et *A. Ramsay & Son, Ltd*. De son côté l'Association du Barreau l'a nommé syndic.

Dans l'intervalle M. Labelle, fidèle à la tradition familiale s'occupa de politique, mais sans passion et en plaçant toujours l'amitié et l'intérêt public au-dessus des questions de partis. Son association de plusieurs années avec Me Beaugrand, qui joua auprès des chefs libéraux le même rôle de conseiller intime que M. Labelle auprès des chefs conservateurs, illustre bien la largeur de vues de ce dernier en politique et explique l'approbation pour ainsi dire unanime accordée à la nomination du nouveau régisseur.

La Vie... Canadienne

En 1931 M. Labelle fut nommé conseiller d'administration du *Canadien National* à titre exécutif. Aussitôt il fut désigné par ses collègues pour faire partie de la commission des finances du réseau, composée de trois membres, et de la commission dite de coopération chargée d'étudier, de concert avec le *Pacifique Canadien*, les économies pouvant être réalisées par les deux chemins de fer.

Non content de l'expérience ainsi acquise M. Labelle — qui n'était tenu qu'à l'assistance aux séances du conseil et à celles des commis-



M. J.-Edouard Labelle, C.R.

sions dont il faisait partie — prit l'habitude de visiter les différents chefs de service et de discuter avec eux les questions ferroviaires de leur ressort. En quelques mois il fut ainsi mis au courant des principaux rouages de la formidable organisation qu'est un réseau transcontinental, et en position de juger des mérites du personnel canadien-français auquel il s'intéressa particulièrement.

Sans doute est-ce ce goût du travail volontaire et cette intelligence à s'instruire des problèmes de l'heure qui, joint à l'expérience des affaires, à un bon jugement reconnu et à un tact qu'on admire, motivèrent la nomination de M. Labelle comme régisseur, le poste le plus important jamais occupé par un canadien-français dans les chemins de fer.

La loi du Parlement qui dissout l'ancien bureau de direction du *Canadien National* — bureau qui a déjà permis à M. Labelle de donner des preuves nouvelles de ses qualités de grand administrateur — n'oblige que le président de la Commission de régie, M. C.-P. Fullerton, à consacrer tout son temps aux affaires du réseau. Ses deux collègues: MM. F.-K. Morrow et J.-Edouard Labelle, ne sont appelés à donner qu'une partie de leur temps. M. Labelle a donc toute liberté

de continuer à exercer sa profession d'avocat avec le bureau légal de Labelle, Dupuis & Lafontaine, qu'il dirige tout en exerçant ses hautes fonctions exécutives au *Canadien National* et en faisant bénéficier la Commission de régie de ses sages conseils.

Comme on le voit la carrière de M. Labelle n'a rien de météorique. Chaque étape en est logique et marquée par un effort personnel, un mérite acquis. Cet homme modeste qui préfère l'intimité de sa charmante famille aux distractions du dehors n'a pas couru après le succès; c'est le succès qui est venu le chercher, fatalement pour ainsi dire, parce qu'il trouvait en lui les solides qualités dont il a besoin pour s'affirmer et servir d'exemple.

Une canadienne décorée

POUR rendre hommage au dévouement qui a édifié l'œuvre de l'hôpital Sainte-Justine, le roi Georges V a, à l'occasion du nouvel an, décerné à sa fondatrice, Madame Louis de G. Beaubien, le titre d'officier de l'Ordre de l'Empire britannique.

Toujours prête à servir les causes sociales de son pays, Madame Beaubien a faite sienne chez nous, celle des enfants malades et infirmes. Le succès de la lourde tâche assumée démontre bien la valeur de l'œuvre de Madame Beaubien et le travail persistant qui le lui a valu.

La décoration qu'elle vient de recevoir s'adresse bien au mérite. LA REVUE MODERNE est heureuse de le souligner et offre à Madame Beaubien ses plus vives félicitations.

Le Problème de nos Destinées

(Suite de la page 3)

que sont les secours accordés par les administrations, si ce n'est l'aumône à l'indigence?

Dans l'état des institutions gouvernementales, il n'y a presque plus rien à attendre des pouvoirs publics pour un redressement des conditions dont nous souffrons. Les hommes politiques, les chefs du clergé le répètent à chaque instant: On attend trop des gouvernements; l'Etat n'est pas une providence qui peut tout donner; ce qu'il a, c'est du peuple qu'il le tire.

Leur aveu d'impuissance est total.

Ils ont raison; mais ils n'ont raison qu'en partie. Ce qu'ils n'avouent pas, c'est que l'impuissance de l'organisation politique actuelle vient de son incurable esprit de routine; elle est retenue dans son infériorité manifeste par un vice de constitution.

La science du gouvernement est restée stationnaire ou à peu près. Elle est sortie, depuis longtemps de la phase du gouvernement absolu, c'est vrai. Mais au fond, depuis Clovis jusqu'à M. Lebrun, si le personnel a changé, le principe est demeuré le même: la nation est gouvernée par un roi tout puissant pendant la durée de son mandat. A la monarchie héréditaire des princes a succédé la royauté des potentats électoraux.

Dans une minute fugitive, le citoyen libre, indépendant et souverain entre au bureau de vote pour y enregistrer son suffrage, et il en ressort simple administré comme devant. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'élire ou de réélire ses gouvernants. Il a le loisir d'en changer à intervalle sagement espacé, mais sa condition à lui ne change pas: il est et demeure, en principe, comme en pratique, un sujet soumis à l'administration, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ainsi le veut la routine.

W.-G. FRANCOEUR

L'Enfant de la Larme

Par Guy d'AVELINE

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

PREMIERE PARTIE

LES PRINCES STROLENSKI

— I —

TATIANA

Il y a quelque cent ans, en plein Moyen-Age, dans cette Lithuanie polonaise qui devait être l'objet de tant de convoitises et le théâtre de tant de guerres, les princes Strolenski étaient considérés comme de petits rois.

Vivant dans leur domaine sur les bords du Niémen, pratiquant une généreuse hospitalité vis-à-vis des étrangers, bons pour leurs vassaux qui vivaient à l'ombre des seigneurs une ère de bonheur, les Strolenski étaient respectés de toute la Pologne.

Ils étaient de plus, très considérés des Piastes, la dynastie régnante, qui maintes fois s'étaient alliés aux Strolenski.

Eminemment catholiques, leur fortune, leur domaine et leur cœur s'ouvraient à toutes les infortunes.

Jamais un malheureux ne s'était approché en vain du château; tous, pèlerins, chanteurs, joueurs de viole ou de luth, acteurs de mystères, tous recevaient le meilleur accueil dans la vaste demeure.

Une ombre de tristesse planait cependant sur le château; le prince Kasimir Strolenski n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec la douce Tatiana Vorosoff, fille unique du duc Vladimir.

Désolé, voulant fléchir le Ciel par la voie de la charité, le prince venait de fonder une léproserie à l'écart de ses terres.

Marié depuis dix ans, cette stérilité était le seul point noir au bonheur des deux époux, car Tatiana était un ange de beauté, de douceur et de vertu.

Cette union s'était faite contre le gré de Pétros Strolenski, nature cupide, avide des biens de son aîné, et qui ne pouvait de par ce mariage, jouir comme il l'aurait désiré de la prodigieuse richesse du prince Kasimir.

Quoiqu'il en soit, le triste personnage rêvait de régner un jour sur le beau domaine, puisque la stérilité de Tatiana aidait ses plans.

Il trouvait plus que suffisante l'inlassable prodigalité de son frère qu'il appelait un sot gaspillage.

Il fallait y mettre ordre au plus tôt. Il imagina donc de décider Kasimir à répudier sa femme; mais au premier mot, le regard courroucé du prince arrêta Pétros.

— On ne sépare pas ce que Dieu a uni, dit-il, le congédiant.

Il essaya alors du côté de la princesse. Nature timide et douce, il en aurait vite raison, pensait-il. Il lui persuada de quitter Kasimir, de vivre à l'ombre d'un cloître durant quelque temps, pour y prier Dieu d'assurer une descendance directe aux Strolenski.

Connaissant le respect de son aîné pour les lois de l'Eglise, Pétros savait qu'un second mariage ne pourrait être tant que Tatiana était vivante. Mais, au moins en l'éloignant il avait mille moyens de supprimer Kasimir, d'avoir ensuite la haute main sur la fortune comme administrateur, puis héritier.

Ce serait fini alors de cette hospitalité coûteuse donnée à tous venants, de ces œuvres pies, de ces générosités excessives, de ces dons sans cesse renouvelés aux églises et aux couvents de Pologne.

Avec quelle colère Pétros avait vu s'édifier la léproserie. Il eut voulu en exterminer tous les malades. Avec injures et blasphèmes, il frappait les malheureux lépreux, quand il en voyait hors des murs:

— Arrière, maudits, disait-il furieux. Puisse l'enfer te frapper de mort!

Dans sa rage il ne pouvait s'empêcher d'aller là-bas contempler le refuge, supputant les sommes dépensées dans la

construction et l'aménagement de la léproserie.

La princesse Tatiana qui craignait fort Pétros, résista cependant, pleura abondamment le cœur torturé à la pensée d'un départ et d'une séparation, connaissant trop bien l'âme intrigante de son beau-frère.

— Je prierai Dieu ici, dit-elle.

— Non. Il faut vivre de la vie des moniales, pratiquer l'austérité, l'oubli des richesses, connaître les privations. Ainsi humiliée, Dieu entendra votre prière, noble Tatiana, répliqua-t-il hypocritement, et le glorieux nom des Strolenski revivra dans les siècles à venir.

Il laissa la princesse tremblante, apeurée, vaguement indécise, gagnée par cette idée de retraite cloîtrée pour mieux

— Elle est allée prier la Madone madame la Vierge, dit une des suivantes. La pauvre noble princesse pleurait en partant.

Elle pleurait! Donc elle était malheureuse près de lui, pensait-il... Pétros aurait-il raison?

Il s'enferma chez lui, refusa de manger, livré à l'amertume de ses réflexions.

Pendant ce temps, la pauvre Tatiana, croyant que sa stérilité lui avait enlevé l'amour de son époux, se voyant déjà chassée du domaine, était allée en désespérée dans une chapelle non loin du château prier une statue de la Vierge-mère.

Regardée comme miraculeuse, de tous côtés l'on venait en pèlerinage la prier.

me repousse pas, ne me répudie pas... Ne permets pas que ton épouse vive loin de toi... Dieu t'a donné à moi, laisse-moi t'aimer jusqu'à mon dernier jour... La Vierge m'a écoutée... Toi, Kasimir, écoute-moi aussi

Etonné et ravi, le prince la relève, la presse sur son cœur:

— Tatiana bien-aimée! Ce n'était donc pas votre désir de vous retirer dans un monastère? Pétros m'avait dit...

— Pétros! interrompit-elle. Dieu seul peut savoir ce qu'il médite. C'est lui qui m'a insinué cette séparation dont mon amour se révolte.

— Il n'en sera rien! proclama le prince. Vous avez ma parole, Tatiana, que seule la mort peut nous séparer désormais.

Dans sa joie extrême, Kasimir fit servir leur repas chez lui, refusant de recevoir Pétros qui comprit à cette entente soudaine des deux époux que ses ignobles calculs étaient déjoués.

Craignant à juste titre la colère de son frère, il s'enfuit dans la nuit, sans bien savoir où le portaient ses pas, tant son esprit était troublé.

Il se heurta soudain à une troupe de mendiants. Pétrifié d'horreur, il demeura comme cloué sur place. Eux, le voyant seul, l'entourèrent comme en une ronde infernale, criant, gesticulant et le frappèrent sans pitié.

Quand ils furent las de le battre, à tour de rôle, ils vinrent, chose étrange et qui le glaça de terreur, embrasser Pétros à pleine bouche, malgré les cris du prince épouvanté.

— Pétros Strolenski! dit l'un agitant sa cliquette, tu nous as maltraités, dédaignés, frappés, rendus misérables; nous venons de venger nos frères. Le baiser d'un lépreux ne pardonne pas, chacun de nous t'a donné le baiser de mort. Adieu!

La semaine suivante on retrouvait le cadavre défiguré, affreux à voir, du cadet des Strolenski, mort de la lèpre.

Mais neuf mois après aussi, on célébrait le baptême de Boleslas, nommé par son père, l'Enfant de la Larme, en souvenir du doux miracle raconté par Tatiana.

Kasimir Strolenski voyant sa descendance assurée désormais, fit peindre un tableau représentant la statue de la Vierge, avec Tatiana Strolenska à ses pieds, la suppliant de la rendre mère.

Un superbe diamant fut enchassé sur la joue de Marie, figurant la Larme divine qu'avait bue la princesse.(1)

— II —

HEDWIGE

Après tant de siècles écoulés, vers 1880, voilà que se renouvelait dans la famille princière des Strolenski, le même drame intérieur, la même peine intime, la même animosité sourde contre Hedwige, l'épouse stérile d'Yvan.

L'oncle maternel du prince, Michel Ovanieff, était aussi avide et méchant que le fut jadis Pétros Strolenski.

Voyant que la jeune princesse n'avait pas d'enfant, il n'avait rien imaginé de mieux pour posséder la fortune de son neveu, que de lui donner sa fille, l'orgueilleuse Katia, en second mariage, comme il se fait parfois parmi les familles princières, en Russie.

Mais Katia consultée répondit qu'elle acceptait volontiers le titre de princesse, non celui d'épouse morganatique.

— Je serai la seule épouse, ou rien, trancha-t-elle nettement.

— Mais Hedwige, alors?... Elle a la belle santé de ses vingt-quatre ans... Elle peut vivre fort longtemps.

Katia ricana, regardant son père avec une cynique ironie:

(Suite à la page 015)

(1) Cette histoire bien connue en Pologne lithuanienne a inspiré bon nombre de poètes et écrivains autant qu'elle a tenté le ciseau du sculpteur et le pinceau du peintre.

Le roman de mars

Hélène

ou la

Mandragore

Par A. CEYRAC

... est l'histoire d'un drame de famille qui se déroule dans un vieux manoir, en plein pays de montagnes, entre trois personnages qui briguent un héritage et auquel se trouve mêlée une jeune orpheline.

L'auteur sait susciter un intérêt soutenu par l'enchaînement des circonstances et par des phases mouvementées et vraiment tragiques au milieu desquelles fleurit la petite fleur d'amour. Du même coup, le bonheur entre dans le vieux manoir, et quand il s'agit de bonheur, dit l'auteur, le reste est tout au plus du surcroît.

y demander au Seigneur l'enfant désiré si ardemment.

Pendant ce temps Pétros visitait Kasimir, lui insinuant le dégoût de la princesse pour la vie du monde et ses désirs de se retirer dans un monastère.

— Dieu désire Tatiana pour lui, fit-il perfidement. Jamais tu n'auras d'héritier; le nom des Strolenski est destiné à disparaître de par ce mariage avec Tatiana Vladimirovitch, comtesse Vorosoff.

Comme le prince écoutait avec stupeur, le traître ajouta:

— Permetts-lui de partir... Tu ne peux entraver les desseins de Dieu!

Kasimir eut alors un cri du cœur:

— Mais je l'aime... Comment la laisserai-je me quitter?... Elle ne m'a jamais parlé de telles choses.

— Naturellement. Elle craint son mari, son seigneur, comme elle craint son père. Elle t'a tout caché, mais... j'ai su appeler ses confidences. Pour la rendre libre selon ses désirs, il faudrait même que l'ordre vint de toi... Aux yeux du duc Vladimir Vorosoff, Tatiana agirait ainsi par obéissance à ta volonté.

Le prince sombre et silencieux, resta un instant sans répondre; puis voulant être seul à ses pensées, renvoya l'odieuse Pétros:

— Laisse-moi réfléchir, dit-il.

Il se dirigeait vers les appartements de sa femme pour la voir sans tarder.

Il saurait. Il interrogerait Tatiana... Il lutterait... Il l'aimait trop pour la laisser partir si facilement.

Par malheur, il ne trouva pas la prin-

Tatiana, en larmes, s'éroula aux pieds de la Madone.

— O Vierge, supplia-t-elle. Viens à mon secours... Ce départ chez les moniales est une répudiation déguisée... Secours-moi, ô Mère de Dieu... Aie pitié de la pauvre Tatiana!... Donne-moi un enfant à bercer dans mes bras... Ne permets pas le crime, ne me sépare pas de mon Kasimir...

Elle pria longtemps, murmurant sa détresse infinie, suppliante et désolée. Ses bras levés vers la Vierge l'implorèrent avec angoisse. Elle se cramponnait aux plis du vêtement de pierre, y meurtrissant son front, le couvrant de baisers autant que de pleurs.

Brusquement, il lui semble que le visage de la Vierge change d'expression... A-t-elle ému la divine Mère? Un tel miracle serait-il vrai?...

Voilà qu'une larme descend sur la joue de granit, glisse le long des plis et se pose sur la lèvre enfiévrée de Tatiana.

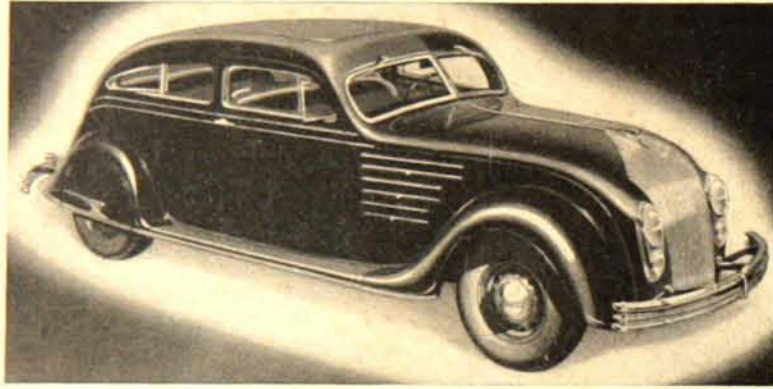
Avec ardeur et foi elle boit cette larme de Marie qui lui paraît une réponse de Celle que l'on n'invoque jamais en vain. Elle sent que la Vierge va la sauver.

Forté pour la lutte désormais avec le secours divin, elle ira voir Kasimir, le suppliera de la garder... Elle lui dira son amour... son espoir... le doux miracle obtenu par ses larmes et sa prière.

Avec une hâte qu'elle ne peut s'expliquer, elle se relève et part.

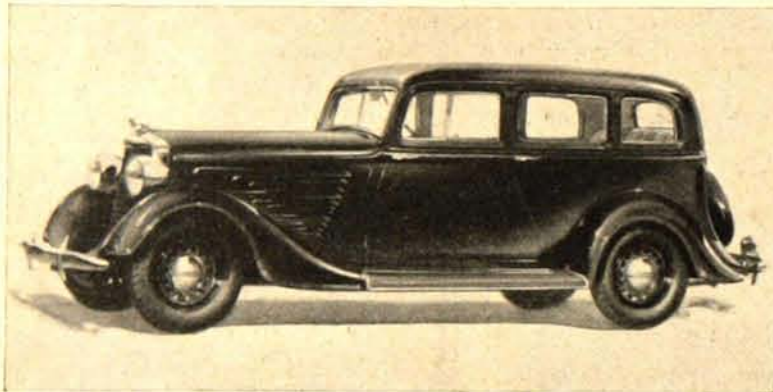
Sans prendre le temps de retirer son voile et son hennin, elle entre toute éplorée chez le prince.

— O Kasimir, mon époux, crie-t-elle en larmes, lui baisant les genoux. Ne



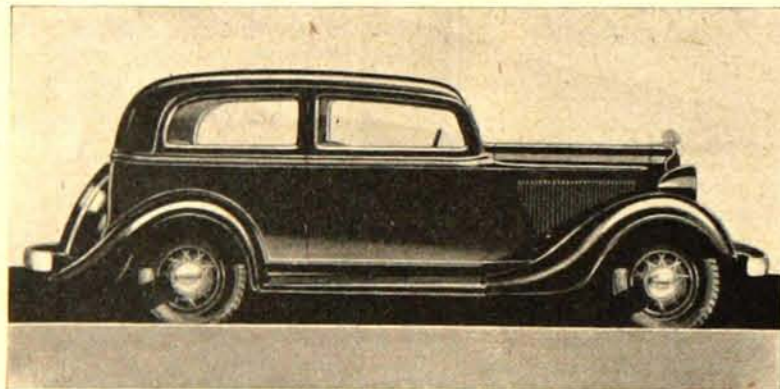
• CHRYSLER

Le Coupé Impérial Chrysler d'un dessin sobre et élégant se signale par une impression de beauté et de confort.



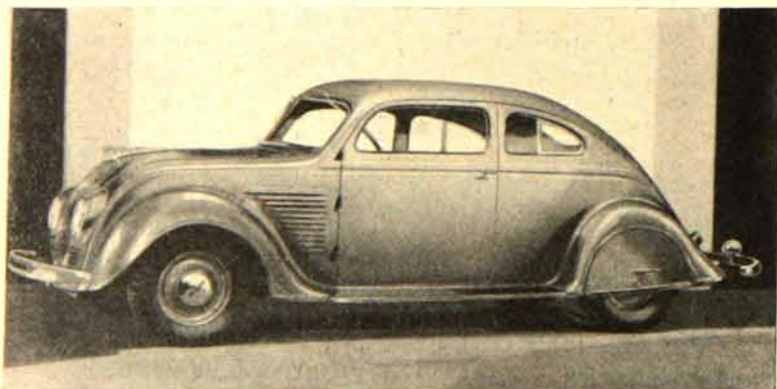
• DODGE

Ce nouveau Sedan Dodge 4-portes donne beaucoup d'espace et de confort pour le conducteur et les passagers. La carrosserie isolée contre les bruits et les garde-boue massifs sont du superbe dessin "aérodynamique".



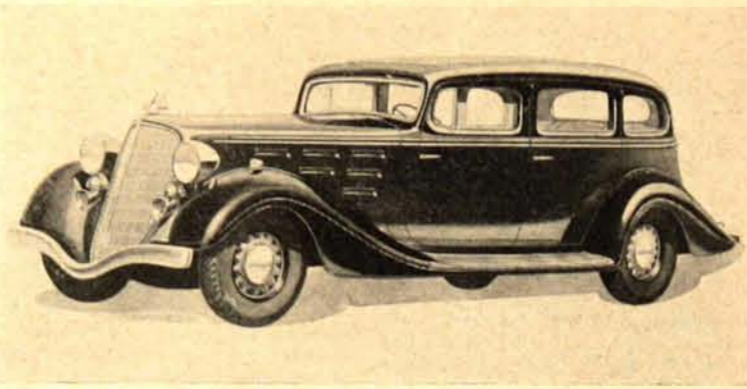
• PLYMOUTH

Le dernier mot du modernisme dans cette classe de prix est bien le Plymouth Six Sedan 4-portes, mû par un moteur 77 chevaux vapeur. La roue à coussin flottant fait partie de l'équipement régulier.



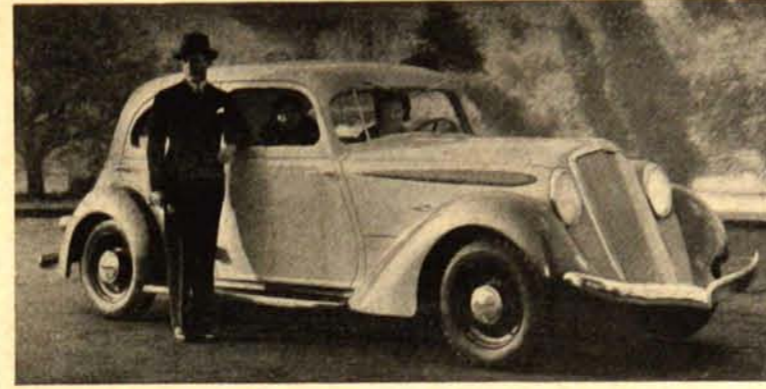
• DESOTO

Le dessin de cet auto a été modifié de manière à lui donner un profil ne présentant aucune saillie, selon les principes de l'aérodynamisme. Il possède un compartiment à collis facilement accessible de l'intérieur. Ce coupé peut être considéré comme étant un cinq-passagers, trois personnes pouvant prendre place sur le siège avant.



• HUDSON

Le Sedan Deluxe Hudson comporte tous les perfectionnements importants et utiles de l'industrie de l'automobile et en plus une case à collis ou pneus de rechange à même la carrosserie à l'arrière.



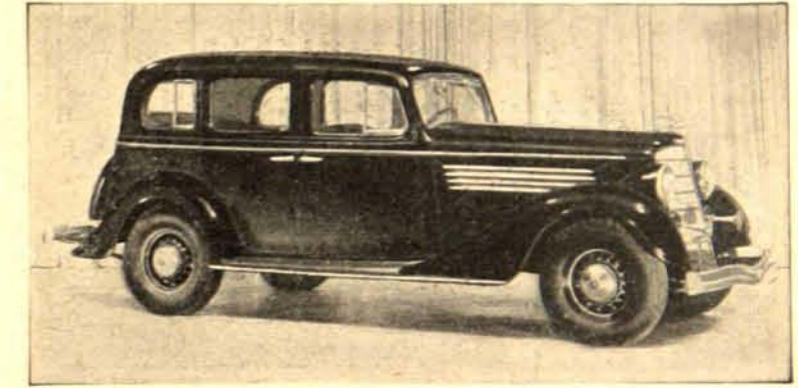
• HUPMOBILE

D'un dessin simple et harmonieux fait de lignes arrondies et fuyantes, le nouveau Hupmobile possède une apparence à la fois riche et élégante. Un pare-brise plus grand et des portes plus larges assurent une vision parfaite.



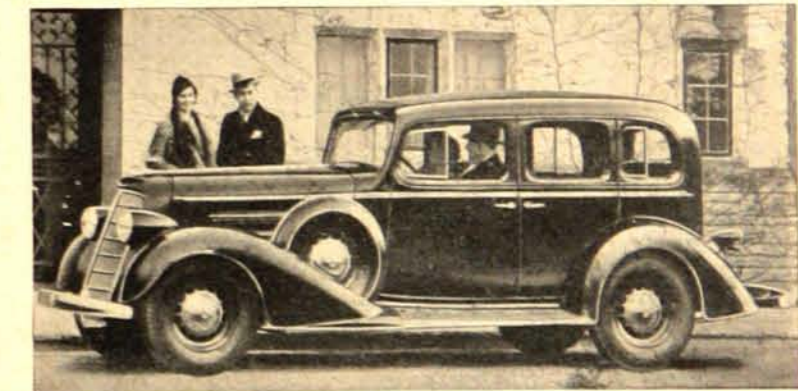
• LASALLE

Le nouveau LaSalle Cabriolet Coupé se signale par ses nombreux perfectionnements dont les deux principaux consistent en une nouvelle invention que l'on a qualifié de "roulement flottant" et en l'augmentation de la force motrice. Il est d'une apparence très élégante.



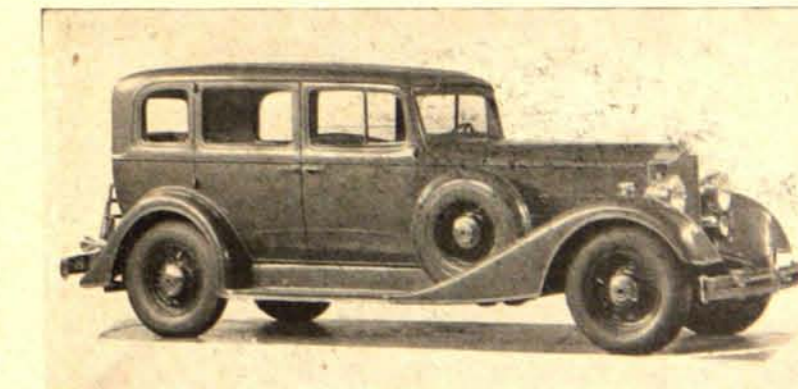
• McLAUGHLIN-BUICK

Ce Sedan à quatre portes, carrosserie par Fisher, est le char de famille tout indiqué. Il possède en plus d'une apparence insurpassable, un nouveau système de ventilation sans courant d'air et le nouveau perfectionnement appelé genou mécanique ou "roulement flottant".



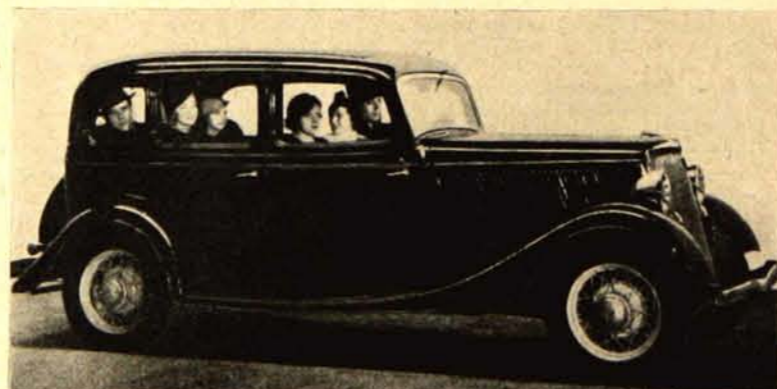
• OLDSMOBILE

Les automobilistes seront délicieusement charmés par l'apparence luxueuse du nouveau Oldsmobile 1934. Il possède toutes les caractéristiques de l'auto Ultra-Moderne.



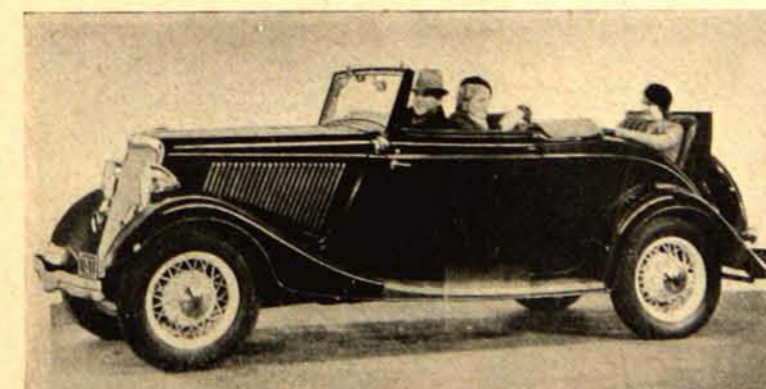
• PACKARD

Le nouveau modèle Packard 1934 est cette année encore à la hauteur de sa réputation d'excellence traditionnelle. D'importantes améliorations dans l'équipement mécanique et dans la carrosserie en font l'un des modèles les plus séduisants.



• FORD

Le Sedan Fordor Deluxe a attiré au salon de l'automobile l'attention toute particulière des visiteurs charmés par son apparence qui ne le cède en rien à celle d'aucun autre auto et par ses nombreux perfectionnements, tous des plus modernes.



• FORD

Le Cabriolet convertible est l'un des modèles les plus populaires de 1934. Son moteur est un V-8 à carburateur double, ce qui contribue à une augmentation surprenante dans la force motrice.

LE SALON DE L'AUTO

L'OUVERTURE du Salon de l'Automobile a été faite par M. P. O. Messier, président de Montreal Automobile Trade Association, accompagné de l'honorable Fernand Rinfret, maire de Montréal, de l'honorable J. E. Perrault, ministre de la Voirie, de l'honorable Honoré Mercier, ministre des Terres et Forêts.

L'Automobile de cette année

L'année 1934 sera connue dans l'industrie de l'automobile comme une année d'importants développements. En tête de cette liste nous apparaît ces installations appelées "genou mécanique", ou suspension individuelle des roues avant, qui constituent les améliorations principales des Plymouth, DeSoto et de toutes les marques de la General Motors. Leur usage est facultatif sur le Hudson et le Terraplane.

Et dans la colonne des innovations il ne faut pas oublier l'effet aérodynamique prononcé des lignes du De Soto et du Chrysler.

Pour la première fois un "super-charger" ou générateur à fort voltage devient un équipement régulier du Graham huit.

Mais les améliorations ne s'arrêtent pas là. La plupart des modèles sont maintenant outillés d'un bouton de l'étrangleur automatique. La plupart des méthodes de démarrage ont été simplifiées mais elles varient excessivement entre elles.

Une pédale d'embrayage à vide a été installée sur l'Auburn, le Chrysler, le DeSoto, le Dodge, le Hudson, le Plymouth, le Stutz et le Terraplane, et des freins à vide constituent un équipement de l'Auburn Huit, du Buick, du Cadillac, du Chrysler, du DeSoto, du Lincoln, du Packard et du Studebaker (Président et Commandeur).

De plus gros pneus, réclamant un gonflement moindre ont été installés sur plusieurs automobiles et les roues en broche d'acier, les roues pleines en acier ou à petites jantes avec gros moyeux sont plus populaires. Presque tous les modèles se prêtent à l'installation facultative d'appareils radiophoniques, ses commandes étant pour la plupart posées sur le panneau à instruments.

Pour en revenir à ces installations du genou mécanique il est peut-être opportun de dire que l'idée n'est pas nouvelle, ayant originé en Europe il y a plus d'un quart de siècle. Elle a été appliquée de diverses façons et si quelques manufacturiers se sont abstenus de l'adopter ce n'est pas parce qu'ils n'en connaissaient pas l'existence mais c'est plutôt parce qu'ils sont convaincus que l'ancien système est encore préférable.

Quant aux lignes aérodynamiques prononcées qui se retrouvent avec le De Soto et le Chrysler, cette année, il est bon de noter qu'un premier coup d'œil produit un singulier effet mais bientôt notre étonnement se change en admiration et il y a tout lieu de croire que ces modèles feront sensation avec le temps.

Les Perspectives sont fort encourageantes pour 1934

Alors que disparaît l'année 1933 les vieilles automobiles ont vieilli davantage, dit M. Grossman de Studebaker. Plus de 750,000 voitures de celles qui parcourent nos routes canadiennes sont actuellement âgées de plus de deux ans. Au moins deux cent cinquante mille voitures ont dépassé la vie normale d'une automobile bien que leur

maintien soit au-dessous de la normale. Si au cours de ces dernières années nous avons été justifiés d'attendre un plus fort volume d'affaires par suite de la nécessité des remplacements, nous le sommes donc davantage aujourd'hui.

Le chiffre d'affaires de décembre sera certainement le meilleur depuis 1927. En dépit des délais dont notre production a souffert en octobre, le dernier trimestre de 1933 sera en toute probabilité le plus réussi depuis 1928. Le fait que nous enregistrons un chiffre d'affaires inusité semble justifier notre raison de croire que 1934 sera meilleur.

Vogue croissante des lignes aérodynamiques

Les intéressants exhibits de cette année marquent un pas gigantesque dans la voie de l'avancement de l'automobile et des changements quasi radicaux dans presque toutes les lignes d'autos. A mesure que passent et repassent devant nous les progrès nouveaux de la science automotrice, notre esprit est frappé par cette généralisation du principe aérodynamique bien que quelques marques particulières aient conservé leurs traditionnels contours et élégance.

Les combinaisons de couleurs n'ont jamais été aussi variées que cette année. Les intérieurs plus spacieux et confortables semblent la note dominante des améliorations si l'on excepte les nouvelles lignes fuyantes qui s'inspirent de l'aviation.

Bien que dans l'ensemble tous les modèles marquent l'ascendant du principe aérodynamique sur les créations de 1934, quelques modèles brillent par l'application très prononcée de l'aéro dynamisme.

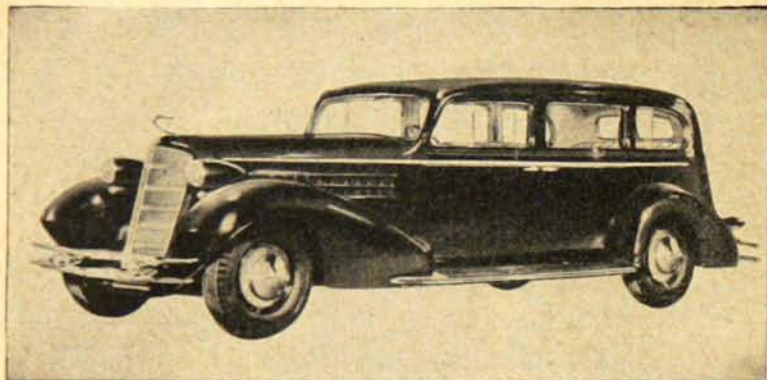
Les nouvelles carrosseries, sur presque toute la ligne, offrent des intérieurs plus spacieux et le tout indique que cette année particulièrement l'on a voulu prêter une attention toute spéciale au confort de roulement, à la sécurité et à la commodité.

Le rembourrage des sièges est plus élégant que jamais. Les sièges eux-mêmes sont en général plus profonds, plus moelleux, plus capables de confort.

Un détail qui a suscité tout particulièrement l'attention et la curiosité des foules nombreuses qui ont envahi le salon c'est cette installation appelée roues avant à genou mécanique qui par leur disposition nouvelle permet de rouler sur les routes les plus raboteuses sans être ennuyé par les accidents de terrains. Grâce à ce système l'on a pu déplacer la carrosserie de manière à répartir le poids de la voiture de façon toute autre et de la sorte augmenter sensiblement le confort du voyageur. Par ce procédé nouveau chaque roue opère sur un essieu individuel au lieu du seul essieu d'autrefois. Les roues n'agissent plus l'une sur l'autre lorsqu'elles se heurtent à des obstacles quelconques sur la route.

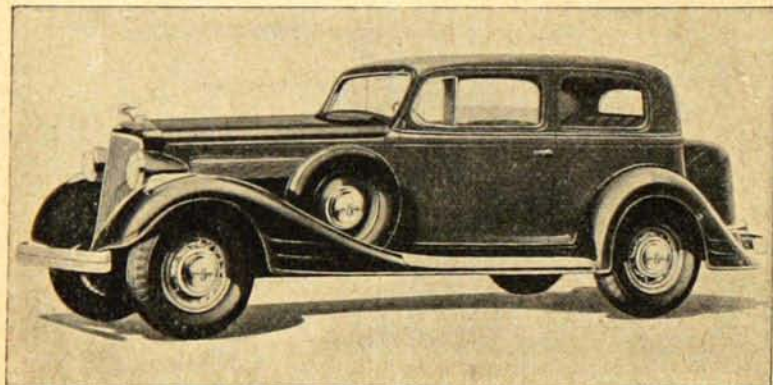
Autre détail important c'est qu'en général la vitesse possible des voitures a été portée à un plus haut point que dans le passé et cette amélioration est commune à presque toutes les marques.

La voiture de cette année est solide. Dans le Terraplane, le Hudson et le Chrysler, la carrosserie et le châssis ne forment qu'une seule pièce.



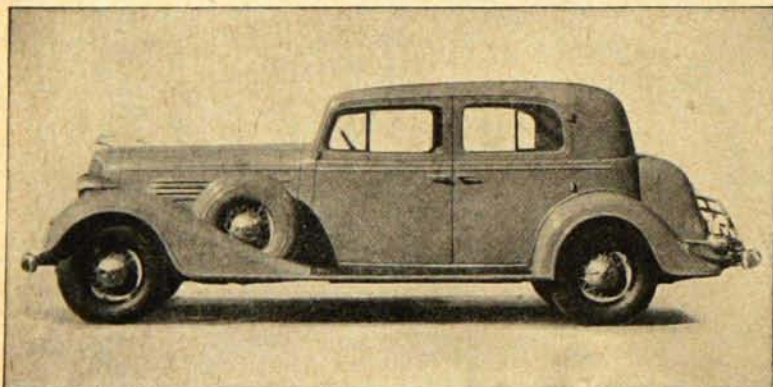
• CADILLAC

Ce Sedan sept-passagers est mû par un moteur V-16. Les roues à genou mécanique et ses lignes gracieuses et fuselées contribuent pour beaucoup à faire du Cadillac 1934 un auto d'une élégance tout-à-fait raffinée.



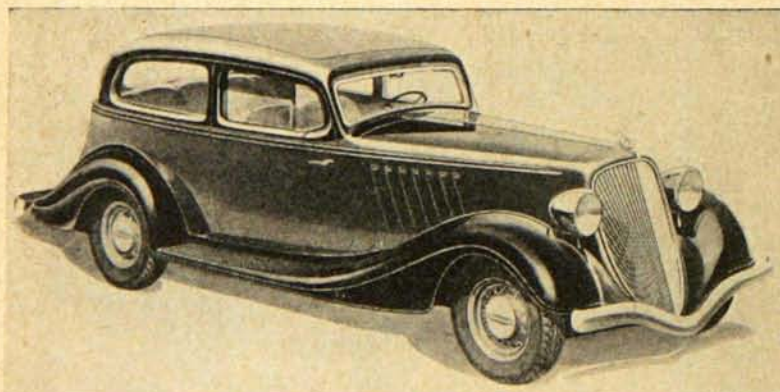
• PONTIAC

Cette voiture Pontiac 8 est plus grande et plus spacieuse que les modèles précédents. Plus de pouvoir, consommation moindre d'essence, équipement moderne complet, telles sont les caractéristiques principales du nouveau Pontiac 1934.



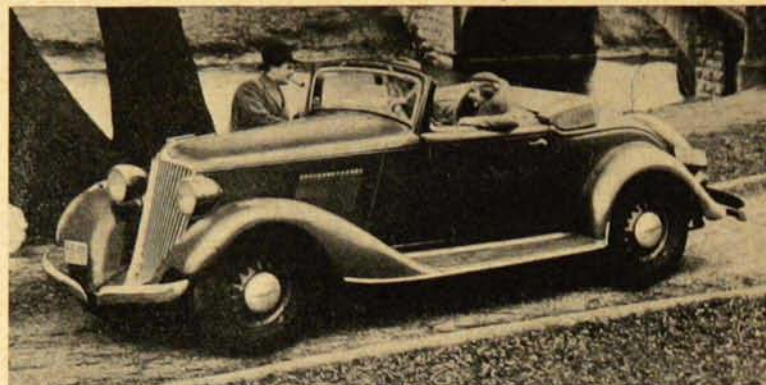
• McLAUGHLIN-BUICK

Un modèle exclusif et différent, muni d'un appareil de ventilation de Fisher et d'une carrosserie aux lignes gracieuses, également par Fisher. — General Motor a remporté un réel succès avec ce Sedan.



• TERRAPLANE

Le nouveau modèle Terraplane surpasse en élégance et en beauté tous les modèles précédents. Il est appelé à devenir très populaire dans tout le pays.



• GRAHAM

Ce nouveau modèle sport attirera l'attention non seulement à cause de ses lignes élégantes, mais aussi en considération de l'augmentation dans sa force motrice. Les automobiles Graham sont maintenant manufacturées au Canada.

Les nouveaux modèles offrent des contrôles automatiques plus nombreux et variés que jamais. Mentionnons des nouveaux étrangleurs, des commandes de contrôle du chauffage. Les pédales d'embrayage offrent pour la plupart des modifications notables et leur pression a été réduite chez la plupart des modèles.

Les "débutants" de 1934 n'ont rien à envier à leurs compagnons des années précédentes. Ils sont destinés à faire époque dans l'histoire de l'industrie.

Mentionnons le Ford en marche qui était monté sur une charnière au Salon et tournait sur lui-même. Ainsi tous les visiteurs pouvaient observer chaque détail de sa construction et de fonctionnement sans avoir à se déplacer.

Les camions en étalage sont nombreux et chose qui frappe l'œil c'est l'amélioration générale apportée à l'abri du conducteur et l'augmentation de la capacité de charge.

Le Salon de 1934 peut être appelé à juste titre le Salon révélateur. Tous ceux qui s'intéressent aux développements de la science mécanique y auront puisé des renseignements précieux qui les auront guidés plus sûrement dans l'achat ultime de la voiture qui pourrait leur avoir plu davantage.

En 1934

Les permis pour les automobiles dans la province de Québec, pour l'année 1934, auront des lettres et des chiffres d'un bleu très sombre sur un fond aluminium.

Les caractéristiques du nouveau Chrysler

Le nouveau Chrysler peut apparaître d'un dessin radical. Pourtant il est tout naturel, ayant pris sa forme de nouvelles caractéristiques et de nouveaux avantages.

Pendant des années nous étions habitués à des portes d'autos très étroites. Nous voyions des femmes qui tachaient leurs robes sur des garde-boue, etc., etc. Pourquoi? Tout simplement parce que nous recherchions avant tout l'apparence extérieure plutôt que l'usage dont on pouvait en tirer.

Ces défauts ont été corrigés par l'élargissement des portes à un degré aussi prononcé qu'une porte de maison. Le siège avant est tout autant spacieux qu'un divan et le siège d'arrière que celui de causeuses. Trois personnes corpulentes peuvent trouver place dans aucun de ces sièges.

La disposition des fenêtres triple la vision de l'intérieur et la fenêtre de l'arrière au lieu de ressembler à un œil de bœuf se prête à une vision étendue du paysage qui peut s'offrir à l'admiration du voyageur.

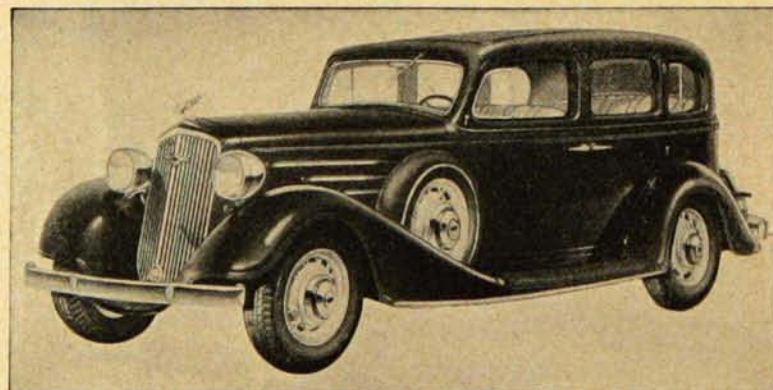
Il est possible de rouler à une vitesse de 70 à 90 milles à l'heure, sur des routes en gravois, en macadam, en pierre concassée, en béton, sans la moindre sensation de malaise.

Il est possible de faire de la lecture pendant que la voiture file à une allure de 80 milles à l'heure sur un chemin de gravois. Il est possible de dormir, appuyé sur le siège arrière, à une vitesse de 70 à 80 milles.

Les accidents du terrain passent pour ainsi dire inaperçus.

Le Chrysler prend facilement une courbe à 65, 70 milles de vitesse avec l'aplomb d'un yacht qui fait face au vent.

L'appareil de conduite a été sensiblement modifié de sorte que le volant n'offre plus le besoin de l'effort.



• CHEVROLET

Ce populaire Sedan est maintenant équipé avec un moteur de 80 chevaux-vapeur. Cette innovation ainsi que plusieurs améliorations effectuées dans le mécanisme en font un char tout-à-fait nouveau.

L'Enfant de la Larme

(Suite de la page 11)

— Elle peut tomber malade subitement elle n'est pas immortelle comme les dieux... antiques... Un accident est bien vite arrivé... Souvenez-vous de la mort du feu prince, le mari de votre sœur... On peut aider le sort pour Hedwige comme pour lui.

— Oh! protesta Michel. Que veux-tu dire?

Elle rit encore, haussant ses belles épaules, puis quitta la pièce.

— Je ne vous savais pas si scrupuleux, mon père, lança-t-elle ainsi que la flèche de Parthe.

Il haussa les épaules à son tour, une fois la porte fermée.

— Elle est folle... folle... Vais-je me mettre à la merci d'un complice pour fabriquer encore un accident? Pour aider le sort comme elle dit... Impossible... Le meilleur moyen est de décider Yvan à se ranger à mes avis... lui montrer qu'il est nécessaire de répudier sa femme pour assurer un héritier aux Strolenski, par un autre mariage. Comme ce serait facile si cet Yvan était orthodoxe comme moi.

Michel Ovanioff était relativement jeune, environ trente ans. Issu d'un second lit, il était encore bébé au mariage de sa sœur.

Marié de bonne heure, comme cela se fait en Russie, pour ne pas manquer la riche héritière proposée, il se trouvait de six ans seulement plus âgé que le prince Yvan.

De sa femme morte poitrinaire, il n'avait eu que cette Katia dont il comptait se servir pour ses perfides projets.

Il avait un fort ascendant sur le prince, ayant partagé ses études et ses jeux.

Son beau-frère, Stanislas Strolenski, resté veuf, s'était remarié fort tard pour une union éphémère. Il n'aimait guère Michel, qui maintes fois avait eu recours à lui pour payer d'énormes dettes de jeu, et se défiait à juste titre du comte Ovanioff.

Or, dès qu'il voulut le séparer d'Yvan, un bizarre accident de cheval tua net Stanislas, deux ans après le mariage de son fils Yvan.

Yvan d'ailleurs, nature indolente, faible, subissait facilement une influence étrangère. Cela surtout était dû à sa santé subitement altérée dès son mariage.

Les sommités médicales, sans bien comprendre ce mal étrange, fait d'atonie, de langueur, l'avaient déclaré incurable, ne se doutant pas que le changement de cette belle santé devenue débile était dû au travail mystérieux et criminel du comte Ovanioff.

Depuis longtemps il préparait ainsi l'héritage.

Sa cupidité ne reculait devant rien. Tout lui paraissait bon pour arriver à ses fins: régner un jour sur les domaines des Strolenski.

Prendre le titre et le nom du prince lui serait facile avec ses attaches à la Cour du Tsar. Ayant renié sa foi pour plaire à l'autocrate, il s'était, à Pétersbourg, fait un clan d'amis, comme lui sans conscience et sans honte.

Mais contre les prévisions de Michel, Yvan se rattachait à la vie, ne négligeant rien pour retrouver sa santé perdue.

Tout lui souriait; tous les dons semblaient lui être échus sans partage. Il possédait une richesse incalculable; la faveur impériale lui était acquise; la princesse Hedwige, épouse rêvée, charmait sa vie autant par le cœur que par la beauté.

Il avait raison de vouloir vivre. Sa seule douleur était de voir son foyer vide, sans un berceau pour s'y pencher.

Le vieux nom si glorieux des Strolenski menaçait de s'éteindre après lui. Sa richesse, biens, châteaux et domaines serait morcelée, s'en irait à la dérive.

Cela lui était d'une amertume sans pareille.

Aux premières ouvertures de son oncle, le prince avait énergiquement protesté:

— Je suis trop catholique, pour que la pensée d'un divorce m'effleure. Ne heurte jamais mes convictions, Michel, ce serait créer une barrière entre nous. Ensuite, je suis trop attaché à ma femme, je ne saurais m'en séparer... Ne lui parle pas surtout de cela... Ma pauvre Hedwige en souffrirait...

— C'est elle, au contraire, qui regrettant sa stérilité, ne serait pas... contre un mariage morganatique, dit le comte

Ovanioff montant effrontément en voyant qu'il ne fallait plus parler de divorce à Yvan. Je l'ai sondée, et...

— Elle?... Un mariage morganatique? Mais, c'est impossible... Elle ne peut admettre une chose pareille. Cela se pratique, mon ami, c'est vrai, mais en Russie orthodoxe, en Grèce, aux Balkans... Moi je suis contre ce fait autant que contre un divorce, parce que, tous les deux sont la ruine d'un foyer dont les bases doivent rester indestructibles.

Yvan refusant l'une et l'autre chose, les deux moyens semblaient impraticables. Il restait à décider la princesse, à la menacer même, pour qu'elle consentit.

Michel s'y prêta à diverses reprises; parla d'abord de la chétive santé du prince, ne donnant aucun espoir de guérison: le mal dont il mourait était sans remède, disait-il.

— Mais, enfin, qu'a-t-il? fit-elle un jour les larmes aux yeux. C'est inexplicable... Les plus habiles médecins m'ont déclaré n'y rien comprendre.

— Parce qu'ils n'ont rien voulu vous dire, Princesse, affirma Michel. Mais à moi...

— A vous?... Ils ont donc parlé?... Ils savent?...

— Hélas! reprit hypocritement le comte Ovanioff. Le mal dont se meurt notre pauvre Yvan est le chagrin!

— Le chagrin?... s'écria Hedwige stupéfaite. N'a-t-il pas tout ce qu'il peut désirer?

— Non, justement.

— Que lui manque-t-il?

— Un enfant... Un héritier de ce beau nom des Strolenski.

— Oh! gémit-elle, recevant le coup en plein cœur, atteinte elle-même dans son amour, sa fierté, sa propre douleur.

— Il meurt de voir mourir son nom; de se sentir le dernier de cette noble lignée illustre depuis tant de siècles, et qui fournit des rois jadis à la Pologne par ses alliances avec les Piastes.

— Hélas! si c'est de cela dont il souffre, le mal est, en effet, sans remède... Oh, mon Dieu, verrai-je donc mourir mon Yvan?

— Non, Princesse. Si vous l'aimez vous le sauvez.

— Ah! je suis prête à tout. Que faut-il faire?

— Le moyen est tout simple, fit négligemment Michel, secouant la cendre de son cigare. Il est d'ailleurs en usage de nos jours... C'est le divorce.

Hedwige devint blême, se leva droite et frémissante, toute blessée.

— Le divorce?... C'est là votre moyen?... Et pourquoi le divorce? Alors vous avez raison... Yvan doit mourir.

Il eut un imperceptible mouvement d'impatience pour répondre:

— Ne prenez rien au tragique, Princesse. J'ai parlé du divorce comme d'une chose très commune... naturelle après tout... Vous ne seriez pas la première ni la dernière à employer ce moyen, Hedwige... Il permettrait à votre mari de prendre une autre femme... d'avoir des enfants...

— Qu'en savez-vous?...

— Je l'espère du moins.

— Eh bien, laissez cette espérance, comte Ovanioff. Jamais je ne consentirai au divorce... pas plus que mon mari, j'en suis certaine.

— Evidemment... Evidemment...

Perdre un titre est quelque chose. Mais il vous serait constitué un beau douaire...

— Comment? interrompit-elle, le visage stupéfait. Vous pensez que mon refus a une cause si indigne, si vénale?... Je suis catholique, Michel, voilà la seule raison de mon refus.

Il haussa les épaules, murmurant tout bas:

— La même marotte qu'Yvan... Il y aura du tirage.

Aussitôt il reprit avec un ton d'indifférence affectée:

— Ce sont des considérations oiseuses, ma chère... Avec elles, on gâte sa vie... Comme il serait sage à vous d'envisager la situation plus noblement, avec générosité, de prouver en un mot votre grand amour pour votre mari, terminait-il avec une emphase ironique.

— Je prouve mon amour par ma fidélité à la foi jurée.



Combattez la pneumonie—

son oeuvre de destruction est rapide comme le feu de la forêt.

LA PNEUMONIE tue chaque année en ce pays des milliers de gens. Un grand nombre de ces décès sont dus à ce que la pneumonie n'est pas combattue avec une rapidité égale à celle de l'assaut.

Quelquefois, une personne apparemment très bien portante, est frappée de pneumonie. Mais cette maladie est généralement contractée par quelqu'un dont la vitalité a été diminuée par épuisement ou refroidissement, ou qui, ayant un rhume obstiné, se traîne durant plusieurs jours à force de volonté ou par entêtement.

Durant les phases critiques d'une attaque de pneumonie, les chances de guérison du malade tiennent souvent, dans une large mesure, aux bons soins que peut donner une garde-malade bien formée et dévouée.

Il existe un sérum qui est d'un grand secours dans certaines formes de pneumonie. Grâce à lui, on a sauvé bien des vies. S'il est recommandé par votre médecin, ce sérum doit être administré le plus tôt possible. Il n'y a pas une minute à perdre. On peut étouffer un incendie quand il est petit, mais on est impuissant contre une conflagration.

S'il est des maladies dont on ne peut triompher qu'après des mois et parfois des années de courageuse résistance, la lutte contre la pneumonie est généralement gagnée ou perdue dans une période de temps relativement courte: question de jours ou même d'heures quelquefois. A la rapidité de l'assaut de la pneumonie, opposez une rapidité de défense encore plus grande.

La Metropolitan sera heureuse de vous envoyer gratuitement sa brochure "Un simple rhume? Ou" — Ecrivez au Service des brochures 2-R-34

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



Pourquoi les CHINOIS portent-ils leurs ongles longs ?

● Les ongles longs sont une marque de noblesse en Chine, parce que la main qui les porte ainsi ne peut évidemment pas vaquer aux travaux ménagers, comme par exemple le lavage du linge, de la vaisselle ou le nettoyage des légumes.

Pourtant, il y a aujourd'hui au Canada des milliers de femmes qui travaillent tout le jour, à la maison ou au bureau, et qui ont les mains aussi fraîches et satinées que celles d'une jeune Chinoise de haute lignée. C'est grâce au Baume Italien Campana!

Essayez vous-même le Baume Italien — mélange scientifique de seize (16) ingrédients de choix. C'est la création d'un dermatologiste italien de réputation internationale.

Aujourd'hui, à cause de sa remarquable efficacité, le Baume Italien se vend plus au Canada que toute autre préparation pour la peau.

Bouteilles à 35c, 60c et \$1.00; tubes à 25c — dans toutes les pharmacies.

BAUME ITALIEN

Campana

L'EMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

Aussi vendu en tubes à 25c



Gratis CAMPANA CORPORATION LTD. 2 Caledonia Road, Toronto Messieurs,

Veillez m'envoyer une bouteille, format "VANITY" de Baume Italien Campana — GRATIS et port payé.

Nom

Rue

Ville

Prov. (R.M.)

"LE PRODUIT LE PLUS ECONOMIQUE AU CANADA POUR PROTEGER LA PEAU"

L'Enfant de la Larme

— Mais non... mais non, fit-il agacé. Pas de grands mots, je vous en prie. Chacun sait que vous êtes incomparable; que les plus nobles vertus ornent votre âme... Si vous m'écoutez, vous auriez sur votre beau front une auréole de plus... celle du dévouement.

Elle eut un rire nerveux et saccadé, où se devinaient les larmes.

— Nous ne nous comprenons pas, comte Ovanieff. Ce que vous appelez du dévouement est pour moi renier le devoir, trahir des serments solennels faits devant Dieu.

— Encore? fit-il avec impatience. Ma chère, soyez donc de votre temps. Les divorces ne se comptent plus, et le monde n'en marche pas plus mal.

— Vous trouvez?... C'est que vous voyez mal. La famille se détruit; les enfants n'ont plus pour les parents le respect de jadis; la société corrompue devient un réceptacle de toutes les hontes, un amas de tares, d'existences louches, brisées... Les hommes y coudoient leurs femmes au bras du nouveau mari... Les femmes voient leurs époux avec leurs nouvelles compagnes à qui ils ont juré la même aide, le même secours, la même fidélité... Où allons-nous, si la foi jurée devant Dieu n'est plus qu'une indigne comédie.

— Soit. Si le mot divorce vous effraie...

— Il est impossible. Non, je ne puis croire que le prince si catholique ait pensé à un divorce...

— Vous m'interrompez constamment, Hedwige, reprit-il, jugeant bon de baisser devant l'exaltation inquiétante de la princesse. Je vous disais: laissons le divorce qui vous effraie. J'ai voulu parler tout au moins d'une séparation... momentanée...

— Je refuse, trancha la princesse. — Enfin, Hedwige... S'il faut tout vous dire... Yvan a qui j'ai parlé de la question n'est pas contre... Je tiens à vous avertir.

— Que dites-vous? Mon mari ne serait pas contre?

— Une séparation momentanée. Je le répète... Vous parlez avec une éloquence admirable, mais pour le moment je ne suis pas d'humeur à écouter vos belles phrases... que ne désavoueraient pas les orateurs en renom, ni Monseigneur Andrew... votre confesseur, je crois... Or, je veux vous prévenir que la vie de mon neveu m'est précieuse. Je la défendrai par tous les moyens.

Il se leva, fascinant la princesse de son regard d'oiseau de proie dans lequel elle sentit une menace.

— Par tous les moyens, répéta-t-il. Yvan m'écoute volontiers... Il arrivera à une séparation devenue nécessaire.

Il la quitta avant qu'elle ait pu répondre, la laissant prostrée, abattue, le cœur tremblant d'angoisse.

— C'est qu'il fera comme il l'a dit... gémit-elle, désespérée de son impuissance. Mon pauvre Yvan!... Oh! ce démon que j'ai toujours trouvé devant mon bonheur... Mon Dieu! Mon Dieu!... Que faire pour qu'Yvan ne faiblisse pas... pour que cette iniquité ne soit pas commise... Un divorce!... Un divorce!...

— III —

MONSEIGNEUR ANDREW

L'un des pavillons du parc Strolenski était affecté au chapelain, l'abbé Georges Andrew, du même âge environ que le comte Ovanieff.

Lors du mariage d'Yvan il avait reçu le titre de prêtre romain, sollicité pour lui par le prince Stanislas Strolenski auprès du Saint-Siège.

Très dévoué à la famille, Monseigneur Andrew ne voyait pas sans souffrir la mésentente se glisser sournoisement entre les deux époux.

Une intervention près d'Yvan était chose délicate, nécessaire pourtant. Sur la prière d'Hedwige, il tenta un jour de parler au prince.

Malheureusement Michel veillait, se doutant bien que la princesse essaierait du chapelain vis-à-vis de son mari.

Aussi, demeura-t-il quand le prêtre fut introduit.

— Je ne crois pas que vous ayez rien de particulier à dire au prince, fit le perfide. Je me permets de rester.

A certaines heures, Yvan n'aime pas la solitude.

— Précisément, comte Ovanieff. J'ai à entretenir...

— C'est que... interrompit Michel, risquant un atout. Si c'est au sujet d'Hedwige... c'est inutile pour le moment... Yvan se trouve très fatigué pour entendre cette affaire.

Le faible Yvan qui redoutait la question parce qu'il la supposait contre lui, sur les insinuations de son oncle, le faible Yvan esquissa d'un geste las.

— Une autre fois, Monseigneur... une autre fois.

L'autre fois se présenta vite, car le digne chapelain était de ceux que rien ne rebute, quand le devoir est en jeu. Il devait tout faire, tout oser, tout risquer pour réconcilier ces deux êtres si bien faits pour s'entendre et s'aimer comme au début.

Mais Michel aux aguets intervint encore d'une façon énergique.

— De grâce, Monseigneur Andrew. Epargnez à mon pauvre neveu les récriminations de sa femme. Il aspire au repos de tous ses vœux. Il désire... il veut ardemment la séparation.

— Mais il est de mon devoir...

— De grands mots. Comme elle et comme lui, interrompit le comte hausant les épaules. Inutile de parler au prince. N'insistez pas davantage. Conseillez plutôt à ma nièce d'accepter la situation... Faites appel à son dévouement... parlez lui de sacrifice... dans l'intérêt de son mari.

Le chapelain toisa froidement son interlocuteur.

— Vous avez une étrange façon de voir les choses, Michel Ovanieff. Ceci me prouve que je dois au contraire insister, dire au prince que son épouse n'a jamais désiré le quitter.

Michel sourit ironiquement.

Il savait mieux que personne les sentiments de la princesse. Mais il manœuvrait adroitement pour que son neveu l'ignorât.

Le château de cartes si minutieusement édifié par lui, créé de toutes pièces, se serait de suite effondré.

Il fallait à tout prix empêcher Monseigneur Andrew de parvenir jusqu'au prince.

— Si vous voulez, Monseigneur, reprit-il fourbe et cauteleux pour gagner du temps. Je lui parlerai de votre visite, demandant pour vous une audience particulière...

— Je trouve étrange, répliqua le prêtre, qu'il faille tant de formalités à présent pour parvenir auprès d'un Strolenski, alors que j'avais jadis mes entrées à toute heure.

— Ce qui était ne peut plus être. La mauvaise santé d'Yvan.

— Allons donc... Que je lui parle cinq minutes et sa mauvaise santé sera guérie.

Le comte eut un rire ironique. Lui seul disposait de cette santé, soit qu'il additionna ou non le poison aux aliments du prince.

— Vous vous leurrez, Monseigneur Andrew. Le seul remède efficace est l'acceptation de la princesse aux volontés de son époux.

— Dites aux vôtres, comte Ovanieff. Mais sachez-vous que si votre chance tourne...

— Elle ne tournera pas.

— C'est bien. Brisons-la. Le prince ne peut m'entendre, il me lira du moins, fit le chapelain en se retirant.

— L'imbécile! ricana Michel. J'ai aussi prévu cela. Je détruirai ses lettres. De fait aucune des missives du prêtre ne parvint à Yvan.

Hedwige avertie osa un jour dire au prince:

— Vous n'avez jamais répondu à Monseigneur Andrew. Il vous a maintes fois écrit.

— Il m'a écrit?... fit le prince stupéfait. Que veut-il?... Et pourquoi m'écrire?... Ne peut-il venir?...

Elle regarda Michel dont les yeux semblaient ceux d'un tigre prêt à bondir. Epouvantée, elle baissa la tête répondant toutefois bravement:

— Quand il veut vous voir, Yvan, le comte Michel s'y oppose.

— Naturellement, Hedwige. Il ne faut aucune agitation, aucun souci dans la vie de votre mari. Pourquoi Monseigneur Andrew vient-il constamment

troubler le repos du cher malade? Le savez-vous?

— Il désire connaître jusqu'à quel point le prince veut cette séparation, il...

— Malheureuse! Taisez-vous... dit Michel, se levant subitement, voulant étourdir la princesse d'un flot de paroles avant qu'elle ne se ressaisisse. Voulez-vous donc sa mort soudaine?... Ne pouvez-vous attendre?...

L'ambiguïté voulue de ces mots troubla Hedwige autant qu'elles furent cruelles au prince.

— De grâce, Hedwige, retirez-vous... Et vous Michel? Oh!... Que l'on ne me parle plus de rien, fit le malade d'une voix tremblante et saccadée. Je veux être seul.

Michel satisfait s'empressa d'entraîner la princesse interdite.

— Voyons, Hedwige, dit-il doucereux, presque conciliant... Evitez à l'avenir ce sujet pénible.

— Mais, protesta-t-elle. Je ne puis me faire à cette idée... Je veux garder mon mari.

— Vous le garderez aussi... Laissez faire le temps... Quelques mois de séparation feront une œuvre salutaire sur l'esprit inquiet, neurasthénique d'Yvan. Après il vous reviendra plus aimant que jamais.

Elle le regarda indécise, ne sachant que croire dans ce ramassis de paroles contradictoires.

Des larmes remplirent ses beaux yeux; elle eut un geste de profond découragement, ne voyant plus clair dans ce dédale de mensonges, d'hypocrisie, de mots désavoués, de promesses artificieuses.

— Ah! comte Ovanieff, si vous me trompiez, moi innocente, moi qui aime mon mari... Sachez que Dieu me vengera.

Derrière elle, il haussa les épaules.

— Ils sont vraiment faits pour s'entendre, murmura-t-il. Ils parlent à l'unisson.

Quand Monseigneur Andrew connut le triste résultat des tentatives faites par la princesse, il comprit que le comte Ovanieff jouait un double jeu, d'autant plus cruel qu'il brisait deux êtres jusque là tendrement unis.

Il conseilla la résistance à sa pénitente. Une séparation ne se fait juridiquement que par consentement mutuel. Que ce jour arrive, elle pourrait alors devant témoins affirmer son refus.

— Mais si vraiment la santé de mon pauvre Yvan demande ces quelques mois de séparation?

— C'est faux! trancha énergiquement le prêtre. Le comte Ovanieff joue, je le vois, une indigne comédie. Mettez votre espoir en Dieu, princesse. Lui seul peut confondre le coupable et faire la lumière. Priez, Hedwige Strolenska.

— J'ai tant prié déjà! fit-elle avec découragement.

— Priez encore. Dieu aime la persévérance. S'il donne l'épreuve, et je sais que la vôtre est grande, Il est aussi le dispensateur des joies. Je ne puis que vous dire: Continuez comme par le passé, votre tendresse et vos soins au prince. Soyez patiente, attentionnée, douce et confiez-vous à Dieu. Ce qu'Il garde est bien gardé.

Quand elle partit, le prêtre réfléchit longuement à cette étrange situation. Où était la vérité?

Les manières d'Yvan semblaient donner raison au comte Ovanieff.

D'autre part, qu'avait-il pu insinuer pour que le prince changea ainsi d'attitude envers sa femme?

Le dernier moyen était de pouvoir démasquer Michel auprès d'Yvan, en le montrant sous son vrai jour: traître, perfide et faux.

C'était difficile; Monseigneur Andrew se l'avouait; mais Dieu n'est-il pas le défenseur des opprimés?

Le mal ne pouvait indéfiniment triompher; tôt ou tard, l'heure de Dieu devrait sonner.

Avec confiance, le digne prêtre l'attendait en priant.

IV

LA VIERGE DU MIRACLE

Les jours passèrent, semblant creuser peu à peu un abîme entre les deux époux, hypocritement travaillés par Michel, l'insu l'un de l'autre.

Hedwige croyait avoir perdu l'amour de son mari, n'osait lui parler, ouvrir

L'Enfant de la Larme

son cœur, le prier de ne pas la répudier.

La fierté blessée mettait une barrière à la tendresse de l'épouse.

De son côté le prince habilement influencé par les récits mensongers de son oncle, pensait que la douce Hedwige n'était pas loin de regretter une union stérile avec un mari toujours malade.

Michel avait même cette perfidie diabolique d'excuser l'un, près de l'autre.

Il voyait déjà le moment où il pourrait escompter le consentement mutuel, favorable à une séparation. Il jouait gros, mais l'enjeu en valait la peine.

La princesse cependant quittait rarement son époux, lui prodiguait ses soins; mais Yvan prévenu, l'accusait en lui-même d'hypocrisie, s'énervait de la voir, réclamant la solitude.

Désolée, Hedwige quittait la pièce, fermement convaincue que son mari ne l'aimait plus.

La tension entre eux devint si forte, qu'un matin le prince lui dit:

— Ne prenez pas tant de peine, princesse, vous serez bientôt délivrée d'un mari malade.

— Que voulez-vous dire, Yvan? questionna-t-elle, subitement alarmée.

— De grâce, Hedwige. Vous me comprenez très bien. D'ailleurs, je ne suis pas en état de parler longtemps. Veuillez me laisser... Je ne suis pas seul, puisque Michel est près de moi.

Elle n'osa insister, défendre sa cause devant le regard d'aigle du mauvais génie, dont le geste impérieux la renvoyait.

— Ne vous troublez pas, Hedwige, dit tout bas le comte en la reconduisant. Yvan est nerveux ce matin.

Elle s'en alla, morne et désolée, n'espérant plus qu'en Dieu, sachant la force de conviction employée contre elle par le comte Ovanieff.

Cependant ce matin-là, justement, le prince se sentait mieux.

C'est que le lent poison n'était plus mis dans les aliments, depuis que le criminel espérait arriver à l'union du prince avec sa fille Katia.

Il évitait de lui parler d'elle pour ne pas éveiller les soupçons d'Yvan, qui lui, ne s'arrêtait qu'à l'idée d'une séparation, voulue, croyait-il, par la princesse.

Derrière Hedwige il congédia cependant Michel, s'habilla sans le recours de son valet de chambre, ouvrit la porte de l'oratoire donnant dans sa chambre et se prit à considérer avec une amère tristesse un superbe tableau devant lequel brûlait jour et nuit une lampe.

C'était la Vierge du Miracle.

A ses pieds, Tatiana pleurait les bras levés, cramponnés aux plis rigides de la pierre, le visage appuyé contre les genoux de la statue.

Le regard du prince remonta pour s'arrêter sur la larme de diamant.

— Grâce à cette larme divine, murmura-t-il, les Strolenski vivent encore aujourd'hui... Hélas! Je suis désormais le dernier descendant du pieux Boreslas, l'Enfant de la Larme.

Il fléchit le genou, pria tout bas devant la sainte image tant vénérée des Strolenski, courba sa tête altière, pleura sa misère, sa solitude, son foyer vide...

— O Protectrice des Strolenski! murmura-t-il. Prenez en pitié le malheureux que je suis.

L'humilité de cette prière détendit son cœur fier.

Il eut l'idée d'avoir une explication avec sa chère Hedwige.

Oh!... se pouvait-il qu'elle se détournât de lui?... Elle si compatissante et si bonne!... Elle dont il avait connu l'amour et apprécié les vertus!

Il la fit demander, mais la princesse faisait en ce moment sa tournée chez les pauvres.

— Ne suis-je pas le plus pauvre si je la perds?... Si pour lui éviter une vie triste et morne près d'un malade, comme l'affirme Michel, je consens à une séparation... Que deviendrai-je sans elle?... Sans sa présence, sans son sourire...

Il monologua longtemps sur ce thème, l'âme ravagée de douleur.

L'absence d'Hedwige lui retirait la soudaine envie d'une explication qui eût amené la lumière sur les intrigues du comte Ovanieff.

Injustement, comme tout cœur qui souffre, il l'accusa.

— Elle me néglige, donc Michel a raison; elle ne m'aime plus. Si son bonheur est dans une séparation... eh bien, qu'elle soit!

Il descendit dans le parc où Katia se trouvait comme par hasard.

Ayant vu la princesse sortir, elle dit hypocritement:

— Hedwige ne vous accompagne pas?

— Elle est près de ses pauvres.

— Ou ailleurs... Comme elle vous néglige depuis quelque temps, mon pauvre Yvan!

Le prince tressaillit. Le coup perfide le touchait au cœur, à la plaie saignante.

Ainsi, chacun pouvait le voir: la princesse l'abandonnait, quand elle eut du l'entourer de soins tendres et dévoués.

Il oubliait volontairement qu'il les refusait par dépit ces soins et ce dévouement; repoussant maladroitement les avances que sa femme lui faisait sur les judicieux conseils de Monseigneur Andrew.

— Laissez, Katia. Tout cela va changer... Après tout, la vie n'a rien d'attrayant pour une jeune femme près de moi. Ma santé la condamne à l'isolement... Oui, il est juste que la pauvre Hedwige...

Il n'acheva pas, la voix brusquement coupée d'un sanglot.

Pour montrer à Katia qu'il désirait être seul, il la salua et changea de direction.

La princesse Hedwige avait, en effet, visité ses pauvres avec plus de commisération peut-être que d'ordinaire, comme pour appeler sur elle la protection divine par la charité. Mais en les quittant, elle était entrée chez Monseigneur Andrew.

Là, mettant son cœur à nu, foulant aux pieds tout décor mondain, elle avait comme le prince devant la Vierge, pleuré sa vie sur le point d'être brisée.

— Il ne m'aime plus! disait-elle. Ma stérilité lui pèse... Je sens qu'il va céder aux insinuations de son oncle... Oh! se peut-il qu'Yvan désire une séparation?

— Qu'y a-t-il vraiment derrière les intrigues du comte Ovanieff?

— Ne devinez-vous pas?... Il y a le divorce, puis Katia comme épouse.

— Rassurez-vous, Madame. Le prince ne consentira jamais à un divorce, à plus forte raison à un second mariage, protesta le prêtre avec force.

— Je deviens folle... Toutes nos tentatives ont été vaines... Michel est toujours là, entre Yvan et moi, comme s'il craignait une explication, un rapprochement, lui qui a su nous désunir si habilement.

— Essayez encore, Princesse... Priez comme je le fais. Le prince me paraît aller mieux ces jours-ci. Espérez.

Puis jetant un coup d'œil par la fenêtre, il ajouta:

— Voici Michel et sa fille... Ils semblent converser longuement. Cela signifie que le prince est seul... Oh! princesse, tâchez de le voir... Allez... Je vais prier pour que Dieu vous aide.

Elle le quitta en hâte.

Il avait raison, c'était le moment de surprendre Yvan, de parler à son cœur, de démolir l'œuvre du génie malfaisant dont la néfaste influence faisait sombrer son bonheur d'épouse.

Elle trouva vide l'appartement du prince...

C'en fut assez pour que son âme alourdie de tant de peines secrètes, de tant d'angoisses motivées, connut un brusque découragement.

— C'est fini... fini... dit-elle avec désespoir.

Comme elle s'en retournait, Hedwige aperçut par la grande glace de la cheminée, l'oratoire ouvert.

La Vierge du Miracle semblait lui barrer le passage, lui montrant l'aïeule des Strolenski, Tatiana prosternée, réclamant le secours divin.

Brusquement elle se retourna, rebrousant chemin.

— Qui donc a ouvert cette porte? murmura-t-elle... Yvan a donc prié devant la Mère de Dieu?

Un secret espoir illumina son cœur.

Elle contempla la Vierge, eut sans s'en douter les mêmes gestes que son mari, pour abaisser son regard sur Tatiana demandant un enfant, puis sur la belle Larme... la larme de diamant.

— Ah! soupira-t-elle... J'ai tant prié déjà... Moi qui connais la détresse de Tatiana, aurais-je moins de confiance?...



"Mimi, ma chérie, tu n'as pas joué une minute de la journée... Vraiment, Madame Duval, je ne comprends pas pourquoi elle est si languissante."



"C'est souvent la constipation qui affecte les enfants de cette manière, chère amie. Mon Pierre m'a causé les mêmes inquiétudes, mais je lui ai donné un laxatif—du Castoria—et il se porte à ravir."



"Chère Madame Duval, ma petite Mimi est gaie comme un pinson aujourd'hui... J'ai suivi votre conseil et je lui ai donné du Castoria hier soir."

"Quelle bonne idée! Le Castoria est le laxatif tout indiqué pour les enfants. Préparé spécialement pour eux, son effet est bénin, mais efficace, et il ne contient aucune drogue. Ce sont ces substances nocives—souvent même des narcotiques—qui rendent certains purgatifs si dangereux pour les tout petits. Et, de plus, le Castoria a bon goût!..."

Tous les mercredis, de 8 heures 30 à 9 heures p.m. (H.N.E.), sintonisez avec les postes CKAC (Montréal) et CFRB (Toronto), et entendez Albert Spalding et les excellents artistes auxquels est confié l'intéressant programme radiophonique de la Marque CASTORIA!

CASTORIA

Le Laxatif des Enfants

de la petite enfance à la 11^{ème} année

Les mamans qui ont de tout petits bébés trouvent dans le Castoria un médicament souverain contre la colique causée par les gaz, la diarrhée entraînée par un régime imprudent, la flatulence, l'acidité et l'aigreur stomacales. Et toutes les mères savent que, pour soigner un rhume, les médecins recommandent, avant tout, un laxatif!

La Puissance du Charme Personnel

Par Celia Caroline COLE

QUELLE grande chose émouvante que d'avoir conscience de son charme personnel!

Il y a parmi nous des milliers de jeunes filles avançant dans la vie aussi jolies que des papillons, ou de toutes façons, jeunes, saines et fraîches — c'est-à-dire fraîches sans artifices — dont le charme est comme sous clé et qui ne savent pas ce qu'il faut faire pour le développer.

Et parce qu'elles ne savent pas, elles font toutes sortes de choses nulles et excentriques. Elles gâtent le charme naturel de leur figure, elles essaient trop bruyamment, trop clairement, ou trop sournoisement d'être populaires. Ou bien, elles se découragent, elles prennent un air ennuyé, maussade, pleurent en secret et se demandent pourquoi elles sont dans le monde. Est-ce *cela* la vie? Il ne s'agirait pourtant pour elles que d'en comprendre la valeur, d'en user avec tact et délicatesse, et d'être naturelles, pour être de vraies jeunes filles charmantes.

Les bambines que leurs mamans entouraient de tendres soins ont pris, avec les années, une attitude nouvelle: leurs espoirs sont sans limites, elles attendent tout de demain. Suivant la loi naturelle, leur beauté, leur personnalité, leur charme se sont développés en même temps. Qu'elles soient blasées, joyeuses ou confiantes, la vie avance quand même, invariablement. Point n'est besoin d'efforts exagérés. Les choses suivent leur cours normal, et l'excès ne peut qu'être néfaste.

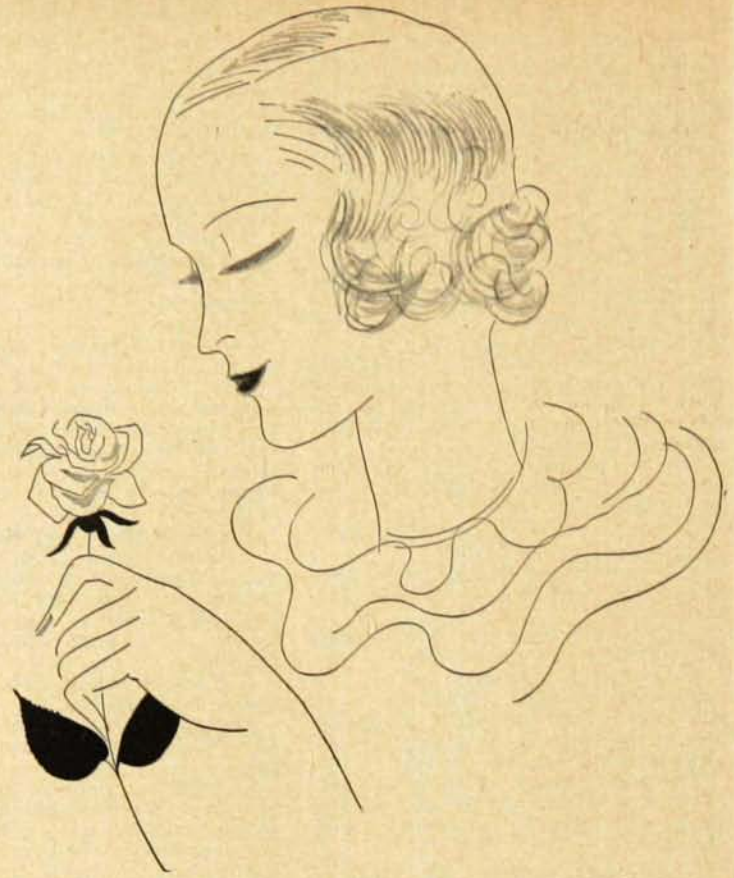
La simplicité est la plus belle parure de la jeune fille. Mais la simplicité n'est rien sans la propreté, le premier facteur de la santé,

de ce bien inestimable qui fait trouver la vie agréable et le travail plaisant. La propreté est une qualité que tout le monde estime et qui est toujours remarquée.

Il faut en contracter l'habitude de bonne heure, adopter comme méthode de se laver la figure à l'eau chaude et au savon une fois par jour; les autres fois à l'eau froide. On doit se laver à grande eau, c'est-à-dire non pas seulement en la faisant couler sur la serviette, ce qui n'est pas suffisant pour bien nettoyer la peau, et ensuite rincer à l'eau froide.

Pour faire disparaître les points noirs, il suffit généralement d'appliquer une bonne crème et ensuite un tampon de coton trempé dans l'eau chaude. On laisse quelques minutes, et avec la brosse douce on frictionne la figure à l'eau tiède et au savon. Si une première application n'est pas suffisante, répétez le traitement le soir suivant et même plusieurs fois s'il est nécessaire. Après disparition des points noirs, refermez les pores ou au moyen de l'eau froide ou par un tonique de la peau.

L'acné provient presque toujours de troubles digestifs ou du mauvais fonctionnement des intestins. On peut l'éviter en s'abstenant de temps à autre de manger des bonbons, des marinades, des mets épicés, et en suivant un régime comprenant beaucoup de fruits, de légumes, de salades vertes, et en buvant beaucoup d'eau.



Le manque de sommeil donne souvent à la peau une apparence terne, une couleur grise. Il faut à la jeunesse au moins neuf heures de bon repos pour que le teint soit frais, clair, de *bonne santé*.

Les boutons sont désolants. Un mauvais régime, le manque de bon air, de sommeil, d'exercice, la tension des nerfs en sont les causes ordinaires. Appliquer de l'eau chaude sur les boutons au moyen d'un morceau de coton, jusqu'à ce que les boutons deviennent aussi rouges que le feu, est un excellent moyen de les faire disparaître. Couvrir d'une bonne crème médicamentée pour faire sécher les éruptions. Pour l'acné, on n'emploie pas de cold cream, et *on ne touche pas avec les doigts*, c'est tout simplement étendre l'infection.

L'importance de la propreté n'est jamais exagérée. C'est une *atmosphère* personnelle, c'est la santé.

(Courtoisie du Delineator)



L'Enfant de la Larme

Comme elle je suis aux abois... Un autre Pétros s'acharne contre moi...

Vaincue, fondant en larmes, la malheureuse s'éroula devant le tableau, priant tout haut.

— O Vierge des Strolenski!... Aie pitié de la pauvre Hedwige. Ne permets pas cette chose odieuse: que Michel sépare ce que Dieu a uni... Toi, qui fis jadis ce doux miracle de sauver Tatiana Strolenska... sauve-moi aussi... Sauve mon Yvan bien-aimé d'un crime devant Dieu... Rends moi le cœur de mon mari que j'aime... O Vierge, aie pitié!

— Hedwige!... clama soudain une voix d'homme que l'émotion rendait méconnaissable.

La princesse jeta un cri de terreur, s'étant crue seule... Michel était donc là... Sans forces, renonçant à la lutte, elle s'évanouit, cramponnée au tableau.

Deux bras la saisirent, la portèrent sur le sofa de la pièce toute proche.

Elle sentit des baisers effleurer son front... des mains caresser ses beaux cheveux dénoués... tandis que la voix chère, celle des jours d'autrefois lui murmurait des tendresses.

Elle ouvrit les yeux, croyant rêver de voir Yvan près d'elle.

— Hedwige!... mon Hedwige... Ma bien-aimée!... Tout cela était donc une horrible machination... Je vous retrouve donc, ô mon épouse toujours chérie... Reviens à toi, continua-t-il plus tendrement... Pardonne mes incertitudes, mes hésitations... Je croyais avoir perdu ton cœur.

La princesse à présent souriait de bonheur à travers ses larmes.

Le cauchemar prenait fin.

La Vierge des Strolenski avait eu pitié encore une fois des larmes d'une épouse.

Son regard se dirigea vers l'oratoire:

— C'est Elle qui nous a réunis, dit-elle.

— Je l'ai priée moi aussi, répondit Yvan... Je suis sorti sans refermer la porte. Rentrant chez moi désolé, la voix et les sanglots de mon Hedwige en prière m'ont éclairé. Que la Vierge des Strolenski en soit bénie... Qu'elle nous garde désormais l'un à l'autre.

L'heure de Dieu qu'attendait Monseigneur Andrew venait de sonner.

— V —

ENTRE UNE TOMBE ET UN BERCEAU

Par la tendre explication qu'ils eurent ensemble, les deux époux réduisirent facilement à néant les machinations perfides du traître.

La princesse fit chercher de suite Monseigneur Andrew à qui fut racontée la scène précédente.

— A présent, dit Yvan, vous pourrez venir comme autrefois, à toute heure chez moi, Monseigneur. De plus, pour ne pas rentrer dans une explication pénible, je vous prie de signifier de ma part au comte Ovanieff de quitter le château pour n'y plus rentrer.

— Le voici justement, fit le prêtre montrant la porte ouverte; sur le seuil, Michel, arrêté, blême, sans parole.

Avec quelle rage, quelle honte de sa défaite, le misérable contemplait le couple princier; Yvan le toisant froidement, Hedwige au sourire joyeux semblant le défier.

Il grinça des dents de fureur, ne sachant que dire, comprenant sans peine que son règne était fini.

— Comte Ovanieff, dit le prince lui montrant la porte, Monseigneur Andrew est chargé de vous dire quelque chose de ma part. Allez!

Il n'essaya pas une protestation qu'il savait vaine; il ne simula pas la joie, se sentant démasqué; il ne chercha pas à savoir, le fait accompli lui suffisait.

Il se contenta seulement d'un long regard plein de menaces sur la princesse qui frémit; il fixa Yvan avec un étrange sourire.

Puis se retournant vers le chapelain: — Allons, fit-il.

— Comte Ovanieff, la chance a tourné, comme je vous l'avais dit.

— On peut le croire, répliqua-t-il négligemment.

— Je vous avais prévenu de redouter la colère du prince.

— Et je vous ai répondu: "Je ne la crains pas".

— Alors, dit le prêtre confondu d'un pareil cynisme, je vous répète: craignez Dieu!

— Vous souvenez-vous de ma réponse, ricana-t-il?

— Je n'ose la redire.

— N'ayez pas de ces scrupules bêtes, bons pour Hedwige et mon neveu. Je crains Dieu encore moins, car j'ai ma revanche.

— Ah! malheureux!... Changez de voie. Revenez à de meilleurs sentiments, supplia le prêtre pris de pitié pour le funeste entêtement de Michel. Le prince veut votre départ sans retour.

— Je m'en doute, avoua-t-il; une haine inexprimable dans la voix. Vous triomphez maintenant... Eh bien, Georges Andrew, nous nous retrouverons? Ce sera mon tour de vous chasser.

Le prêtre n'eût qu'un geste de commiseration pour réponse.

Que méditait encore le triste personnage?

Ne fallait-il pas prévenir le prince de faire bonne garde autour de son bonheur?

Mais le couple heureux averti de ses menaces ne s'en soucia guère.

Tout au bonheur, il pardonnait au coupable; les jours se suivirent sans que Michel donna de ses nouvelles.

Parfois cependant la princesse Hedwige tremblait au souvenir du dernier regard du comte Ovanieff, mais la tendresse d'Yvan la rassurait.

— Que peut-il maintenant contre nous? disait le prince. Notre amour nous rend forts. Ne craignez rien, chère Hedwige.

Elle craignait cependant un jour que Michel était venu rôder autour du château. Cela coïncidait avec la nouvelle, la grande et joyeuse nouvelle communiquée aux gens du domaine.

Les Strolenski espéraient un héritier. L'heureuse Hedwige n'osait croire à cette félicité inespérée qui provoqua des larmes de joie chez le prince.

Ainsi la Vierge du Miracle avait fait plus que de sauver le bonheur d'Hedwige.

Elle lui donnait comme jadis à Tatiana le lien béni qui consoliderait l'union des deux époux, l'enfant chéri qui de nouveau perpétuerait la race.

A cette occasion le prince fit distribuer de larges aumônes pour annoncer ce nouvel *Enfant de la Larme* impatientement attendu.

— Le Ciel nous a comblés, Hedwige, disait Yvan transporté. Je donnerai un second diamant à la Vierge si c'est un fils.

C'est pourquoi durant cinq mois, Hedwige trembla pour son enfant, les plans du traître étant déjoués.

A la nouvelle qu'ils étaient chassés du château, Michel avait subi la terrible colère de Katia désappointée.

Elle s'habitua si bien à son futur rôle de princesse Strolenska, jouant déjà à la châtelaine. Mais dès qu'elle connut la maternité de la princesse, sa fureur fut à son comble.

— En me montrant le mirage d'un mariage que le prince n'eût jamais admis, dit-elle furieuse, vous êtes cause, mon père, que j'ai manqué le duc Orloff.

— Tu le retrouveras facilement.

— Oh... Cette Hedwige... Que n'est-elle morte!

— Souhait inutile; il paraît que le prince a fait un testament donnant tout à l'enfant qui va naître; à son défaut c'est Hedwige. Si Hedwige meurt comme tu le désires, toute la fortune des Strolenski passe aux bonnes œuvres.

— C'est bien imaginé. Et nous, alors?

— Nous? Ah, ah! ricana-t-il avec un regard terrible. J'ai mon plan...

— Mais la fortune nous échappe quand même.

— Pas tant que cela. Ne pouvant la posséder, nous en profiterons.

— Vous supprimez l'enfant?

— A quoi bon? Sa mère en hérite! Quelqu'un sera supprimé cependant. J'ai mon plan, dit-il encore. Ecoute.

Ils parlèrent longtemps discutant leurs idées.

Mais quand ils se séparèrent, la vengeance la plus diabolique, la plus raffinée était résolue par Michel, dont la digne fille applaudissait aux ténébreux desseins.

Il arriva qu'un soir Monseigneur Andrew reçut, la visite du comte.

Soulagement Instantané du Mal de Gorge

Pour Ulcération ou Irritation, Ne Retardez Pas!
Ces illustrations vous enseignent quoi faire

Ecrasez et faites dissoudre 3 tablettes d'Aspirin dans un demi-verre d'eau.



Gargarisez-vous à fond. Penchez votre tête en arrière, de manière à ce qu'un peu de gargarisme coule dans la gorge.



Répétez l'opération et ne vous rincez pas la bouche. Pour une plus grande efficacité, laissez séjourner le gargarisme sur les membranes de votre gorge.

Sachez que: Seuls les remèdes peuvent soulager le mal de gorge.

La science médicale Moderne a mis en lumière un moyen sûr de soulager le mal de gorge. Un moyen qui, en moins de deux ou trois minutes, calme la douleur les ulcères et les irritations.

Pour obtenir ce résultat, il faut recourir au remède connu qu'est ASPIRIN.—C'est pourquoi dans le monde entier les spécialistes des maladies de la gorge prescrivent ce gargarisme à l'ASPIRIN à la place des vieilles méthodes.

Soyez prudent et ne vous servez que des tablettes Aspirin pour votre gargarisme. Pour en être certain, assurez-vous que le nom

Bayer en forme de croix, apparaît sur chaque tablette.

Les tablettes Aspirin se dissolvent assez facilement de manière à ne laisser aucune particule irritante pour la gorge. Aspirin est la marque de commerce enregistrée au Canada de la Compagnie Bayer, limitée.



FABRIQUEES AU CANADA

N'AFECTE PAS LE COEUR



Prenez les Tablettes **GRIP-LAX**
Elles soulagent rapidement
**Grippe, Refroidissements,
Rhumes de Cerveau, etc.**
N'affectent pas le cœur.

En vente dans les pharmacies 25c

Le choix d'une Crème de Beauté

NON, Madame, vous ne voulez pas
une crème qui durcit ou une crème
qui rancit.
ALORS, choisissez une crème
saine, fraîche, inaltérable, ni sèche,
ni grasse; une crème que le
Corps Médical prescrit;

une crème vivifiante,

qui tiendra votre
poudre, une crème
toute doucereuse-
ment hygiénique.

Vous n'avez
pas le choix,
Madame:
adoptez la



SA POUDRE
SON SAVON

L'ART A LA MAISON

Pour tout travail d'Art Décoratif et
matériel d'Artiste, la Maison de
Meslé se recommande de longues an-
nées d'expérience; vous y trouverez
également tous les instruments d'Op-
tique de haute qualité.

Jumelles pour le voyage,
microscope, baromètres
et thermomètres.

**HEARN & HARRISON
& DE MESLE**

1610, rue St-Denis, - Montréal
Tél. LAncester 3397

General Typewriter Service

Limited

87, rue Notre-Dame E. Tél. LA. 7595

LOUE, VEND, REPARÉ, ACHETE,
clavigraphes de toutes marques.

Spécialité: contrat d'inspection men-
suel. Papier carbone, rubans, papeterie.

ANTALGINE

Les Capsules Antalgine
maîtrisent les maux
de tête, névralgies, rhu-
mes, la grippe, douleurs
périodiques, etc. Faciles
à prendre—plus solu-
bles que les tablettes.

En vente partout
25c



L'Enfant de la Larme

Il se présentait dans la plus humble
attitude, avouait sa faute, mais montrait
un repentir si bizarre que le prêtre devina
un manque de sincérité.

La nouvelle qu'un enfant était attendu
par les Strolenski l'avait comblé de joie,
disait-il dans un demi aveu, ayant tou-
jours souhaité un héritier au prince,
jusqu'à vouloir un mariage morgana-
tique pour en assurer la descendance.

Il demandait maintenant la faveur
de revoir la famille.

— Je ne viendrai que lorsque mon
neveu le désirera, aux jours marqués
par lui... J'ai tant d'orgueil du nom des
Strolenski qu'il me tarde d'en contempler
l'héritier. Vous êtes tout puissant,
Monseigneur Andrew; la princesse vous
écoute volontiers, intercédez pour moi
auprès d'elle.

Le digne chapelain qui, malgré ses
soupçons ne voulait pas la mort du pé-
cheur, promit ce que demandait Michel
et lui rendrait réponse.

Hedwige eut peur.
Mais comme le comte ne viendrait
qu'appelé, et ce serait rare, elle voulut
que ce sublime pardon des injures fut
une bénédiction pour le cher petit ange
attendu dans trois mois.

Le prince permit donc au coupable
de se montrer.

La visite dura peu.
La réception fut froide d'un côté,
toute doucereuse de l'autre.

Le mois suivant il en fut ainsi, mais
Yvan causa davantage; la princesse
légèrement souffrante se fit excuser.

— Ainsi, dit Michel, dans quelques
jours un enfant régnera en maître. Je
souhaite que ce soit un fils.

— Nous le désirons tous, répliqua le
prince. Si c'est un fils, un second dia-
mant sera offert à la Vierge du Miracle
pour ce nouvel *Enfant de la Larme*,
qui perpétuera le nom des Strolenski.

Michel ne répondit rien, occupé d'of-
frir un cigare à Yvan, de le tailler lui-
même et de l'allumer.

— C'est une marque nouvelle, fit-il
négligemment. J'en use avec plaisir.
Il eût un soupir de satisfaction dès
qu'Yvan eut tiré une bouffée.

Il parla encore de choses et d'autres,
puis se retira souhaitant d'être là l'heureux
jour de la naissance.

En quittant le château il eut dans
son regard une si abominable joie qu'Hed-
wige en eut frémissement, si elle l'avait
vue.

— Dans vingt jours la naissance,
murmura-t-il; dans vingt jours la mort.
Le même soir Yvan eut un violent
mal de tête qui se dissipa le lendemain.

Mais huit jours après une langueur
étrange s'empara de lui.

— Le mal d'autrefois, pensa-t-il. Cette
fois je le vaincrai par le bonheur.
Cet abbattement continuant, les doc-
teurs ordonnèrent un changement d'air,
ne voyant aucun organe atteint, mais
hochèrent tristement la tête en partant.

— Le prince est perdu! dirent-ils.
Si bien que le jour tant attendu où
Hedwige donnait un fils à son mari,
fut un jour de larmes.

Yvan se mourait d'un mal mystérieux
et Monseigneur Andrew qui venait bénir
le petit Boris dans son berceau, entra
d'abord administrer un mourant.

— Je meurs heureux d'avoir vu mon
fils continuer la lignée princière des
Strolenski, dit-il, acceptant la mort avec
une résignation toute chrétienne.

Il fit ouvrir la porte de l'oratoire au
moment où Michel demandait à entrer.
Face à la Vierge du Miracle qu'il voyait
de son lit, Yvan prit son fils entre ses
bras.

— Je te donne mon Boris, ô Vierge!
cria-t-il. Protège ce second Enfant de
la Larme. Qu'il devienne un fidèle
serviteur de Dieu comme son glorieux
aïeul, Boleslas le Saint.

— Qu'il devienne un démon! murmurait
Michel étouffant sa joie devant la couche
funèbre.

— O mon Boris, petit Enfant de la
Larme, que je ne verrai pas grandir!
Sois la bénédiction et la gloire de ta
race.

— Sois la bonte et l'opprobre des Stro-
lenski! disait tout bas le comte.

Tandis que le prince rendait le dernier
soupir, le pauvre petit innocent objet
de désirs si contraires était remis dans
les bras d'Hedwige en pleurs, d'Hedwige
qui commençait son calvaire par la porte
du veuvage.

VI

L'OEUVRE DIABOLIQUE

Les obsèques furent magnifiques selon
le rang et la fortune du défunt.

Le Tsar s'y fit représenter, offrant
selon l'usage ses hommages et condo-
léances à la veuve.

Le domaine s'enveloppa de deuil comme
si les crêpes d'Hedwige eussent jeté un
voile de tristesse sur les gens et les choses.

Toute à sa douleur autant qu'à ses
devoirs de mère, elle vivait retirée, soli-
taire, désirant être oubliée.

Pendant Michel lui, n'oubliait pas.
Trois mois après, un akase impérial
lui conférait l'administration de la for-
tune avec la tutelle de Boris.

C'était le coup suprême pour la prin-
cesse qui trembla, persuadée que le comte
Ovanieff ne respecterait pas la vie du
petit prince.

Elle ignorait le pacte odieux que la
haine avait signé entre le père et la fille.

Michel s'aperçut des appréhensions
de la jeune veuve; pour lui laisser croire
qu'elle n'avait rien à craindre désormais
pour l'enfant si précieux, il se montra
doucereux jusqu'à l'obséquiosité.

Il dit un jour négligemment:
— Katia mariée, je puis me consacrer
entièrement à l'héritier des Strolenski.
Elle a épousé le duc Orloff.

La différence est, il est vrai, assez grande,
mais... il est bien en cour, immen-
sément riche, il adore ma fille...

La princesse respira.
Elle pouvait peut-être espérer une
accalmie puisque le nom des Strolenski
ne tentait plus Michel pour sa fille.

Néanmoins elle se sentait l'énergie
d'une lionne pour défendre l'existence
de Boris, qui, couvé par sa mère grandis-
sait peu à peu sans que sa vie inspira
de craintes.

Mais le comte qui avait "ses plans"
manœuvra de façon à inspirer confiance
à l'entourage d'Hedwige.

C'est ainsi qu'il feignait d'oublier ses
promesses de vengeance, quand il se
trouvait avec le chapelain.

De même les gens du château, inten-
dants, régisseurs, gardes et serviteurs
n'eurent plus à se plaindre des vexations,
injuries et coups que jadis le comte leur
octroyait si abondamment.

Il préparait ainsi chacun à chanter
ses louanges devant Boris, afin que l'âme
de l'enfant s'ouvrit à lui toute grande,
sans préventions, pour la modeler et la
transformer au gré de ses odieux désirs.

Ce qui arriva.
Boris grandit d'abord aux douces le-
çons maternelles, entre Hedwige et Mon-
seigneur Andrew. A tour de rôle ils se
plaisaient à diriger vers Dieu la petite
âme si fraîche, si pure, ce tendre cœur si
affectueux à tous.

Il avait appris à prier chaque jour de-
vant la Vierge du Miracle dont le clair
regard illuminait de reflets célestes les
deux larmes de diamant.

L'enfant avec piété identifiait dans son
esprit l'aïeule Tatiana Strolenska à sa
mère; l'Enfant de la Larme à lui-même,
Hedwige ayant dit un jour:

— C'est cette Vierge qui t'a donné à
moi, mon Boris. Ton père mourant t'a
consacré à Elle comme le fut Boleslas
le Saint.

Désormais dans sa pensée, ainsi que
l'avait appelé le prince Yvan, Boris se
disait l'Enfant de la Larme.

Avec joie, Hedwige le voyait grandir;
doux et beau, sage et attentif, mais re-
marquait avec quelle facilité il subissait
une influence étrangère bonne ou mau-
vaise, ayant malheureusement hérité du
père le caractère faible, inconstant, sans
fermeté.

De cela, non sans raison, elle tremblait
pour l'avenir.

Quand Boris eut huit ans, alors que la
pauvre mère et Monseigneur Andrew en
avaient fait un ange, le comte Ovanieff
qui jusqu'ici s'occupait de l'enfant pour
lui apporter bonbons et jouets, déclara
que désormais l'instruction du prince ne
pouvait être retardée.

— Comment? dit Hedwige frémissante.
Vais-je me séparer de mon enfant... Je
n'ai que lui au monde.

— Soyez sans crainte, princesse, répli-
qua Michel. Je n'aurai jamais tette cru-
auté d'éloigner ce cher enfant. J'ai déjà
reçu un précepteur accompli, Grégor

Méloutine. Il sera ici demain; je vais
donner des ordres pour qu'un apparte-
ment lui soit préparé.

La pauvre mère soupira de joie.
Vraiment Michel était bon. Elle pou-
vait fouler au pied toutes ses craintes,
désormais.

Que ne pouvait-elle lire dans l'âme
tortueuse du misérable qui ne lui laissait
son enfant que pour mieux flétrir son âme
par une créature à lui.

Le mettre dans un de ces grands gym-
nases russes ne pouvait convenir aux plans
du traître, car Boris hors du château
échappait à son emprise.

L'appartement fut installé en effet,
mais à l'aile opposée du château.

De même l'enfant, soustrait aux influ-
ences maternelles eut sa chambre près de
Grégor.

Il pleura bien le premier soir et la prin-
cesse mêla ses larmes aux siennes. C'était
si bon cette intimité tendre et douce des
soirs autant que des matins où Boris
priaient en souriant à la Vierge du Miracle.

Mais le comte Ovanieff haussa les épaules
en conduisant l'enfant de l'autre côté.

— Vois-tu Boris, dit-il, tu servais de
poupée à ta mère. Ce temps est fini. Je
veux faire de toi un grand homme, un
prince célèbre qui illustrera davantage
le nom des Strolenski.

C'est ainsi que la criminelle éducation,
la maléfique emprise commença.

Ce Grégor, un dévoyé sans conscience,
avait un passé énigmatique, chargé en
méfaits de tous genres.

Devenu l'âme damnée du comte qui le
tenait à sa merci par un papier compro-
mettant, Méloutine se plut à noircir cette
petite âme blanche.

Entre son oncle et son précepteur, la
candeur ingénue, l'innocence angélique
de Boris se fanèrent, peu à peu.

Les pieuses doctrines d'Hedwige et du
chapelain se fondirent sous le souffle
impur de ces deux êtres sans honte et sans
croyance.

Ils se moquaient du pauvre petit age-
noùillé, traitant de contes et de sornettes
Dieu, la Vierge, le Ciel.

— Tout cela n'existe pas, Prince. La
religion est pour les ignorants ou les fem-
mes. Nous ferons de vous un savant,
disait Grégor d'un air supérieur.

L'enfant faible, troublé, ne pouvant
plus se confier à sa mère, se cachait d'a-
bord pour prier, mais Grégor bien dressé
à l'éducation voulue par Michel, le sur-
veilla, se moquant, puis ne le quitta plus
qu'endormi.

Ainsi la douce habitude peu à peu fut
oubliée.

Hedwige réclama son fils.
Les prétextes alors ne manquèrent pas
pour refuser. Cela troublait les études...
Boris était en examen... On devait ex-
cursionner aux environs...

Néanmoins le prince allait voir sa mère,
mais toujours accompagné de Grégor
Méloutine.

La présence de ce tiers qui tournait
ensuite ces visites en ridicule, gênait à la
fois la princesse et son fils.

Plus d'expansion de part et d'autre.
Plus de ces confidences enfantines qui
ravissaient le cœur d'Hedwige. Plus de
ces élans maternels dont aurait eu tant
besoin le pauvre petit prince.

Ces entrevues prirent un air proto-
laire, réglées, mesurées comme durée et
comme paroles.

Les personnages eurent une attitude
compassée, théâtrale qui dressa une bar-
rière tout de suite entre Hedwige et Boris.

La princesse n'osa se plaindre de peur
de voir ces visites supprimées; de son côté
l'enfant par crainte des moqueries de
Grégor ou du comte s'abstint de manifes-
ter sa tendresse à sa mère ou de lui faire
comme autrefois ces enfantines confiden-
ces; le précepteur les traitant avec un
rire méprisant, de mièvreries de petite
fille.

C'est alors que Monseigneur Andrew
intervint.

— Monseigneur, dit le comte levant
le masque. Je vous trouve encore une
fois en travers de mes projets. Je vous ai
prévenu qu'entré au château je vous en
chasserais. Ce jour est venu.

Le lendemain matin sans avoir revu
Hedwige qu'il laissait désespérée en face
du traître, Monseigneur Andrew était
arrêté par la police russe sur la dénoncia-
tion du comte et emmené en Sibérie.

Aux premiers mots de protestation de
la princesse, le comte Ovanieff l'arrêta.

— Hedwige, dit-il, votre chapelain
était mal vu en Cour. D'ici quelques mois

L'Enfant de la Larme

je ferai des démarches à Pétersbourg pour qu'il vous soit rendu.

Le temps passa. Aucune nouvelle du malheureux n'arrivait à la princesse car Michel supprimait les lettres afin qu'il ne put renseigner Hedwige sur les agissements du misérable.

D'autre part l'enfant grandissait subsistant les influences néfastes.

Il gardait cependant cachée dans un coin de son cœur une secrète tendresse pour sa mère, une religion inavouée pour la Vierge du Miracle, lui qui se disait l'Enfant de la Larme.

Ces deux sentiments grandirent en raison même de ce qu'il n'osait ni en parler, ni les manifester.

Ils se décuplèrent justement parce qu'ils se trouvèrent refoulés; l'expansion ne pouvant être extérieure rempli tout un coin de son cœur qui sous la pression perfide de Michel allait descendre de degrés en degrés les échelons du mal.

Bientôt, toujours sous le prétexte d'éducation, les voyages, les absences se multiplièrent, se prolongèrent des semaines d'abord, puis des mois, enfin des années.

Hedwige pleurait, seule dans son beau château silencieux et vide, pendant que l'adolescent conduit par le comte et son précepteur pénétrait peu à peu dans les pires milieux.

Il fit partie de clubs secrets, assista aux conférences révolutionnaires, anarchistes, nihilistes. Le sentiment du noble et du bien sombra en lui pour faire place aux théories nouvelles: révoltes contre la société, démocratie, socialisme rouge, matérialisme.

Tout cela brisait, émiettait les sourdes résistances intérieures, tuait le bon germe semé dans l'enfance.

Tout cela avec l'exaltation de la jeunesse, des lectures choisies à dessein par les deux mauvais génies avait fait de Boris Strolenski un être perverti, un révolté en marge de Dieu et des lois, un violent prêt à tout sur un signe du comte Ovanieff.

Où était cet ange, cet Enfant de la Larme des anciens jours, celui qu'Yvan sur son lit de mort donnait à la Vierge pour le garder?

Où était ce petit Boris, prince charmant et doux dont le tendre cœur faisait la joie de sa mère?

L'œuvre diabolique rêvée, conçue par Michel s'élabore lentement, mais sûrement.

Le comte, d'années en années contemplant son travail avec une joie haineuse, fier de ce qu'était devenu l'héritier des Strolenski.

Il voulait plus encore.

Ce nom glorieux il le mettrait au pilori de l'histoire! Cette main de prince, il l'armerait pour la mort des foules! Ce cœur de chrétien, il en ferait un damné.

— Maintenant, disait-il en se frottant les mains, il est mûr pour le crime.

VII

SONIA CZARNEWSKA

Mais Michel avait compté sans Dieu qui fait fleurir l'amour dans tout cœur de vingt ans.

Après une dernière absence de quatre années, Boris atteignant sa majorité revint dans ses domaines pour y établir ses droits selon la coutume.

Or, Michel s'était si bien imposé au prince en se rendant indispensable, qu'il entrerait encore en maître au château.

Il devint furieux d'y retrouver Monseigneur Andrew qui depuis ces quatre années était de retour.

L'avènement du tsar Nicolas II avait ouvert en partie les portes de la Sibérie et le chapelain figurait sur la liste des libérés.

Le noble visage du prêtre portait les stigmates de la souffrance; ses cinquante-cinq ans se ressentaient de huit années de peines et de privations.

Il espérait néanmoins ne plus revoir la Sibérie, les autorités du pays l'ayant signalé comme insignifiant et inoffensif.

— Vous voici donc de nouveau parmi nous, Monseigneur, fit Michel usant de diplomatie.

— Grâce à vous j'en étais sorti, comte Ovanieff; grâce à Dieu j'y suis rentré.

— Hedwige trouva son fils beau comme un dieu antique, mais dépravé comme un démon.

Son désespoir s'accrut encore de le voir accouiné avec son oncle. Elle comprit que le comte était plus maître que jamais.

Quand elle voulut ouvrir les yeux de Boris sur les agissements de Michel et de Grégor, elle reçut cette réponse:

— Ma mère, je vous vénère et vous aime infiniment; mais souvenez-vous que mon oncle et mon précepteur sont mes meilleurs amis, je les connais mieux que personne.

La princesse n'osa rien ajouter, mais agenouillée dans l'oratoire, elle pleura tout un soir, plaintive et désolée.

— O, Vierge du Miracle, disait-elle. Mon pauvre Yvan vous avait donné son fils... Qu'est-il devenu?

Or, il y avait une chose que le comte Ovanieff ignorait, lui qui se flattait de lire en son neveu comme en un livre ouvert.

C'était de cette page secrète que plus tard se servirait Dieu pour faire le contre poids des crimes de Boris.

A Paris, parmi des exilés polonais, le jeune prince avait connu et fréquenté le comte Czarnewski dont la fille Sonia l'impressionna fortement.

Ce fut le rayon de soleil dans sa vie sombre et mystérieuse; l'oasis reposante dans cette route déprimante, aride, de la politique, nihiliste et révolutionnaire.

Il s'attacha d'autant plus à elle, que le comte était victime de l'autocratie russe.

De même la beauté du prince, ses manières de gentilhomme, son éloquence à défendre les opprimés, attirèrent peu à peu Sonia dont le cœur fait de douceur et de vertu ne soupçonnait pas la double vie de Boris.

Ils ne tardèrent pas à se comprendre tous deux.

Le comte ne pouvait qu'encourager un sentiment qui donnait à sa fille un des plus beaux noms de Pologne, un titre envié et une situation à l'abri.

Aussi quand Boris fit sa demande, Serge Czarnewski l'agréa de grand cœur, sans toutefois comprendre pourquoi le prince désirait un mariage à l'insu de son oncle.

— Je suis un peu en vue, disait-il en manière d'excuse; je ne veux pas attirer l'attention sur moi pour le moment. Ceci doit être ignoré de tous, surtout du comte Ovanieff et de mon secrétaire Grégor Méloutine!

C'est que le malheureux n'osait avouer sa participation aux complots nihilistes tramés dans l'ombre, ni cet état d'esclavage moral où le tenaient les comités secrets.

S'il avait jusqu'ici payé de sa bourse; il devrait tôt ou tard payer de sa personne sans doute.

Or, ouvertement il n'était pas libre de se marier sans le consentement de ceux qu'il appelait les "grands chefs".

D'ailleurs le comte Czarnewski lui-même tenant à se faire oublier à la Cour de Russie, consentit facilement au désir de Boris.

Sonia doublement romanesque comme slave et comme jeune fille, s'enthousiasma pour ce mariage secret, qui la faisait vivre en plein mystère.

Le prince sentait aussi que Michel aurait mis de l'opposition à un projet qui, créant d'autres devoirs à Boris, lui enlevait sa liberté d'action pour les œuvres occultes auxquelles le destinait le Comité suprême.

C'est pourquoi le prince Strolenski n'avait fait de confidences à personne.

Le mariage eut donc lieu aussi secret que possible dans une paroisse de Paris, béni par un prêtre Polonais.

Michel, l'ombre de Boris n'en avait rien su, le prince ayant fait coïncider cet événement avec un court voyage en Suisse, où il devait prendre certains avis de chefs nihilistes.

Le jeune couple en profita pour vivre heureux, oublié du monde, Sonia toute à sa félicité conjugale, Boris joyeux de sa liberté près de la douce compagne qu'il s'était choisie.

A Paris, Sonia continua d'habiter chez son père où Boris se rendait chaque jour.

Là, dans la chère intimité, il ouvrit les pages secrètes de son cœur, parla longuement de sa mère la princesse Hedwige, veuve le jour même où il venait au monde. Il raconta la jolie page du Moyen-Age sur l'Enfant de la Larme, due à la Vierge du Miracle.

— Je suis moi-même l'Enfant de la Larme! disait-il. Mon père me baptisa ainsi sur son lit de mort.

(Suite à la page 28)



La GRANDE RAISON pour laquelle Old Dutch Cleanser Revient Moins Cher

C'est bien simple. Les illustrations ci-haut montrent que Old Dutch est tout différent des nettoyeurs graveleux ordinaires... et c'est cette différence qui fait qu'il revient moins cher. Vous obtenez une pleine boîte contenant des milliards de minuscules paillettes plates très actives, qui couvrent beaucoup plus de surface, durent plus longtemps et donnent plus de résultats pour chaque sou déboursé.

Old Dutch est le seul nettoyeur qui soit fait de pur "seismotite", scientifiquement reconnu comme l'agent nettoyeur le plus sûr, le plus efficace et le plus économique qui soit. Essayez-le et vous constaterez bientôt qu'il fait gagner du temps, épargne des fatigues et fait économiser; qu'il nettoie plus vite, n'obstrue pas les égouts, est inodore et dissipe les odeurs. La qualité et l'économie de Old Dutch ne se remplacent pas.

N'égratignez pas



PORTE-OLD DUTCH EN COULEURS. Envoyez 10c et le panneau du moulin à vent d'une étiquette Old Dutch pour chaque porte-boîte.

CUDAHY SOAP WORKS, Dept 124 64 Avenue Macaulay, Toronto, Ont.

Vous trouverez ci-inclus... cents et étiquettes pour porte-Old Dutch. COULEURS: IVOIRE [] VERT [] BLEU []

Nom

Rue

Ville..... Province.....

FABRICATION CANADIENNE

La Santé du Bébé



Il importe de protéger l'enfant contre les maladies, afin d'en faire plus tard un citoyen capable de remplir parfaitement ses devoirs d'état.

La revue mensuelle LA GARDE-MALADE, sera un auxiliaire précieux pour les mamans consciencieuses de leurs devoirs envers leurs enfants.

Chaque mois LA GARDE-MALADE vous apportera des conseils sur la diète, les habitudes d'hygiène et sur maints autres sujets du plus grand intérêt.

Abonnez-vous à LA GARDE-MALADE. Prix de l'abonnement: \$2.00 par an

----- Envoyez ce coupon aujourd'hui ! -----

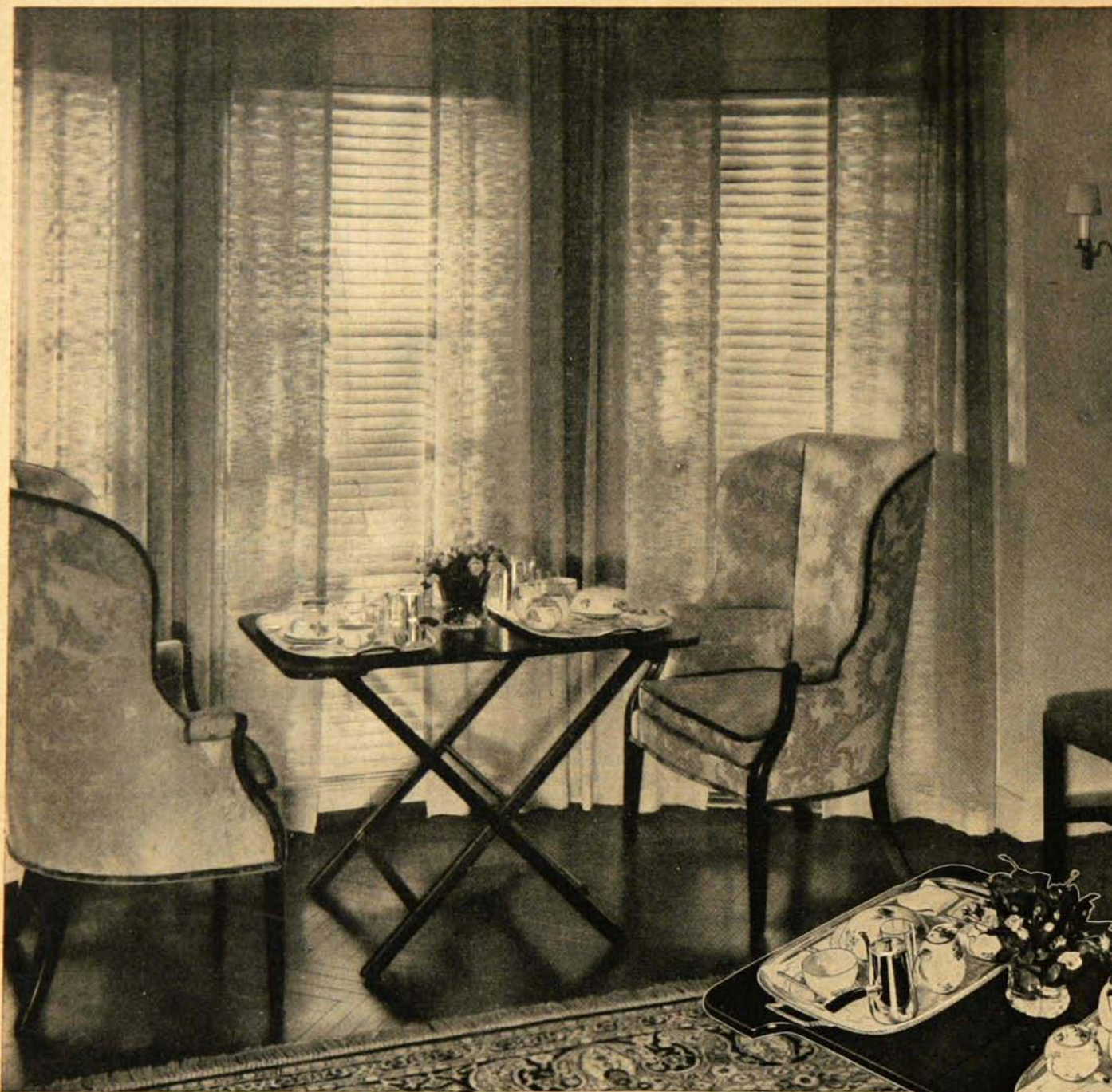
LA GARDE-MALADE, a/s La Revue Moderne, 320 est. rue Notre-Dame, Montréal.

Messieurs, Veuillez m'envoyer La Garde-Malade pendant un an (12 numéros). Ci-joint, veuillez trouver la somme de \$2.00.

Nom

Adresse.....

Prière de faire chèque payable au pair à Montréal à l'ordre de La Revue Moderne



PETITE TABLE DRESSEE DANS UNE BAIE VITREE ENSOLEILLEE ET PORTANT DEUX CABARETS INDIVIDUELS POUR LE DEJEUNER.

A DROITE: SALLE A MANGER D'UNE SIMPLICITE DE FOND QUI MET EN RELIEF LE RICHE AMEUBLEMENT, STYLE XVIII^e SIECLE.

• L'Art de Combiner • l'Antique et le Moderne

RIEN n'est plus nouveau que de combiner les vieilles choses avec un art moderne pour un ameublement de maison. On met en valeur les vieux meubles en un arrangement à la mode du jour, et cela donne grand air aux pièces et marque le bon goût des maîtresses de maison.

Voulez-vous donner un nouvel aspect à votre maison ? Voici les quatre moyens à employer pour obtenir un ensemble qui soit dans la note de grandeur actuellement recherchée: la simplicité du fond, l'arrangement sobre, l'effet des accessoires employés, le contraste des dessins riches avec les surfaces unies.

Débarrassez-vous d'abord de tout ce qui est inutile. Faites un choix judicieux de chaque pièce de votre vieux mobilier, et si vous devez en acheter un nouveau, faites-le d'une manière pratique et après une sage réflexion, en ne perdant point de vue que le fond et l'arrangement doivent être simples.

Rien n'est plus facile de copier la salle à manger que nous reproduisons ci-contre. L'ensemble de la pièce rend bien l'idée nouvelle: combiner l'antique et le moderne. Le blanc, le cristal, l'argent, le jaune et le rouge s'y marient heureusement.

Les murs sont peints en blanc. La moquette, dans les tons dorés, représente un joli dessin de broderie remarquable par le contraste des tons clairs et des tons foncés, une note attrayante tout à fait particulière. Le

plancher semble avoir les reflets luisants des planchers cirés. Les chaises sont recouvertes de brocart rouge, pour mieux faire ressortir la blancheur des murs. Les deux fauteuils que l'on voit dans la baie vitrée, d'un confort unique, sont recouverts de brocart d'or. Certaines maîtresses de maison s'en servent comme chaises de bout. Dans quelques familles, ils sont, dans l'intimité, réservés pour le père et la mère. Mais il semble préférable de ne pas s'en servir pour les diners de cérémonie.

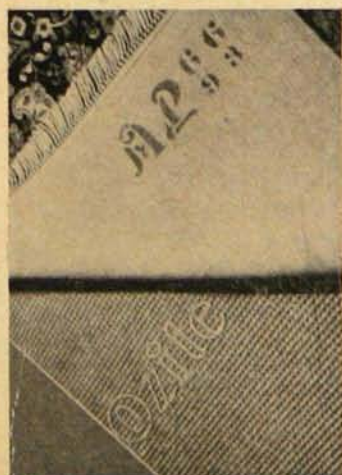
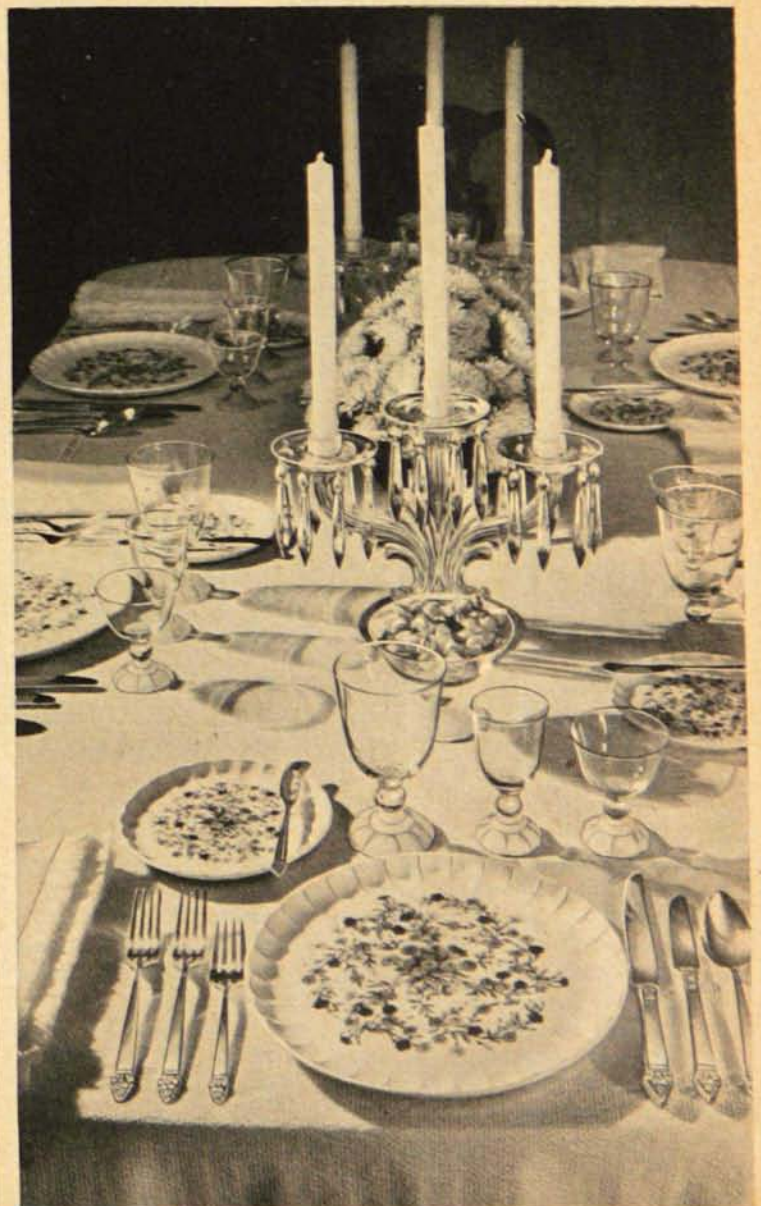
Comme vous le voyez, la table est dressée simplement, mais avec une gracieuse élégance, tel que l'exigent les grandes occasions, sans rien enlever au charme de l'intimité. La nappe est de grosse toile blanche (seersucker) qui se repasse le plus facilement du monde et qui se presse tout aussi bien. La frange et l'insertion sont faites au moyen du Guide Singercraft. Les serviettes (18 pouces) ont aussi une frange étroite. Comme vous pouvez le remarquer, le service de porcelaine est d'un genre tout à fait nouveau comme forme et comme dessin. Le cristal, l'argenterie, scintillent joyeusement à la lumière des chandelles.

Les belles pièces d'argenterie de famille prêtent leur caractère vieillot à cet ensemble harmonieux qui est vraiment une mine de suggestions propres à aider les maîtresses de maison à embellir sans cesse leur foyer.

(Courtoisie du *Delineator*)

BUFFET D'ACAJOU ET DESSERTS OU FIGURENT ADMIRABLEMENT LES VIEILLES PIÈCES D'ARGENTERIE DE FAMILLE OU DE BELLES REPRODUCTIONS.

AU-DESSOUS, A DROITE LA PEINTURE DES MURS ET LA CIRE DU PLANCHER QUI ONT JOUE LES DEUX PREMIERS ROLES, LES DETAILS DE LA CARPETTE, DU COUSSIN SUR LEQUEL ON LA POSE, ET DE LA NAPPE.





Les décrets de la mode: le manteau à capuchon, le costume de tweed avec blouse de couleur brillante, le collet champignon fait de ruban de velours, et la parure de fleurs du corsage, genre Mainbocher.



Les nuances naturelle et marine sont celles des manteaux de printemps

5482. — Le manteau avec capuchon de moine est le manteau de sport pour la prochaine saison printanière. Pour le jeu, on porte le capuchon rejeté en arrière; mais en voyage, soit en automobile découverte ou sur le pont, on le ramène sur la tête, par-dessus le chapeau. Très confortable. Métrage: pour un 36 (18 ans), $3\frac{1}{2}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

5486. — Le manteau de printemps sans garniture, substitue généralement une écharpe à la fourrure. Celle de notre modèle, d'un genre nouveau, est une torsade avec bouts en forme d'éventail. Le bleu marine est la couleur dominante pour les manteaux de ville du printemps. Métrage: pour un 36 (18 ans), $3\frac{3}{8}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5466. — Dessins très prononcés — damiers, écossais et rayés — sont les caractéristiques des nouveaux lainages du printemps. Il est très chic de les marier à un tissu uni, tel que le contraste du lainage de ce manteau avec le tissu uni des revers et de la blouse. Métrage: pour un 36 (18 ans), $3\frac{3}{4}$ verges de lainage nouveauté et 2 verges de tissu uni en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.



5485. — L'encolure champignon est la plus nouvelle de toutes les encolures. Celle-ci est faite de coques de ruban, soit de gros grain ou de satin, mais le favori est le ruban de velours. Métrage: pour un 34 (16 ans), $3\frac{1}{8}$ verges d'imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.

5461. — Si vous êtes une de celles qui ne comptent pas leur garde-robe complète sans une robe noir et blanc — et quelle femme élégante le pourrait? — voici quelque chose de nouveau dans ce genre. Le col-écharpe peut être fait de bengaline, de velours de coton ou d'une jolie toile nouvelle. Métrage: pour un 36 (18 ans), $3\frac{7}{8}$ verges de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

5475. — C'est à Mainbocher que revient le crédit de cette délicieuse encolure. Elle se compose de quatre fleurs posées sur un plastron qui attache dans le dos et peut s'enlever à volonté. C'est une idée excellente pour faire disparaître l'encolure en V d'une ancienne robe. Métrage: pour un 36 (18 ans), $4\frac{1}{2}$ verges de crêpe satin en 39 pouces, et $\frac{3}{8}$ de verge de plus pour chaque fleur. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.



5465. — Robe de diner en satin bleu saphir, avec col genre capuchon d'une ligne seyante et d'une souplesse charmante. L'encolure, devant, est ornée de trois roses rouge foncé. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

5469. — Les lignes simples sont ce qu'il y a de mieux pour la robe de crêpe noir destinée à un usage courant. C'est le meilleur moyen de ne pas s'en fatiguer. Un peu d'ampleur aux manches et un jabot terminé par un étroit plissé donnent beaucoup de distinction à notre modèle. 34 à 46. Prix: 45 sous.

5481. — Toilette de crêpe rouge framboise dont le grand collet terminé en capuchon dans le dos constitue toute l'élégance. Les robes du soir, les manteaux, les robes d'après-midi, sont, cet hiver, presque toutes dans ce genre. Le capuchon de notre modèle est doublé de rose vif. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

5473. — Rien n'est plus gracieux que l'encolure légèrement drapée de cette robe à jupe droite avec plis dans le bas pour donner de l'ampleur. Le dos est tout aussi joli avec ses bandes croisées, boutonnées, et plis dans le bas de la jupe. Notre modèle est en crêpe brun avec un liséré orange dans le ruban de la ceinture. 12 à 20 ans et 30 à 40. Prix: 45 sous.



5447. — L'encolure très haute, les manches raglan, les épaules tombantes donnent à cette robe un cachet particulier. Très jolie en satin rugueux gris foncé, employé sur le côté mat, avec le côté brillant pour le col, les revers et les manchettes. C'est le genre fourreau en grande vogue pour le printemps. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

5471. — Robe de crêpe noir, de lignes sobres, assez élégante pour être portée en toutes occasions. La simplicité des épaules demande une encolure seyante comme le point le plus important de la robe, c'est pour cela que celle-ci a un revers blanc triangulaire, en bengaline pesante. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



5455. — Rien n'est plus élégant que la ligne des hanches pour avantager la silhouette. Notre robe est en crêpe turquoise, une de ces nuances pastel que l'on porte sous le manteau de fourrure, et deux petits volants onduleux sous la ceinture. Le pli piqué du devant de la jupe est répété dans le dos. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

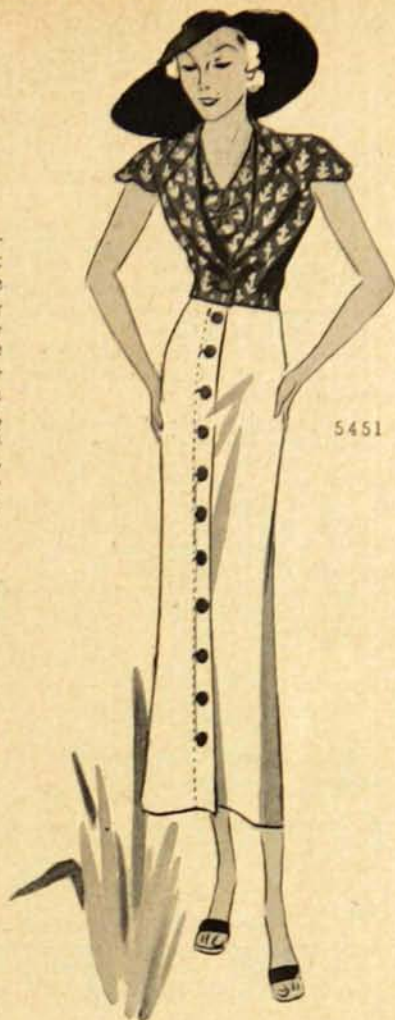
5467. — Robe de crêpe rayé de fils d'or. On ne saurait trop souligner combien la mode a succombé à l'appât de l'or. Il brille partout, depuis les lainages des robes de jour jusqu'aux lamés des toilettes du soir! Les bouts du noeud qui orne l'encolure sont passés sous la ceinture pour simuler le peplum. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



Au pays des neiges

Au pays du soleil

5451.— La mode des manches courtes nous vient de la Riviera et deux raisons l'ont rendue populaire: elle est d'abord attrayante et, ensuite, confortable. On porte beaucoup ces manches cet hiver et on les portera encore plus l'été prochain à la plage, au tennis, et pour le canotage. Le patron comprend les pantalons pour le bain, la blouse, la jupe fermée par un pli retenu par des boutons et la jaquette. Se fait surtout en toile unie et imprimée. 12 à 20 ans et 30 à 40. Prix: 40 sous.



5451

5304-5450.— Jupe de toile naturelle, ouverte pour permettre les courses en bicyclette. La blouse, en beau coton cordé rouge vif, est de coupe élégante et assez longue pour ne pas sortir de la jupe. La jupe, 12 à 20 ans et 34 à 45 de hanches. La blouse: 30 à 42. La jupe: 35 sous. La blouse: 25 sous.

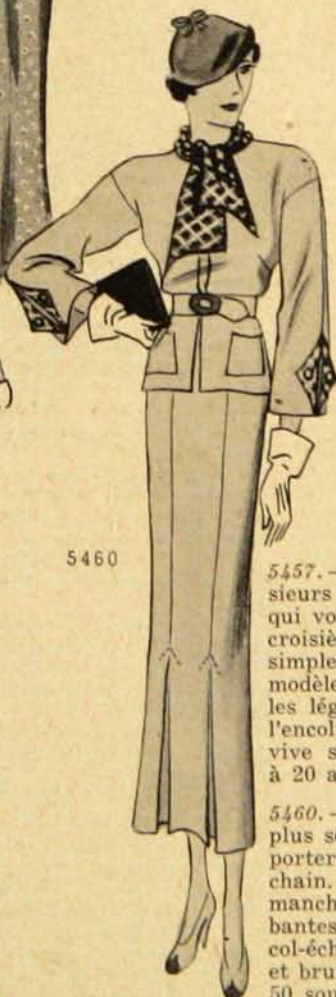
5468.— Le plaid occupant une place prépondérante dans la mode actuelle et devenant chaque jour plus populaire, le guingan quadrillé devient naturellement un des tissus les plus élégants pour le pays du soleil. Notre modèle l'interprète d'une façon heureuse dans cette robe deux pièces, genre jaquette à larges revers. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



5452



5457



5460

5457.— Il faut nécessairement plusieurs petites robes de coton à celles qui vont dans le Sud ou qui font une croisière cet hiver. Elles doivent être simples mais élégantes comme notre modèle en cotonnade à pois, aux épaules légèrement arondies, et ouverte à l'encolure. Le blanc à pois de couleur vive serait particulièrement chic. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

5460.— La couleur naturelle est la plus sérieuse rivale du blanc et on en portera autant, sinon plus, l'été prochain. Robe en toile naturelle, sans manches, avec jaquette à épaules tombantes portant revers aux manches et col-écharpe noué en quadrillé naturel et brun. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.



5468

Blouse
5304
Jupe
5450

5452.— Robe de coton naturel à dessin chevron. Toute simple, confortable et pratique, la jolie parure de ruban qui lace le corsage et les manches permet d'en varier indéfiniment la couleur. Toutes les nuances vives sont d'un bel effet. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.

5449.— Les noeuds sont à la mode du jour. Chaque année, ils se présentent sous de nouvelles formes amusantes. Robe de crêpe lavable blanc, avec grand collet carré devant et dans le dos et écharpe en soie rouge à pois polka blancs, drapée à l'encolure et terminée en noeud à larges coques. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 45 sous.



Achetez le
Purgatif
préférés des
femmes
et des
jeunes filles

LA LIMONADE PURGATIVE
KINOT

aux sels de VICHY

Purgatif et laxatif très doux
et agréable au goût. N'irrite
jamais l'intestin.

2 En vente dans les pharmacies 25c

POURQUOI S'ATTRISTER ?

Un cheveu blanc est si vite disparu. — LE RESTAURATEUR CANADIEN ramène les cheveux gris à leur couleur et à leur beauté naturelles. (Ce n'est pas une teinture). S'applique facilement. Ne tache pas.

75 sous

Faire remise par mandats ou chèques au pair au

Laboratoire "NEL"

820 est, rue Notre-Dame, Montréal

POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: Gypsia Products Co. (M. O.) 55 W. 42 Street, New-York.



ADORABLE...
et si amusante à confectionner!

Imaginez la beauté gracieuse de la bordure tricotée pour une écharpe, une série de mouchoirs, des toiles de trousseau ou autres délicats accessoires de ménage. Et si amusante à confectionner, si gentiment moderne... tout en étant incroyablement économique!

MAIS—soyez sûre que le fil dont vous servez est bien le Mercer-Crochet de J. & P. Coats, le fil soyeux et durable, qui ne changera pas ni ne déteindra au lavage. S'offre en blanc, noir, écarlate, et dans toutes les nuances les plus désirables.

Vous Aimerez les Célèbres
Crochets à Tricoter de Milhard

MERCER-CROCHET

J. & P. Coats

Fabriqués au Canada par
les Fabricants du Coton en Bobines
Coats et Clark

The Canadian Spool Cotton Co., 130F
Dépt. B-26, Case postale 519, Montréal, P.Q.

Finclus 15c. pour le NOUVEAU LIVRE
"A Complete Collection of Crochet Designs" (Une
Collection Complète de Dessins au Crochet) ainsi
que la brochure "Crochet and Embroidery
Stitches" (Points au Crochet et Points de Broderie).

Nom.....

Adresse.....

L'Enfant de la Larme

(Suite de la page 21)

— Pourquoi donc? questionna Sonia vivement intéressée.

— C'est que l'on ne m'espérait plus. Mes parents croyaient ne jamais avoir d'enfant. Un jour ma mère ayant prié la Vierge du Miracle devant laquelle on la trouva en pleurs, évanouie, acquiesça quel temps après la certitude inespérée de sa maternité.

— Comme vous devez aimer votre mère, Boris!

— Je la vénère comme une sainte.

— Avec quelle ferveur vous devez aussi prier cette Vierge!

Il resta un instant silencieux, puis avoua:

— Je ne la prie plus guère maintenant... Mais quand j'étais petit, j'avais une piété d'ange. Ah!... continua-t-il, avec un vague regret, le petit Enfant de la Larme, en ce temps là, ne s'éveillait pas sans donner un sourire à sa belle Vierge; le soir il n'aurait pu dormir sans l'avoir saluée comme un chevalier saluait la Dame de ses pensées au Moyen-Age.

— Pourquoi, Boris, fit-elle caline et tendre, pourquoi ne la priez-vous plus?

Il baissa la tête devant le clair et pur regard qui le fixait. N'osant dire "Je n'en suis plus digne", il balbutia:

— Je ne sais... les idées changent.

— Mais la foi doit être inébranlable, mon ami.

— Sans doute... Oui.

— Eh bien, mon chevalier du Moyen-Age, promettez-moi que nous la prions ensemble cette Vierge Dame de vos pensées, quand vous m'aurez conduite en Pologne.

La encore était l'écueil.

N'ayant averti personne de son mariage, il ne pouvait sitôt y conduire sa jeune épouse.

A quel titre y entrerait-elle?

La situation lui parut pour le moment inextricable. Il ne pouvait, devant partir, l'emmener avec lui; il ne pouvait non plus vivre loin d'elle, il l'aimait trop. Et la laisser en plein Paris!

— Pour le moment, Sonia, je dois... je ne puis... articula-t-il, la gorge serrée. Je vous quitterai pour quelques jours, ensuite...

— Me quitter? interrompit-elle? Déjà?

— Un devoir urgent, ma chérie. Après je serai libre... vous me rejoindrez. Je reviendrai ma mère.

— J'aime tant déjà la princesse Hedwige, qu'elle m'accueillera comme une fille.

Il ne répondit rien, mais le soir s'arrachant à son rêve de tendresse, il partait en Pologne.

C'était là la page secrète du cœur de Boris, la page ignorée de Michel et de tous. Un matin, le comte Ovanieff entra chez Boris:

— Mon cher, dit-il solennellement, l'heure est venue. Je pars à l'instant, tu devras me rejoindre demain. La Cour quitte Péterhof dans deux jours. Là-bas un des nôtres te remettra l'objet... pour le train impérial, comme il est convenu.

Boris pâlit affreusement.

Il eut un geste de violent refus, mais Michel le foudroya du regard, pesant sur les mots:

— Il faut! Impossible de reculer.

— Mourir maintenant? balbutia-t-il.

Il pensait à sa Sonia, à son amour, à son secret bonheur si tendre, si beau.

— Rien ne prouve que la mort est au bout de l'aventure... Mais elle y est sûrement si tu refuses... Vas-tu reculer comme un lâche, toi qui parlais si haut d'abolir régime et tyran?

— Soit. Je partirai, fit Boris frémissant à ces insultes sans oser les relever.

Le comte Ovanieff parti, il se mit à réfléchir, reculant à présent.

Allait-il en plein bonheur risquer sa vie parce qu'il avait plu aux chefs du Comité de donner son nom?

Il ignorait que son oncle le jugeait bon pour le crime, l'avait désigné lui-même pour l'attentat monstrueux qui se préparait.

Sa résolution fut vite prise. Il partirait, mais à Paris, chercher sa femme, tout dire au comte Czarnewski et voir comment recouvrer sa liberté en rompant avec les révolutionnaires.

— Mon ami, dit-il à Méloutine qu'il avait fait appeler. Tu es seul au monde, je puis te faire riche comme tu n'as pas rêvé de l'être. Prends ma place, pars de-

main pour Peterhof. Nul ne saura rien car je pars aussi.

Ils parlèrent ensemble tout bas, discutant; l'un priant, l'autre refusant.

Enfin l'accord fut conclu.

Quand Méloutine quitta le prince, il emportait deux chèques importants, payables en deux échéances.

Le soir même Boris avec un subit attendrissement faisait ses adieux à sa mère qu'il trouva dans l'oratoire.

— A peine arrivé, tu pars, mon Boris!

— Mère, je reviendrai cette fois pour toujours, j'espère.

— Au moins, prie avec moi la Vierge du Miracle afin qu'elle te garde!

— Priez vous-même, chère mère, moi... je ne crois plus à ces bêtises...

— Oh! gémit-elle. Boris, mon Boris, Enfant de la Larme, tu priais jadis.

— Ce temps n'est plus, fit-il un peu brusque et l'heure presse.

Le lendemain le prince et Grégor Méloutine quittaient le château, que ni ni l'autre ne devait revoir.

VIII

ORDRE DU TSAR

Hedwige seule encore une fois, le cœur oppressé ne sut que pleurer.

— Le malheureux a perdu la foi, dit-elle à Monseigneur Andrew. Dans quelle route ce scélérat de Michel a-t-il conduit mon enfant?

Hélas! Elle ne devait pas tarder à le savoir.

Trois jours après la princesse lisait dans les journaux avec une stupeur, une épouvante indicible, ces lignes qu'elle croyait être le récit de quelque cauchemar.

"Le train impérial de Peterhof vient d'être l'objet d'une odieuse tentative.

Une bombe à renversement allait être jetée sur la voie par un nihiliste fameux, qui, prit de remords fit des aveux complets. C'est un nommé Grégor Méloutine.

Il affirma avoir reçu des ordres et la bombe même du prince Boris Strolenski, déjà suspect et surveillé depuis quelque temps, sur les indications du comte M. O. un fidèle serviteur de notre Petit Père le Tsar, S. M. Nicolas II".

Plus loin, en dernière heure:

"Le prince vient d'être arrêté comme il cherchait à passer la frontière".

Hedwige resta un moment hébétée, ne comprenant pas l'affreuse chose.

Son Boris, son fils bien-aimé serait donc un bandit? Un misérable accouiné avec les pires malfaiteurs, les assassins et les révolutionnaires?

Cela se pouvait-il?

— C'est le dernier coup... Oh, mon Dieu!... O Vierge secourable, gémit-elle. Ayez pitié de mon enfant.

Le *Novroïé Vréma* du lendemain confirma l'horrible nouvelle.

Cette fois au lieu des initiales déjà si transparentes s'éclairait le nom de Michel Ovanieff, que Sa Majesté allait récompenser pour lui avoir sauvé la vie.

Monseigneur Andrew défila très vite la trame du long travail de l'odieux tuteur.

Après avoir entraîné Boris dans ce milieu mal famé, il avait, conservant des intelligences à la Cour, dénoncé comme chef nihiliste, pire, peut-être, celui que, depuis sa naissance il vouait à l'opprobre.

Les dernières nouvelles indiquaient que Grégor Méloutine, de connivence avec le comte avait simulé l'obéissance pour mieux tromper le prince et le faire prendre.

Il appuyait ses dires en montrant deux chèques de 100,000 francs signés chacun du prince Boris.

— Voyez-vous, Princesse, le comte Ovanieff avait depuis longtemps combiné ses plans. Il a fait là une œuvre diabolique et y a pleinement réussi.

— Mon enfant est perdu, dit-elle. Rien ne peut plus le sauver.

— Dieu seul commande aux événements.

— Le Tsar ne pardonnera pas.

— Evidemment, mais... la Sibérie rend quelquefois ses victimes; j'en suis une preuve. Faites agir à la Cour, pour déportation.

— Hélas! Je n'y connais plus personne. Je n'ai aucun moyen.

— Il vous reste la prière, Princesse

Tatiana Strolenska non plus ne connaissait personne. Elle fut sauvée cependant.

— Boris! Boris! tu es bien l'Enfant de mes larmes!

— Princesse, soyez forte, soyez courageuse... Je vous dis justement comme Sainte-Monique: "Le fils de tant de larmes ne peut mourir".

Vers le soir, une jeune femme inconnue, les yeux rougis de larmes, toute pâle et tremblante demandait à parler à la princesse, qui refusa de la recevoir.

Comme elle insistait, sans vouloir dire son nom, le chapelain la fit entrer se réservant de l'interroger.

— Je ne parlerai qu'à la princesse, dit-elle. Par pitié, Monseigneur Andrew.

— Comment savez-vous mon nom?

— Je vous dirai tout plus tard... De grâce, que je vois la mère du prince Boris.

Soupçonnant un mystère, il appela la princesse.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle tout de suite conquise par le beau regard pur, le doux visage éploré de la belle inconnue.

— Hedwige Strolenska, s'écria-t-elle tombant aux genoux de la mère infortunée. Ne me repoussez pas... je suis la femme de Boris.

— Vous?... La femme de mon fils? Boris marié sans me le dire?... C'est impossible, répondit la princesse croyant rêver.

— Qui êtes-vous? questionna doucement Monseigneur Andrew.

— Sonia... la fille du comte Czarnewski.

— Comment? L'exilé polonais?... Se peut-il? Mais je le connais.

Un soupir détendit les nerfs d'Hedwige. Au moins si ce mariage était réel, Boris avait choisi selon son rang.

— Pouvez-vous nous prouver tout cela, Madame?... reprit le prélat. Vous êtes une inconnue pour nous; vous arrivez dans une maison en deuil... le malheur vient de s'abattre sur nous... et je...

— Ah! Je sais tout, interrompit Sonia. J'ai lu l'affreuse nouvelle... C'est pour cela que je viens pleurer avec vous.

Elle tendit au chapelain une enveloppe gonflée de papiers.

— Ce sont les lettres de Boris, mon acte de naissance, mon certificat de mariage, voulu secret par le prince. Il fut béni par l'abbé Zapourine, un exilé aussi. Voici une lettre de lui pour la princesse.

— Je connais fort bien l'abbé Zapourine, fit Monseigneur Andrew, jetant un rapide regard sur les papiers épars devant lui.

— Ne me repoussez pas, Hedwige Strolenska, supplia encore Sonia d'un accent désespéré... Songez que vous êtes ma mère... Ouvrez-moi vos bras.

La princesse accablée demeura muette.

— Au nom de la Vierge du Miracle... Au nom de l'enfant qui va naître... Le mien, celui de Boris... Peut-être ne connaîtra-t-il pas son père?... Ayez pitié, Hedwige Strolenska.

— Un enfant?... Vous attendez un enfant? s'écria la pauvre mère sortant de sa torpeur, transfigurée d'une joie soudaine; éclair dans sa sombre nuit... Un enfant de Boris... Oh! Dieu est bon!

— Elle est bien votre fille, dit Mgr Andrew sûr de la vérité. L'épouse de Boris est à sa place chez la mère de son mari.

Déjà les bras d'Hedwige serraient contre elle la pauvre Sonia, la couvrant de baisers.

C'était tout ce que lui restait du fils coupable, du fils indigne. Mais elle saurait garder ces deux trésors, l'épouse et l'enfant, contre toute atteinte mauvaise.

— Ma fille... ma Sonia... murmurait la mère infortunée. Reste... Ne me quitte plus.

La connaissance faite, les questions de part et d'autre se pressaient.

Sonia raconta son mariage, sa vie d'épouse jusqu'au départ inexplicable de Boris en Pologne.

La joie de sa maternité, elle se réservait de le dire au retour prochain de son mari à Paris.

Elle était partie aussitôt en apprenant l'arrestation du prince.

— S'il m'avait parlé de tout cela, j'aurais su l'arracher à cette maudite emprise... Je l'aime tant!... Je sens que j'avais tout son cœur. Que ne suis-je venue plus tôt... sans l'attendre... A présent quand le reverrons-nous?

Mais la coupe de douleur que les deux princesses buvaient toutes deux, n'était pas vide encore.

Elles devaient en consommer jusqu'à la dernière goutte, la lie la plus amère.

L'Enfant de la Larme

Le lendemain le comte Ovanieff se présentait au château, accompagné d'un courrier du Tsar.

— Sonia! Sonia! Cache-toi, mon enfant... Que ce misérable ne te voie pas... Qu'il ne soupçonne jamais que tu es la femme de Boris!

Michel entra pour donner lecture d'un ukase impérial.

Le prince Boris Strolenski, coupable de lèse-majesté était déporté au Baikal, l'enfer sibérien, et mis au secret. Défense à lui et aux siens de correspondre. La princesse Hedwige dépossédée des biens et de la fortune des Strolenski, donnés au comte Ovanieff en récompense de son dévouement au Tsar de toutes les Russies!

Le misérable triomphait; tous ses plans aboutissaient.

Le succès le plus scandaleux couronnait son œuvre diabolique.

— Ordre du Tsar! dit-il à la princesse abattue. Il ne vous reste plus qu'à partir... Je vous donne vingt-quatre heures pour quitter le château.

La malheureuse effondrée n'avait plus de larmes.

Une pâleur de mort couvrait son beau visage; un étrange tremblement agitait ses membres.

Elle eut vers le traître un regard d'écrasant mépris.

— Michel Ovanieff, dit-elle enfin, sublime dans sa douleur. Nous savons votre odieuse conduite. Traître à Dieu! Traître à ton sang!... Tremble désormais. Les larmes des innocents crient vengeance au Ciel.

Il haussa les épaules en ricanant.

— Je ne crains rien. Le dernier des Strolenski ignore que je l'ai vendu... D'où je l'ai fait mettre, on ne revient jamais. Désormais votre fils est mort et votre race éteinte, Hedwige Strolenska.

Contre son attente elle ne pleurait pas, au contraire. Elle relevait la tête avec un étrange sourire, un défi même dans le regard qui voyait mystérieusement l'avenir.

— Vous mentez, Ovanieff. Le sang des Strolenski ne peut mourir. Dieu est là.

Puis du doigt désignant la porte, elle éclata soudain.

— Ordre du Tsar!... J'ai vingt-quatre heures pour quitter le château. Jusque là je te chasse, comte Ovanieff, comme une bête immonde et maudite dont je ne crains plus la morsure. Hors d'ici, misérable. Par Ordre du Tsar!

Il recula devant ce bras tendu, suffoqué devant ces paroles, grinçant des dents, serrant les poings, n'ayant rien à répondre.

Mais quand la porte se fut refermée, Hedwige ouvrit l'oratoire, regarda la Vierge et la malheureuse petite épouse dont le rêve était fini.

— Sonia!... Sonia!... je n'ai plus que toi au monde!... O Vierge, défends-nous. Défends notre Boris... Ne permets pas qu'il meure damné!... Sauve l'Enfant de la Larme... Sauve Boris, le fils de Boleslas le Saint.

Puis dans les bras l'une de l'autre les deux infortunées, chassées, dépossédées, seules au monde désormais, sanglotèrent désespérément.

Deuxième Partie

LE DEMON DE L'UKRAINE

I

LES TRONES S'ÉCROULENT

Seize ans ont passé sur les événements. Sur l'Europe déchaînée la grande guerre a jeté cataclysmes sur cataclysmes. Des états sont morts; de nouveaux sont nés des ruines fumantes; d'anciens se sont reconstitués, mais dans la Sainte Russie tout a sombré.

Le trône sapé à sa base, les droits de l'aristocratie, le servage, la religion, le tsarisme entraînant dans la mort l'autocrate pope et empereur; il ne reste plus rien.

1918 s'était levé apportant enfin l'armistice pour tous, sauf pour ce malheureux pays où ce fut, au contraire, l'ère sanglante des atrocités bolchevistes, des cruautés sans nom, mais aussi des holo-caustes et des martyres.

Un vent de crimes souffla sur le vaste empire détruit, engloutissant dans une effroyable bourrasque religion, souverains, patrie.

Les bandes rouges saccagèrent, pillèrent, tuèrent, incendièrent la contrée. Rien ne devait trouver grâce devant eux.

Les prisons furent ouvertes pour la tourbe humaine.

La lie du peuple vint grossir le flot mouvant des dévastateurs.

La Sibérie brisa les chaînes, leva les écrous, vida les forteresses, jetant sur le monde un autre ouragan, plus terrible que le premier.

Nihilistes, révolutionnaires, bolchevistes, détruisirent comme une marée montante ce qui était resté.

Ce fut alors la Terreur Rouge, sous le règne de la Tcheka.

Les nobles envoyés en masse en Sibérie remplirent à nouveau les prisons pour y remplacer leurs bourreaux.

Heureux pourtant les déportés! Car ceux qui ne l'étaient pas étaient mis à mort dans d'atroces souffrances, sans merci, sans jugement, sans appel.

Les antiques châteaux furent brûlés, démolis ou rasés; les églises désaffectées n'eurent plus de prêtres; les couvents ou des crimes inouis se commirent devinrent des casernes bolchéviques.

Tout le monde était suspecté.

Quand les nobles furent mis à mort, déportés ou en fuite, on massacra les moujiks; lorsque las du servage et de la torture ils s'affranchirent, à leur tour ils tuèrent sans pitié, sans détailler en bloc et masses.

Enfin les rouges ne voyant plus rien devant eux à massacrer, s'entretenaient avec ardeur.

Des villes entières furent la proie de cette rage de meurtres, de crimes et de sang.

Nul n'osait aborder son voisin dans les rues. On se cachait au fond des maisons closes et silencieuses.

Le soir, on se glissait dehors, ombres furtives, rasant les murs, pour acheter à prix d'or des vivres avariés.

Le jour, des bandes farouches, révoquer au poing, souvent sans autre chef que leur fantaisie parcouraient les rues.

Partout des inconnus se révélaient soudain pleins d'éloquence, haranguaient les foules, discourent, discutaient des utopies plus ou moins malsaines, s'amusaient le lendemain à mitrailler les auditeurs de la veille.

C'étaient alors les cris d'effroi des victimes, les clameurs des bourreaux qui, pour passer leur rage sanguinaire, leur folie de meurtre, s'acharnaient à la fois sur les mourants et sur les morts.

La rafale n'avait pas épargné le comte Ovanieff, ni dans ses affections, ni dans sa fortune mal acquise.

Atteint l'un des premiers par l'invasion allemande, il avait vu l'antique château des Strolenski dévasté, pillé, incendié, vidé de ses objets d'art, tapisseries du Moyen-Age, tableaux, statues.

Surpris par l'ennemi, il avait fui sans pouvoir rien emporter de précieux, errant d'abord à l'aventure pour ne pas tomber aux mains des allemands ou des bandes de pillards, jusqu'à son arrivée aux lignes russes.

Malgré ses soixante-dix ans passés, il se sentait de nouveau prêt à la lutte voulant reconquérir la fortune détruite par le cataclysme que nul n'attendait, par cette guerre barbare, combien dévastatrice dans laquelle tout avait sombré; où les états, les idées, les choses, les gens subissaient un bouleversement intense, un renversement prodigieux.

Les riches devenaient pauvres et les pauvres accusaient des fortunes fabuleuses.

Michel n'imagina rien de mieux que d'espionner pour le compte de l'Allemagne, faisant payer à prix d'or les détails qu'il donnait sur la marche de l'armée russe, les armements, la tactique.

N'était-il pas extrêmement facile à lui, familier du Tsar, de connaître mieux que personne les nouvelles les plus secrètes? Aussi les renseignements affluaient à Berlin. Il trouvait aise de s'enrichir par ce moyen rapide qui le rendrait vite millionnaire.

Par malheur pour lui, au milieu de sa sécurité, commença la grande débacle: excitation des esprits, scission de l'armée, révolte sourde tout d'abord; puis enfin la révolution qui éclata brusquement en une tempête que ne put endiguer l'abdication de Nicolas II.

La bourrasque ne connaissant plus de bornes, elle se rua, flot abject et criminel, balayant tout sur son passage, trône,

Action Combinée CATAPLASME- VAPEUR

...Voilà ce qu'il vous faut pour combattre un RHUME

QUAND vous avez un rhume, vous cherchez un remède capable d'attaquer le mal à sa racine! Vicks VapoRub, le traitement moderne externe devenu si populaire à cause de sa fameuse double action Cataplasme-Vapeur, est le remède tout trouvé! Grâce à VapoRub vous évitez les risques qu'entraîne l'absorption constante de drogues.

Stimulation — Inhalation

Fricionnez-vous la gorge et la poitrine le soir au coucher, et durant la nuit, VapoRub accomplit sa tâche, il fait disparaître le rhume. Pendant qu'il "extirpe" le mal à travers la peau, ses adoucissantes vapeurs médicamenteuses sont aspirées directement dans les voies respiratoires irritées.

EN USAGE DANS PLUS DE 70 PAYS



DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

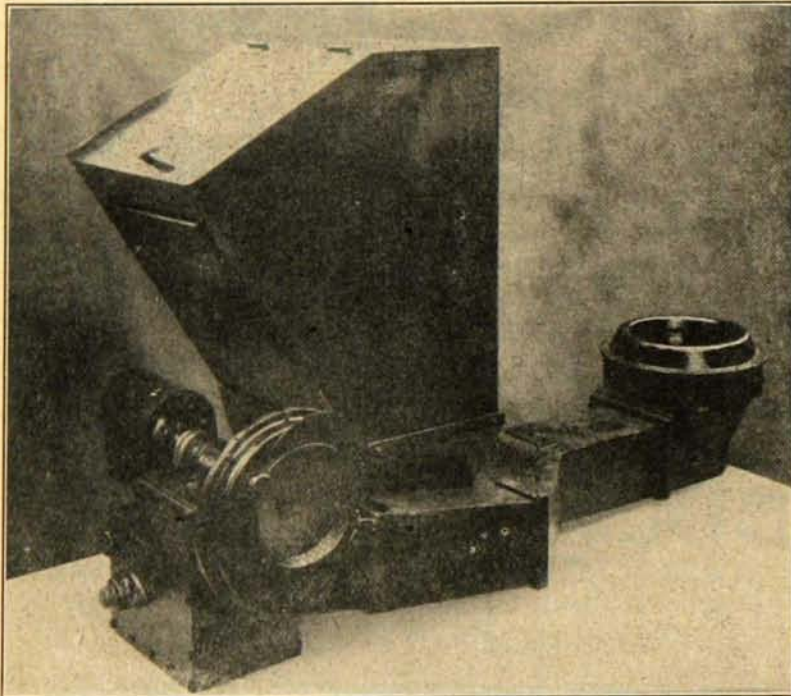
Pouvez-vous faire un meilleur placement?

- SONGEZ à l'économie que représenterait pour vous un chauffage au charbon ne coûtant que \$5.00 la tonne.
- SONGEZ aussi à la satisfaction que vous procurerait un chauffage automatique.

Seulement quelques minutes d'attention par jour — à l'heure qui vous convient — plus de ces ennuis du chauffage à la pelle — pas de sassage — pas de cendres — pas d'explosion — température égale en tout temps — et de plus UNE ÉCONOMIE DE 60% sur le coût du chauffage à l'antracite ou à l'huile légère.

Vous pouvez obtenir ces résultats en installant le chauffeur automatique au charbon

VOLCANO



avec alimentation par en-dessous, fabriqué dans nos usines de Saint-Hyacinthe, perfectionné par suite de plusieurs années d'expérience et recommandé par des centaines de clients satisfaits.

Il y a un modèle qui convient à tout genre de fournaies, qu'il s'agisse de chauffage de 10 ou de 1000 tonnes par saison.

Le plus tôt vous vous rendrez compte des possibilités du VOLCANO, le plus tôt vous apprécierez les avantages d'un système automatique moderne au charbon.

Chalifoux & Fils Limitée

Découpez et mallez ce coupon aujourd'hui — il y va de votre intérêt.

CHALIFOUX & FILS LIMITEE

1107, Beaver Hall Hill
Montréal.

193....

MESSIEURS:—Je désire recevoir, sans obligation de ma part, de plus amples renseignements concernant le chauffeur automatique VOLCANO et comment économiser 60% tel que mentionné dans votre annonce.

Quel charbon brûlez-vous?

Combien de tonnes?

Coût annuel?

L'Enfant de la Larme

dynastie, tsar, popes, riches et puissants; s'acharnant à détruire palais, monuments, tombeaux, églises.

Ce que les allemands avaient laissé fut saccagé par les Rouges; les ruines du château des Strolenski restées debout furent rasées.

A son tour Michel était entraîné par la chute du tsarisme.

Bientôt la tourbe des prisons de Sibérie inonda non seulement la Russie, mais l'Europe entière du ferment bolchévique.

C'est alors que le comte Ovanieff comprit le danger quand il apprit que Boris Strolenski encore vivant malgré son attente, était libre.

Encore une fois le sort se mettait donc en travers de ses projets? Il aviserait d'abord.

Grâce à ses affiliations secrètes avec les comités qui se formaient, il put aisément franchir les lignes, traverser la Russie et attendre à Perm les libérés.

Il s'informa, connu par la liste que son neveu n'était pas rentré en Russie. Il s'en réjouit. Cela lui permettait de bien mûrir ses plans pour jeter à nouveau sa griffe sur le malheureux et prendre encore emprise sur lui.

Pendant quelques jours il se fit connaître de la Tcheka, cette nouvelle royauté rouge. Les membres, tortionnaires accomplis, rééditaient dans leurs annales sanglantes, les massacres des tartares et les féroces exploits des conquérants mongols.

Enfin un jour on l'appela au bureau soviétique de Perm.

Boris était devant lui.

Il ne reconnut pas son neveu tout d'abord; ayant quitté un homme jeune, il retrouvait presque un vieillard.

Les trente-sept ans du prince en paraissaient cinquante, tellement les souffrances, le travail de damné, les privations avaient transformé le fort et beau Strolenski.

Mais Boris, lui, reconnut de suite Michel.

N'ayant jamais pu correspondre avec les siens, il ignorait le rôle infâme et perfide du comte Ovanieff dans les événements qui l'enchaînaient au fond du Baikal.

Le voyant, il crut à sa sollicitude et d'un élan fut dans ses bras:

— Ma mère? demanda-t-il d'un ton qui prouvait la force cachée de cet amour filial.

Michel baissa la tête, composa son visage.

— Courage, Boris.

— Morte?

— Hélas!

Un autre visage délicat et tendre passa devant les yeux égarés de Boris.

N'ayant jamais avoué son mariage, il n'osa s'informer directement de Sonia; mais un immense désespoir jaillit de son cœur quand il demanda, hésitant:

— Ma mère était-elle seule?

— Je l'ai toujours connue seule...

Que veux-tu dire, Boris? répondit le comte un instant interloqué.

— Rien, fit-il brusquement. Je pensais... qu'elle aurait pris... dans sa solitude... une jeune fille... pour lui tenir compagnie.

— La dernière fois que je la vis, elle était seule.

— Quand est-elle morte?

— Mon cher, la haine du tsar voulut que tout ce qui porta le nom des Strolenski périt...

— Tout ce qui porte le nom des Strolenski? interrompit Boris rêveur songeant à sa femme. Alors elle est morte... morte.

Michel crut qu'il parlait de sa mère. Il ajouta:

— La noble princesse Hedwige condamnée aussi à la déportation fut tuée en route.

— Oh... rugit le prince serrant les poings. Ma mère!... Ma sainte mère!... Comme je vais la venger.

— Elle l'est déjà. Les tyrans prisonniers du peuple furent massacrés à leur tour. Mais tes biens confisqués par l'autocrate ont passé en d'autres mains. Ton château est détruit, ton domaine saccagé, tes serfs en révolte. Mon pauvre Boris tu es plus pauvre que le plus pauvre moujik.

Boris effondré, la tête entre ses mains, pleura à la fois sa mère et son beau rêve d'amour.

— Sonia... Ma Sonia!... murmurait-il tout bas. Pourquoi n'ai-je pas tout dit à ma mère? Elle l'eût connue avant de mourir... Oh! maman, maman, gémissait-il.

Que ferait-il à présent sans famille, sans abri, sans un kopek. Michel l'avait dit. Lui, prince Boris, héritier des Strolenski, la race la plus ancienne, la plus opulente de Pologne, était plus malheureux que le dernier de ses serfs.

Comme pour répondre à ses pensées, le tentateur dit encore:

— Viens avec nous comme jadis. Notre vengeance sera commune. Tous ces boyards enrichis des dépouilles d'exilés et de la sueur du peuple doivent rendre gorge.

Boris ne répondit pas, tout à ses pensées, au souvenir de sa jeune femme, sa Sonia bien-aimée.

Peut-être était-elle vivante?

Il chercherait, il la retrouverait morte ou vivante.

— MALHEUR A QUI NOUS AURA SEPARES! dit-il tout haut.

D'un brusque revers de la main, il essuya deux larmes qui brûlaient ses joues; puis, d'un geste plein de menaces, les traits durs, il s'écria exalté peu à peu, soudain ivre de tueries, de représailles farouches:

— Comte Ovanieff. C'est dit, je suis des vôtres. En avant pour le grand carnage. Faisons une Russie nouvelle sur les ruines de l'empire des Tsars. Ni grâce, ni merci, ajouta-t-il, frappant du pied. Je vengerai les innocents et les opprimés... Je les ai vu en Sibérie mourir sous le knout et la torture... Ceux qui restent seront mes frères, moi qui suis seul au monde... Ah! ah! ah!... Ordre du Tsar! ricana-t-il. Fini l'autocratie mauvaise... Je noierai la tyrannie des Tsars dans des flots de sang... Ordre de Boris le Rouge, maintenant... Faites moi place vous autres... Suivez Boris le Rouge... En avant pour la vengeance, la mort et la destruction.

II

BORIS-LE-ROUGE

Désormais, comme il l'avait dit, il sema la mort sur son passage.

A la tête de tout un ramassis de gens sans aveu amenés par Michel, le grand chef occulte, Boris organisa sa bande avec ce mot d'ordre général:

— Sans merci!

De Perm, il descendit le cours du Volga pour pénétrer en Ukraine où les soviets s'organisaient sous la Tcheka, maîtresse du pays. Il allait ivre, grisé de sang, parcourant les villes et villages, tuant, pillant aveuglément, n'ayant plus ni cœur, ni foi, ni loi.

Son arrivée était signalée de loin, avec une terreur sans pareille.

A ce nom de Boris le Rouge qu'il s'était donné la population épouvantée, ajouta celui de "Démon de l'Ukraine" dont il se glorifia avec orgueil.

Une âpre joie était en lui de constater l'effroi semé sur son passage, de voir les maisons closes, les rues désertes. Il marchait à l'aventure, sans désir bien formulé, sinon de tuer.

Il ne songeait ni aux partis, ni aux adversaires, ni aux idées émises, ni aux revendications possibles, grisé de cette atmosphère d'épouvante, de lutte, de terreur, enivré de sa force, de son pouvoir malsain et de sa liberté, croisant des camions chargés de Chemises Rouges criant, sacrant, jurant:

— Salut, frères!

— Hurrah! Boris le Rouge! répondaient les hommes tirant en l'air pour l'acclamer.

Toute cette tourbe hurlante et gesticulante questionnait parfois:

— Combien de morts aujourd'hui?

— Peuh! faisait Boris dédaigneux. A peine une trentaine... Mais la journée ne fait que commencer...

Et la marche en avant continuait.

Devant lui les incendies s'allumaient, le pillage continuait, les fuyards étaient rattrapés, garottés, mis en lieu sûr pour l'exécution sommaire que Boris réservait aux fins de journée.

— Théâtre du soir! disait-il cynique et dur.

Aucun ne trouvait grâce. Femmes, vieillards, enfants, tous y passaient. Le Démon de l'Ukraine ne connaissait pas le mot de grâce.

L'Enfant de la Larme

Quand une mère pleurait à ses pieds:
— Pitié pour mon enfant!
Il détournait simplement les yeux, le visage crispé par une souffrance intime.
— Ma mère aussi a pleuré son enfant!
Et, d'un geste tranchant, il ordonnait la mort.

Lorsque deux époux étaient amenés devant lui, que le mari invoquait la jeunesse de sa femme pour la sauver, Boris le Rouge écrasait de son poing une larme.
— Ma Sonia aussi était jeune... Ils me l'ont tuée... Que celle-ci meure!
Et le couple était fusillé.

Il tuait pour tuer, ayant perdu tout sens moral, semblait-il.

Son désir de destruction jamais assouvi s'acharnait sur tout.

Un jour, en gare de Karkov un train allait partir.

Avec un éclat de rire terrible, se souvenant de jadis, il fit jeter des bombes pour voir sauter les wagons l'un sur l'autre, entendre les cris de détresse des mourants et les vivats de sa bande.

Comme des possédés ils bondissaient à travers les débris, achevant ceux qui gémissaient encore, s'acharnant sur les morts pour les dépouiller. Troupeau en démence, tous ces hommes s'agitaient, couraient, poussaient des hurlements, menaçant chacun, vrais fils de ce redoutable Démon de l'Ukraine dont la sinistre renommée grandissait à vue d'œil.

De partout, déserteurs, vagabonds, cosaques, pillards, moujiks révoltés, forçats libérés, anarchistes, tous venaient à Boris le Rouge comme au seul maître possible.

Souvent un brusque dégoût de cette vie lui soulevait le cœur.

Le sentiment de sa noblesse, de l'honneur du beau nom jadis sans tache qu'il portait, était si fort à certains jours qu'il avait envie de fuir.

Mais il accueillait tous ces gens ayant besoin d'eux pour satisfaire ses appétits de vengeance, comme ils avaient besoin de lui pour réaliser leurs songes cruels.

Partout le Démon de l'Ukraine était si redouté qu'on lui livrait sans discuter, l'argent, l'alcool, les mitrailleuses et les gens.

Boris le Rouge présidait à la fête sans y prendre part, écoré parfois.

Puis le remous de haine contre ceux qui l'avaient séparé de tout ce qu'il aimait remontait à son cœur pour le rendre plus dur, plus fermé que jamais.

Partout néanmoins son premier soin était de voir les femmes retenues prisonnières.

Il les détaillait une à une, parfois les interrogeait, puis, découragé, les renvoyait.

Sa mère était morte, avait dit le comte. Mais Sonia, la chère petite épouse... Qu'était-elle devenue?

La pensée qu'on l'avait tuée, martyrisée peut-être lui était une insupportable douleur, lui donnait une soif de représailles que rien ne pouvait éteindre. Il devenait alors féroce comme un tigre.

Un jour ayant une centaine de prisonniers de tout âge, il s'amusa à les aligner, abattant d'un coup de revolver toutes les têtes qui dépassaient la moyenne. Quand il vit la ligne tout à fait droite il les fit grouper par dix:

— Tirez dans le tas, dit-il à ses hommes.

Souvent, des victimes lassées d'invoquer la pitié de Boris le Rouge, l'accablaient d'injures dont il riait sans être ému comme si ces insultes s'adressaient à un autre.

Au contraire il y trouvait un nouvel aliment à sa haine de la société, empêchant ainsi son cœur de s'attendrir.

— Que le Ciel t'écrase, Démon de l'Ukraine! disaient les uns.

— Béni soit celui qui te percera le cœur! Boris le Rouge, souhaitaient les autres.

Une fois une femme l'interpella.

— Ta mère devait être une louve altérée de sang, ô Démon! Qu'elle soit maudite!

Boris bondit, s'avança terrible et froid vers l'imprudente, lui saisit les poignets, la jeta rudement à terre avec ces paroles:

— Demande pardon!... Ma mère était une sainte!

La femme répondit par un gémissement.

Il resserra l'étau de ses doigts sur les bras de la victime.

— Demande pardon!

— Jamais, Démon de l'Ukraine!

— Demande pardon à ma mère!

Ses doigts s'incrustaient comme des griffes dans la chair qui saigna.

La femme poussa un cri de douleur.

— Par la Vierge du Miracle. Je veux que tu dises pardon, gronda-t-il, furieux.

— Pardon! soupira-t-elle enfin, vaincue par la souffrance.

Dès qu'il l'eût lâchée, elle s'éroula évanouie.

Les captifs purent voir cette chose étrange, inouïe, qui les stupéfia: Boris le Rouge, Boris, Démon de l'Ukraine, essayait deux larmes.

Un sombre soir, sans lune, sans étoiles, Boris trouva bon de s'éclairer à la sinistre lueur d'un vaste incendie; il donna des ordres en conséquence.

— Voilà une église, dit-il désignant la masse grise des murs. Ça ne sert plus à rien. Allumons.

La bande des rouges ricana et ce fut vite fait. Un arrosage de pétrole, des étoupe enflammées jetées de ci, de là.

Tout flamba soudain. Les gerbes d'étincelles éclatèrent comme un gigantesque feu d'artifice que Boris campé sur son cheval contempla pensif.

Mais soudain des cris, des appels retentirent dans la nuit, déchirant le silence lugubre de l'heure.

— Allez voir!

Quelques-uns coururent du côté le moins atteint. Ils virent comme en une apothéose de lumière un vieillard vénérable gravir les degrés de l'autel, ouvrir le tabernacle, s'agenouiller...

— C'est un pope... mais les cris continuent.

Ils se consultèrent, un moment hésitants, puis coururent à Boris.

— Amenez-le.

Comme ils retournaient, le prêtre venait au devant d'eux croyant à un secours possible.

— Des maisons brûlent derrière l'église; dit-il... Si vous êtes de vrais russes, au nom de la Vierge, aidez-moi à secourir ces malheureux.

Ils éclatèrent d'un rire sinistre.

— Pour le moment, tu vas nous suivre, mon petit père.

— Où donc, questionna le vieillard qui, voyant des casques rouges comprit sa méprise.

— Chez Boris le Rouge.

— Oh! fit-il atterré. Le Démon de l'Ukraine!... Alors c'est vous qui avez allumé cet incendie?

— Tu l'as dit, mon petit père. Allons marche.

Encadré des bandits, il marchait faisant le sacrifice de sa vie, priant tout bas, pensant aussi à d'autres choses, curieux de voir face à face ce monstre à visage humain, ce redoutable Démon de l'Ukraine.

— Halte! cria soudain un des hommes. Tous s'arrêtèrent.

Assis à l'écart de sa troupe, sombre, pensif comme toujours, le chef terrible lisait un long message de Michel.

Il fit signe d'attendre et le prêtre put à loisir contempler le Démon.

Il eut alors un brusque sursaut en détaillant le fin profil, le front noble, dont les cheveux blonds grisonnaient, la main nerveuse et fine froissant les papiers.

Une hésitation était en lui cependant. Le prêtre n'osait mettre un nom sur ce visage ravagé par la torture morale, plus encore que par la souffrance physique, semblait-il.

Mais dès que Boris, terminant sa lecture, leva les yeux vers les arrivants, le prêtre pâlit, joignit les mains avec désespoir:

— Seigneur!... murmura-t-il, un effroi sans nom dans le regard. Est-ce donc celui-là le Démon de l'Ukraine?

III

CELUI QUI SAIT

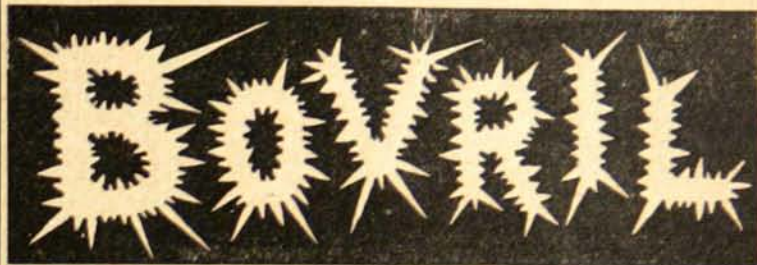
— Approche ici, Pope... Qui es-tu? ordonna Boris le Rouge.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il recula égaré, comme pris de folie soudaine, les gestes désordonnés, se frappant le front, la poitrine, balbutiant d'incompréhensibles paroles, les yeux hagards, repoussant de la main quelque douloureuse vision.

— Monseigneur Andrew! murmura-t-il blême, courbant le front.

— Ecartez-vous, dit le prêtre avec une suprême autorité, à ceux qui l'entouraient. Ce que nous avons à nous dire, nul ne doit l'entendre.

quand la température est variable



augmentera votre vigueur et vitalité

Essayez une tasse aujourd'hui

33-16F



Par Savoir Vient Avoir

Tenue des livres
15 leçons

COMPTABILITE
SUPERIEURE

(a) Théorique et
pratique
30 leçons

(b) Industrielle,
financière,
etc.
40 leçons

(c) Vérification
et contrôle
30 leçons

Algèbre élémen-
taire
50 leçons

Mathématiques
financières
50 leçons

Droit civil
50 leçons

Droit commercial
30 leçons

Notions de droit
civil et de droit
commercial
25 leçons

Langue anglaise
(2 parties)
60 leçons

Composition
anglaise
20 leçons

Correspondance
anglaise
(English letter
writing)
15 leçons

(Business
english)
40 leçons

Composition
française
40 leçons

Français
commercial
25 leçons

Economie
politique
20 leçons

Géographie
économique
10 leçons
etc.

L'étude d'un sujet approprié décuple votre compétence. Or la compétence, c'est le succès. Il y a toujours, même en temps de crise, des situations vacantes pour ceux qui savent.

Le sujet étudié doit être à votre portée dans sa présentation, pour que vous en retiriez le maximum de bénéfices avec un minimum d'efforts. Tel est l'enseignement donné par les

COURS PAR CORRESPONDANCE

de l'Ecole des

HAUTES ETUDES COMMERCIALES

de Montréal

(Affiliée à l'Université de Montréal)

LA partie théorique de cet enseignement se compare, en qualité et en quantité, à celle de n'importe quel cours par correspondance au monde. Pour VOUS, ces cours sont infiniment supérieurs à tout autre, parce que:

- 10.—Ils sont préparés par des Canadiens, pour des Canadiens;
- 20.—Ils donnent des applications pratiques au Canada;
- 30.—Ils sont écrits en VOTRE langue; vous comprenez tout;
- 40.—Ils multiplient les conseils et explications appropriés à VOTRE cas: votre professeur est un de VOS compatriotes, qui connaît l'essentiel de votre instruction scolaire;
- 50.—Les cours par correspondance de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal coûtent de 40% à 60% moins cher que les cours semblables d'institutions étrangères.

Détachez le coupon ci-dessous et mettez-le à la poste. Cela n'oblige absolument à rien.

ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES

RM-2

535, avenue Viger, Montréal.

Envoyez-moi vos brochures gratuites concernant vos cours par correspondance.

Nom:

Adresse:

Occupation: Age:

L'Enfant de la Larme

Ils obéissent, subjugués, saisis d'une peur devant l'état de leur chef et se mirent à l'écart.

— Oui, c'est bien moi... Moi qui t'ai reconnu aussi Boris Strolenski, *Enfant de la Larme!*... Indigne fils de la plus sainte des mères!... Héritier du nom le plus illustre! Toi dont les aïeux sans reproches s'unirent à la dynastie des Piastes de Pologne... Pourquoi recules-tu devant Georges Andrew?... As-tu peur de mes cheveux blancs?... Boris le Rouge, traître à Dieu et à ta famille, voilà que tu trembles devant un vieillard, ô Démon de l'Ukraine!... Honte sur toi, vampire altéré de sang... monstre à face humaine! La noble princesse Hedwige n'a donc pas assez pleuré ta mort?... Lui est-il réservé de pleurer encore un pareil opprobre? Va-t-elle apprendre un jour que son fils tant aimé n'est autre que le Démon, Boris le Rouge, le bien nommé...

— D'apprendre un jour?... interrompit brusquement Boris qui relevait la tête. Ma mère n'est donc pas morte?... Parlez... Parlez, Monseigneur Andrew, fit-il d'un d'un ton plus humble, un espoir fou au cœur.

— La princesse Hedwige est morte pour toi! dit froidement le vieillard.

— Elle vit, elle vit... clama Boris une joie soudaine sur ses traits subitement adoucis... Oh! dites-moi où elle est. Je l'ai crue morte... Ma mère!... Maman!...

— Tu n'es pas digne de parler d'elle, Boris le Rouge!

— Je veux savoir... C'est mon droit, répliqua rudement le prince que toute résistance exaspérait.

— Tes droits sont morts.
— Monseigneur Andrew, fit-il alors menaçant. Votre vie est entre mes mains. Ne me bravez pas davantage.

— A soixante-dix ans passés et en ce temps, je cotoie la mort chaque jour.

— Je puis vous faire souffrir, insensé que vous êtes. Je suis un maître avec lequel on compte.

— Je ne te crains pas, Boris le Rouge. Ton pouvoir redoutable dont tu te fais gloire, ta force maudite, Dieu peut la réduire en un clin d'œil. Il peut t'écraser, Démon de l'Ukraine!

— Boris frappa du pied. Il n'obtiendrait rien du seul témoin du passé lointain. Il sentait que lui seul pouvait soulever le voile sur sa mère et sur toutes choses.

La joie de savoir sa mère vivante était combattue par l'envie qu'il avait de frapper le vieillard obstiné à se taire.

Ah! si sa soif de savoir n'était pas si grande, comme il se vengerait des insultes qu'il venait d'entendre.

Il tournait comme un lion en cage, rugissant, furieux de ne pouvoir vaincre la volonté du prêtre.

Celui-ci qui connaissait tout pouvait seul le renseigner. Sa mère vivait. Il en avait la certitude justement dans le silence du prélat.

Mais Sonia?... Que savait-il de la petite épouse tant aimée et du secret de sa vie?

Il se hasarda à demander la voix suppliante, les mains jointes:

— Sonia?... Par pitié répondez-moi!... Connaissez-vous Sonia Czarnewska?

Le prêtre eut une crispation douloureuse et ferma les yeux.

— Sonia!... soupira-t-il.

— Oui, Sonia... Sonia... C'était ma femme! fit tout bas le malheureux.

— Le Démon de l'Ukraine n'a rien de commun avec les anges, répondit-il froidement.

— Ah! vous la connaissez, reprit Boris dans une explosion de joie. De grâce, Monseigneur, parlez-moi de ma bien-aimée.

— Ne m'interrogez plus, Boris le Rouge... Je ne parlerai pas.

— Elle vit?

— Malheureux, courbe le front. Implore le pardon de Dieu pour tes crimes. Ne le brave pas davantage... Lui seul conduit les événements. Deuils, larmes, joies, tout est entre ses mains... S'il te reste un peu d'honneur, tu changeras de vie à l'instant... Car, ajouta-t-il tristement, le Démon de l'Ukraine est maudit de tous.

— Vous parlerez d'abord, dit impérieusement le prince défilant le vieillard qui hochait la tête.

— Repens-toi.
— Quand je saurai.
— Ma confiance en toi est morte.

— Je vous donne ma parole d'honneur.

— L'honneur de Boris le Rouge?... répondit le vieillard, le toisant avec un sourire amer. Qui serait assez téméraire pour y croire?

— Assez, prêtre stupide, clama le prince devenu furieux de cette résistance... Moi seul ici ai droit de dire "Je veux"... Je saurai vous faire parler. Il me suffit pour le moment de savoir qu'elles vivent.

— Pauvre insensé! fit le prêtre avec un sanglot. Je rends grâce au ciel de ce que tout n'est pas mort en toi. Je le sens, l'heure de Dieu viendra pour l'Enfant de la Larme. A cette heure seulement Boris le Rouge, je parlerai.

— Approchez vous autres, cria Boris démonté.

Les hommes apprêtèrent leurs armes. La comédie avait duré assez longtemps. Ce n'était pas dans les habitudes du Démon... On allait rire. Les balles des camarades passeraient au rouge la blanche tête du pape.

Les fusils s'abaissaient déjà pour le mettre en joue, quand la voix furieuse de Boris retentit encore; et ce qu'ils entendirent les cloua sur place, figés de stupeur:

— Bas les armes, chiens!... Il mourra plus tard... Emmenez-le et surveillez ceux qui voudraient l'approcher.

Ils regardèrent leur chef n'osant croire. La première grâce... le premier geste de pitié du Démon!... Était-il possible? Et pour un vieux pape? Quand tant de femmes et d'enfants n'avaient pu émouvoir son cœur.

— N'avez-vous entendu? tonna de nouveau Boris.

Alors stupides, hébétés, ils emmenèrent le vieillard.

— Le chef baisse, dit l'un hochant la tête.

De toute la nuit sinistrement éclairée par l'incendie de l'église, Boris le Rouge ne dit mot. La tête dans ses mains il demeurait immobile.

Rêvait-il? Pleurait-il? Priait-il? La parole sévère de Monseigneur Andrew éveillait-elle la voix du remords dans ce cœur que la haine créée par Michel avait fermé?

Au matin il sembla sortir de sa rêverie, pâle, les yeux battus et rouges, une extrême lassitude dans ses gestes et dans ses paroles.

— Où irons-nous aujourd'hui, chef?

— On ne part pas, répondit-il laconiquement.

Puis appelant son lieutenant Fédor, il lui lut tout bas certains passages de la lettre du comte Ovanieff.

Ils discutèrent ensemble, étudiant le moyen de résoudre une question grave et mystérieuse.

— Je vais me rendre compte des lieux, dit-il, voir si vraiment l'événement est réel.

— Ce serait une force pour nous, répondit Fédor. Comment cette fille des Tsars a-t-elle pu s'échapper?

— Ils ont des partisans. L'essentiel est de l'avoir. Il me faut seulement cinq hommes; tout doit se faire en silence à la

nuit pour ne donner aucun éveil à la population. Si vraiment la fille des tyrans est bien dans cette isba que Michel m'indique. D'ailleurs le citoyen Ovanieff sera des nôtres... Et j'ai besoin de le voir quand même... Pourquoi m'a-t-il trompé! ajouta-t-il tout bas.

Il sortit.
Fédor alluma une cigarette, puis se dirigea vers le groupe des rouges.

— Camarades, une fille du tyran couronné a pu s'échapper...

Un grondement furieux l'interrompit.
— Taisez-vous, chiens... Cette fille de Nicolas n'est pas loin d'ici.

Nouvelle interruption.
Les rouges armaient leurs fusils.

— M'écoutez-vous, engeance maudite... Brutes gorgées de vodka. Il ne s'agit pas de la tuer, mais de la prendre vivante. Aux mains de Boris le Rouge, elle sera un otage précieux. Que cinq d'entre vous se préparent. Ce sera pour ce soir.

Une heure après Boris revenait sur son cheval couvert d'écume.

— J'ai vu la maison, j'ai aperçu la fille, dit-il d'une voix brève. Michel a dit juste... J'irai seul d'abord, mais tenez-vous non loin cachés pour obéir à mon appel.

Puis se jetant sur son lit de camp, il défendit qu'on le dérangeât.

— Sortez tous... Laissez moi dormir. Eux partis, il se redressa farouche, les yeux hagards:

— Quel trouble en moi pour avoir seulement entrevu un profil de jeune fille... et entendu une voix dans l'ombre... Ah! Monseigneur Andrew, il faudra que vous parliez, termina-t-il serrant les poings.

IV

DANS LE SOIR

Le soleil se couchait.
L'ombre s'étendait sur la plaine que le crépuscule noyait d'un voile vapoureux.

Sur la route, parmi d'autres maisons en bordure, dans le fouillis des jardins, une petite isba s'ouvrait.

Rien ne la distinguait de ses voisines, si ce n'est un banc de pierre près de la porte où deux jeunes gens causaient entre eux.

Elle, dix-sept ans, blonde, visage de madone, des yeux bleus d'une douceur infinie sous les cils noirs.

Lui, de vingt-cinq à trente ans, grand, fort, semblait fait pour protéger la délicatesse de cette fleur du pays slave.

— Vous êtes venu bien tard ce soir, Stéphane. Avez-vous appris quelque chose?

— J'ai dû ruser pour savoir, Maryka chérie! J'ai de tristes nouvelles.

— Mon Dieu! fit-elle joignant les mains, un effroi dans ses beaux yeux. Qu'y a-t-il?

— Le Démon de l'Ukraine est dans la région.

— Oh... Stéphane... Stéphane!... Qu'allons-nous devenir?... Et Monseigneur Andrew alors?... Ils l'ont tué?...

— Je ne sais, Maryka. Espérons que non. La bande du Démon incendia cette nuit sa petite église, mais ils n'ont tué personne. Quantité de gens commencent à partir pour fuir Boris le Rouge.

— Et pourquoi Monseigneur Andrew n'est-il pas venu?

— Il a disparu.
— Que Dieu nous garde. Que ma pauvre bonne-maman ne s'afflige pas trop, continua la jeune fille. Je n'ai qu'elle au monde.

— Et moi, Maryka? Vous ne me comptez pas? fit Stéphane avec un doux reproche. Ne sommes-nous pas fiancés?... Dans huit jours ne serez-vous pas ma femme, la jolie comtesse Vadbolska?

Elle sourit un instant, mais ses préoccupations étaient trop graves, elle y revint.

— Si le démon de l'Ukraine est ici, il nous faut encore fuir... Où nous marierons-nous?

— Il faut fuir évidemment, Boris le Rouge ne fait ni grâce, ni merci. Il faut partir sans tarder. Je vais donner l'alarme aux maisons voisines, il y a à craindre une attaque des Rouges cette nuit... On a vu rôder leur chef aux environs.

— On l'a vu... Quel homme est-ce?... Il doit être horrible, fit-elle déguisant son effroi sous sa curiosité éveillée!

— Pas du tout, Marouchinska. Il est beau, distingué, les cheveux gris sous le regard dur et triste; mais un type de grand seigneur aux traits nobles, imposants. Ses hommes l'adorent... Tous les journaux ont souvent donné le portrait de Boris le Rouge; les revues soviétiques en parlent avec gloire.

On demande à acheter

Petite ferme ou camp avec lac dans les Laurentides. S'adresser:

Dept B. La Revue Moderne, 320, rue Notre-Dame E., Montréal

Vous qui souffrez

DE LA GRIPPE — CONSTIPATION HABITUELLE — MAUVAISE DIGESTION — GASTRALGIE — DYSPEPSIE DOULEURS — RHUMATISME.

LA TISANE DES MOINES CORDELIERS DU VAL D'ARAN

Vous Guérira

Se prend en infusion comme le thé. Bon goût. 75 cts la boîte

Faire remise par mandats ou chèques au pair au

LABORATOIRE "NEL"

220 est, rue Notre-Dame

MONTREAL

AUX FUTURES MAMANS

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité peuvent être prévenus par l'hygiène PRÉNATALE, OBSTÉTRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants, vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à:

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE

245, rue Cooper, Ottawa, Ont.

COUPON

Nom

Adresse

Date probable de la naissance attendue:.....

Nom du médecin retenu:.....

Adresse du médecin:.....

L'Enfant de la Larme

— Si toutes les larmes qu'il a fait verser ont crié vengeance devant Dieu, ce Démon de l'Ukraine est un être maudit, reprit-elle avec véhémence. Je voudrais voir cet homme, mais l'idée qu'il serait là, devant moi, m'épouvante. Je vais m'occuper cette nuit d'emballer ce qu'on peut emporter.

— Oui. Il faut se hâter. Rentrons prendre congé de la princesse Hedwige, ensuite, je me sauve avertir chacun.

Ils rentrèrent.
Par la porte ouverte, on apercevait un superbe tableau représentant une statue de la Vierge ayant à ses pieds une chapeleine du Moyen-Age, prosternée et pleurante.

Au bas du tableau, une veilleuse brûlait faisant scintiller de mille feux deux diamants sertis sous la paupière gauche de la Mère de Dieu.

Le jeune comte Vadbolski ne s'attarda pas. L'heure pressait. Ils se quittèrent, puis la jeune fille dit :

— Grand'mère, venez vous asseoir un instant dehors... Il y fait si bon, tout est calme, l'air est si pur.

Elle sortit conduisant une femme aux cheveux blancs, majestueuse, belle encore malgré ses soixante ans, mais le visage empreint de mélancolie comme tous ceux qui ont vécu avec la douleur.

Sa démarche était hésitante, ainsi que ses gestes. Avant de s'asseoir, elle chercha un instant de la main.

Ses yeux grands ouverts, d'un azur pâle et doux regardaient vaguement devant eux, sans voir l'angélique enfant qui lui souriait...

La pauvre princesse Hedwige avait trop pleuré... Elle était aveugle.

Or, comme tous les aveugles, le sens de l'ouïe s'était accru!

Elle posa vivement sa main sur le bras de la jeune fille :

— N'as-tu pas entendu du bruit, Maryka ?

— Non, grand'mère... Tout est tranquille. Le Démon ne se montrera guère qu'en pleine nuit pour surprendre le monde selon son habitude... Ah! ce maudit Boris le Rouge... Que Dieu le frappe donc à son tour!

— Prie pour lui, plutôt, chérie... afin qu'il se repente... Un si grand pécheur! répliqua doucement l'aïeule.

A ce moment du fourré une ombre que le crépuscule empêchait de remarquer, se glissait lentement vers les deux femmes.

— Sait-il seulement s'il y a un Dieu? Ce démon de l'Ukraine! Ce vampire! Ce bandit que l'enfer confonde. Ce maudit de tous!

L'ombre ricana sourdement.

— Je voudrais le connaître... le voir de loin... Un pareil monstre est unique au monde.

— Eh bien tu me connaîtras de près, fille imprudente, murmura l'ombre se rapprochant encore, riant d'avance de la terreur qu'il allait voir dans les yeux de la jeune fille.

— Ne souhaite pas de le voir, Marouchinska... Prie pour qu'il s'éloigne.

L'ombre hésita au son de cette voix, une main fiévreuse étreignit son front, puis fit un geste comme pour chasser une pensée importune.

— Cette voix... Je rêve... c'est impossible!...

— Il nous faut emballer la Vierge. Un rouleau sera plus facile à emporter, je détacherai la toile de son cadre, après notre prière pour mon père.

— Mon pauvre enfant! soupira dououreusement la princesse... Où peut-il être?... On m'avait signalé sa présence à Perm... Oh! Vierge du Miracle, fit-elle joignant les mains. Je vous l'avais confié... Entre vos mains mon Boris ne peut être perdu... S'il était mort, je l'aurais senti dans mon cœur... Mon pauvre petit!... Enfant de la Larme et de mes larmes!... Boris! Boris!... Où es-tu?... Hélas! je t'ai tant pleuré mon enfant, mon fils bien-aimé, que mes yeux ne te verront plus!

— Bonne-maman, fit la jeune fille caline et douce. Ne te déssole pas. Tu m'as tant dit qu'un cœur de mère reconnaît toujours son enfant... Non, mon pauvre cher père ne peut être mort... Nous avons tant prié pour lui...

V

L'HEURE DE DIEU

L'ombre eut un brusque sursaut, un recul, les deux mains crispées à sa poitrine, retenant un cri ou un sanglot.

Ciel... Qu'entendait-il? Cette vénérable aïeule devenue aveugle pour avoir pleuré son enfant, voilà qu'il la connaissait... C'était sa mère... Sa mère toujours chérie au coin caché de son cœur.

Michel avait vraiment menti comme le lui prouvait sa conversation avec Monseigneur Andrew... Pourquoi avait-il menti?... Et cette pure enfant à la voix d'ange, au sourire en fleur. Cette enfant qu'il venait prendre comme un infâme voleur, un misérable bandit, un monstre qu'il était... Cette enfant dont il voulait se servir comme d'un appât humain pour tromper les derniers fidèles de Russie... Cette enfant qu'il croyait la survivante des Tsars, échappée de sa geôle, était donc sa fille?...

Il avait donc une fille, de sa chair, de son amour!

Le cœur haletant, il la détailla avidement.

Il a devant les yeux sa propre image, Boris à seize ans.

Avec l'auréole de ses beaux cheveux, sa fille lui apparaît comme une sainte, une icône faite d'immatérielle beauté, un être inaccessible, une fleur de rêve.

— Ma Sonia!... murmura-t-il. C'est donc là l'enfant de notre amour.

Une émotion inexprimable lui serre le cœur, l'étouffe.

Brusquement la lumière se fait en lui sur l'infamie du comte.

— Comme il m'a trompé, le misérable! dit-il, la colère centuplée par sa haine subite.

— Où peut-il être, mon Boris... qu'il n'est pas venu dans mes bras? Toutes les recherches de Monseigneur Andrew sont restées infructueuses, acheva la princesse dans un sanglot.

— Ne pleurez pas, bonne-maman. Mon cher père reviendra... La Vierge du Miracle vous doit de nous le rendre...

— Oh!... Maman!... gémit-il tout bas, avec le cri d'amour de son enfance, avec un tel élan de tout son être qu'il butta contre une pierre.

Il n'en peut plus.

Son cœur est prêt d'éclater.

Il oublie qu'il est le Démon de l'Ukraine, celui que sa fille vient de maudire, de détester âprement! Celui dont les mains sont couvertes du sang de tant de victimes qu'on ne les compte plus! Celui qui s'est nommé lui-même Boris le Rouge.

Non, toute cette abomination n'existe plus.

Par un étrange phénomène il se revoit petit enfant près de cette mère incomparable, cette sainte à l'âme de martyre. Il se revoit priant la Vierge du Miracle...

— Mon Boris... mon tout petit!... soupira de nouveau l'aveugle.

Alors il ne lutte plus.

Un sanglot de désespoir et d'amour déchire ce cœur jusqu'ici fermé.

Il s'avance les bras tendus vers cette mère qui l'appelle et qui l'aime encore.

— Maman! crie-t-il tout haut maintenant.

La princesse relève la tête pour écouter.

— Cette voix? murmure-t-elle avec un immense espoir.

Maryka se retourne étouffant un cri de terreur.

Devant elle un homme vêtu de la casaque des rouges, les cheveux hirsutes, joint les mains... Il se traîne en sanglotant aux pieds de cette aïeule muette de joie qui promène ses mains ravies sur le front courbé de cet homme.

— Grand'mère... Grand'mère!... C'est un bolcheviste... il a la chemise rouge... Prenez garde!

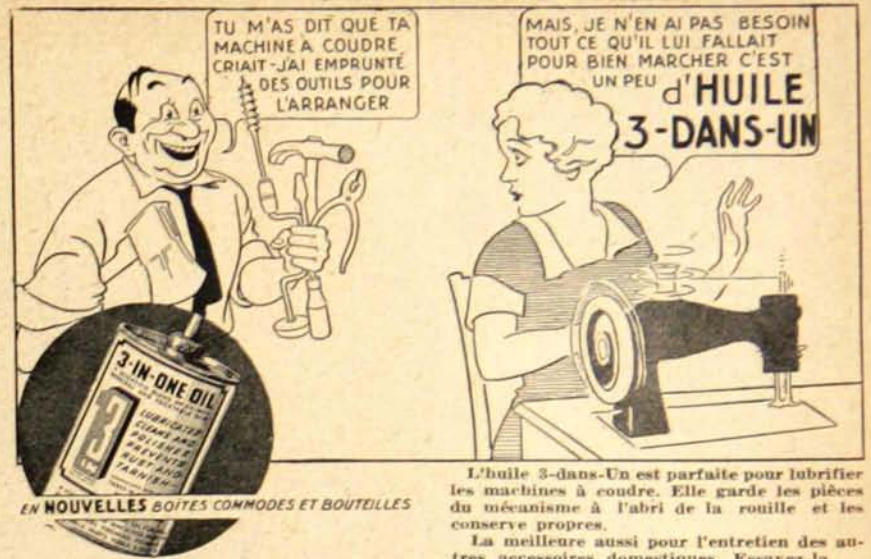
Mais tout au bonheur inattendu d'avoir retrouvé son fils, Hedwige n'entend pas... ne comprend pas... Surtout, elle ne voit pas le vêtement maudit.

— Ah! Maryka!... La Vierge nous rend ton père!... Boris, mon Boris.

Maryka pâle et tremblante recule soudain glacée d'épouvante.

La princesse divague? Sans doute la douleur a pris la raison de la pauvre mère, comme elle lui a pris la vue.

(Suite à la page 36)



L'huile 3-dans-Un est parfaite pour lubrifier les machines à coudre. Elle garde les pièces du mécanisme à l'abri de la rouille et les conserve propres. La meilleure aussi pour l'entretien des autres accessoires domestiques. Essayez-la.

Glace au Chocolat la plus Facile au Monde



Lait Eagle

GLACE AU CHOCOLAT MAGIQUE

2 carrés chocolat non sucré 1-1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré 1 cuil. à soupe eau

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Ajoutez le Lait Eagle Condensé Sucré. Remuez au-dessus de l'eau bouillante 5 minutes, jusqu'à épaississement. (Imaginez! Cela épaissit parfaitement en 5 minutes!) Ajoutez l'eau. Refroidissez le gâteau avant de le glacer.

Seulement 5 minutes de cuisson, au lieu de 15! Et on réussit toujours! Jamais ni trop épaisse, ni trop claire! S'étend en riches ondulations! Mais n'oubliez pas—qu'avec le Lait Evaporé on ne peut pas réussir cette recette. Elle exige le Lait Condensé Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Lait Eagle.

GRATIS "LES PLUS ÉTONNANTS RACCOURCIS!" Découpez la recette étonnante ci-dessus. Ecrivez-la vous-même. Puis, sans tarder, jetez ce coupon à la poste, afin d'apprendre une méthode de cuisiner entièrement nouvelle! The Borden Co. Limited, Yardley House, Toronto, Ont. Veuillez m'expédier GRATIS le livret "Les Plus Étonnants-Raccourcis."

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Province _____
(Ecrivez le nom et l'adresse lisiblement, en lettres moulées) 4-103P

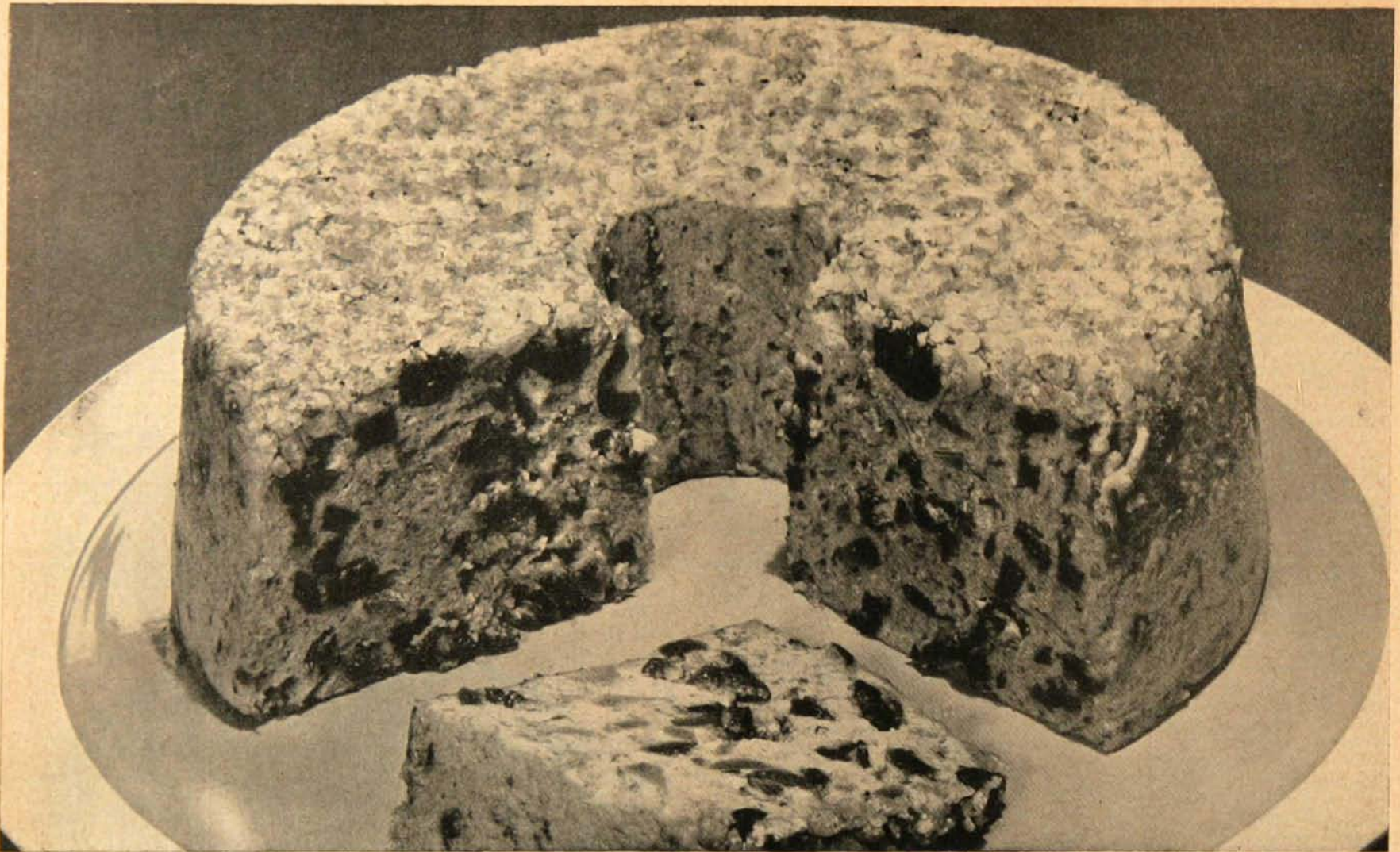
Grande Nouveauté!

LA PETITE REVUE

UN ROMAN

SECTION ILLUSTREE

15^c



Une nouvelle sorte de gâteau aux fruits pour les jeunes collectionneuses.

RIEN n'est plus amusant que les collections! On en fait de toutes sortes, et c'est vraiment une occupation des plus intéressantes. Il y en a sans doute parmi vous qui aiment les vieilles recettes. C'est à l'intention de celles-là que nous donnons aujourd'hui celle d'un gâteau aux fruits qui n'est pas cuit au four mais dans la glacière. Tout extraordinaire que cela vous paraisse, essayez et vous pourrez juger.

GATEAU AUX FRUITS

- 1½ tasse de raisins épépinés, lavés et hachés
- 1 tasse de cerises confites, coupées en morceaux
- ¼ de tasse d'écorces d'oranges confites, hachées menues
- ¼ de tasse d'écorces confites de citrons et ¼ de tasse de citron finement haché
- 1½ tasse de purée de pruneaux non sucrée
- 1 tasse de sucre granulé
- 1 tasse de jus d'orange, non coulé
- 1 cuillère à thé de cannelle
- 1 cuillère à thé d'épices
- 1 cuillère à thé de muscade
- 2 cuillères à table de cognac
- 4 cuillères à table de gelatine granulée
- 6 cuillères à table d'eau froide
- 1½ chopine de crème fouettée
- 1 tasse d'amandes

Mélangez les fruits, les écorces, la purée, le sucre, le jus d'orange, les épices et le cognac, et laissez reposer pendant 1½ heure. Faites chauffer jusqu'à ébullition et retirez du feu. Humectez la gelatine d'eau froide et faites dissoudre dans le mélange chaud. Laissez refroidir. Fouettez la crème assez épaisse sans être trop ferme, battez le mélange de jus de fruit froid et de gelatine avec la crème. Hachez finement les noix et couvrez-en le fond de votre moule. Versez-y le mélange, mettez dans la glacière sans faire geler. Servez par tranches. On peut ajouter des cerises confites aux noix pour la décoration.

NIDS DE POMMES DE TERRE

Ecrasez bien vos pommes de terre et assaisonnez-les de sel, poivre et beurre; ajoutez assez de crème ou de lait échaudé pour qu'elles soient bien lisses. Dressez-les en nids et faites-les roussir délicatement au four. Préparez des petits pois avec du beurre et un peu de crème assaisonnée. Tenez-les bien chauds et remplissez-en les nids de pommes de terre au moment de servir.

SALADE ROUGE ET BLANC

Hachez le plus finement possible du chou rouge et du chou blanc en quantité égale et mélangez bien. Prenez de préférence le milieu du chou rouge. Ainsi

creusé, le chou vous offre un plat très original pour la salade à laquelle vous aurez ajouté de la moyonnaise. C'est décoratif et excellent. Servez avec des huîtres frites. (Cortolme du *Delineator*)

SOUPE AUX CHOUX-FLEURS

Préparez un petit roux avec du beurre et de la farine, sans lui faire prendre couleur. Mouillez peu à peu avec du bouillon en tournant, et au premier bouillon

retirez sur le côté du feu pour finir de cuire pendant 25 minutes. D'autre part, cuisez à l'eau un petit chou-fleur en le tenant un peu ferme. Après en avoir retiré le quart, partagez le reste en petits bouquets et finissez de cuire dans le bouillon. Hâchez le quart retiré et faites-le revenir au beurre avec un oignon haché et du sel. Réduisez en purée, que vous mélangez avec la soupe. Cette soupe est excellente et très facile à réussir.



Des mets expérimentés qui ont résisté à l'épreuve du temps.

**Pour celles qui
collectionnent
les recettes**

Employez la "MAGIC" et soyez certaine!



BEURRE 7¢



SUCRE 9¢



OEUF 11¢



FARINE 7¢



LAIT 3¢



CHOCOLAT 9¢



POUDRE A PATE MAGIC MOINS DE 1¢

"VOUS NE POUVEZ CUIRE UN BON GATEAU AVEC UNE POUDRE A PATE INFERIEURE. C'EST POURQUOI J'EXIGE LA 'MAGIC.' ET VOYEZ COMME ELLE COUTE PEU... MOINS DE 1¢ POUR UN GROS GATEAU A TROIS ETAGES"

dit

MADAME R. LACROIX

directrice adjointe des Ecoles Ménagères Provinciales de Montréal

Les prix des ingrédients ci-dessus varient naturellement selon les localités.

AVEZ-VOUS déjà songé à l'importance du rôle que doivent jouer les 2 ou 3 cuillerées à thé de poudre à pâte que vous employez dans une recette de gâteau?

C'est peu, direz-vous, mais quelle différence peut faire cette petite quantité de poudre à pâte! Elle peut vous donner un beau gâteau ou un gâteau médiocre... elle peut même vous faire perdre tous vos autres ingrédients: beurre, oeufs et lait frais, sucre, farine et essence.

C'est pourquoi les experts en art culinaire du Canada vous disent de n'employer que la meilleure poudre à pâte

—la "MAGIC." Leur expérience leur a démontré que la "Magic" donne invariablement de meilleurs résultats. Ses propriétés pour faire lever la pâte ne varient jamais. Aussi la recommandent et l'emploient ils *exclusivement*.

Pourquoi risquer quand la "Magic" coûte si peu—il vous en faut pour moins de 1c pour faire un gros gâteau. C'est payer bien peu cher la plus grande légèreté, la plus fine saveur et autres meilleurs résultats assurés par cette fameuse poudre à pâte.

Commandez-en aujourd'hui une boîte chez votre épicier.



"NE CONTIENT PAS D'ALUN." Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun, ni aucun ingrédient nuisible.

FABRIQUEE AU CANADA



Essayez cette recette de GATEAU "MAGIC DEVIL'S FOOD"

- 3/4 tasse beurre
 - 3 oeufs
 - 2 1/2 tasses farine à pâtisserie ou 2 1/4 tasses farine à pain
 - 1/4 c. à thé sel
 - 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
 - 1 c. à thé vanille
 - 3 carrés chocolat non sucré, fondus
- Défaites bien le beurre en crème; ajoutez le sucre lentement; ajoutez les jaunes d'oeufs battus et mêlez bien.

Ajoutez la farine tamisée avec la poudre à pâte et le sel, alternativement avec le lait; ajoutez la vanille et le chocolat fondu. Incorporez les blancs d'oeufs battus ferme. Mettez dans 3 moules à gâteau étagé beurrés et cuisez à four modéré (350° F.) environ 20 minutes. Mettez les étages ensemble et recouvrez d'un Glaçage au Beurre et Chocolat ou de Givre "Ecume de Mer." (Voir en page 13 du nouveau Livre de Cuisine "Magic.")

Nos Casse-tête Historiques

(Tous droits réservés)

"Le Casse-Tête Historique sera à l'Histoire ce que la culture physique est au corps." Feu le Chanoine P.-F. Siéris.

Des Casse-Tête Historiques! Une aubaine pour les lecteurs de LA REVUE MODERNE, un passe-temps aussi instructif que récréatif et d'un intérêt général pour la famille, particulièrement au point de vue historique.

S'amuser à voyager dans le passé de notre pays, à relire les pages de notre histoire, charmera les loisirs de nos lecteurs au double point de vue de l'utile et de l'agréable.

Tout le travail se résume à donner les années exactes correspondant aux faits historiques du problème, pour trouver le même total dans l'addition verticale, diagonale et horizontale des colonnes, d'après la clef donnée.

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au samedi 17 février, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar (\$1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

PROBLEME No 5

1573	A	1572	1602	1577	1607
1593	1583	1592	1582	1597	B
1578	C	D	1574	E	F
G	H	I	J	K	L
M	N	O	P	Q	R
S	T	U	V	W	X

(Tous droits réservés) O. D'A.
CLEF: 9534

EXPLICATIONS: Remplacez par l'année correspondante aux faits historiques suivants, la lettre de chacun des carrés. Si vos réponses sont exactes, elles donneront le même total pour chaque colonne quelle que soit la direction de l'addition (verticale, diagonale ou horizontale).
Clef: 9534.

(Tous droits réservés)

Nom _____

Adresse _____

A—Année où Pontgravé et Champlain remontèrent jusqu'au Sault St-Louis.
B—Un siècle avant l'expédition de Denonville.

L—Un siècle avant l'érection du Fort Niagara par M. de la Salle.
M—Deux ans avant que De Chates succède à Chauvin.

te ans avant la Cie de Montréal avant l'Indépendance des

nd à Port-Royal.

ant Lescarbot à Port-Royal.

es avant l'invasion américaine.

les avant le Gouvernement

nel.

avant l'ouverture du Couvent

s à la Haute-ville de Québec.

avant l'expédition de Frontenac

les Iroquois.

avant l'expédition de Le Moyne

la Baie d'Hudson.

ayant la reconstruction du

acoui rasé par Denonville en

es avant le rappel de Haldimand

grand contentement de tous les

sants seront publiés dans

L'Enfant de la Larme

(Suite de la page 33)

Que dit-elle? Cet homme serait mon père... Impossible. On lui a appris à aimer le noble prince Boris Strolenski... Ce ne peut être un bandit.

Il se retourne vers elle; des larmes de ravissement et d'extase tombent des yeux de ce bandit, qui se traîne à ses pieds.

— Ma fille!... ose-t-il dire, l'implorant des mains et du regard.

Mais Maryka recule davantage.

— Arrière, dit-elle... Ne me touchez pas... Grand'mère s'abuse. Il ne peut rien y avoir de commun entre la fille des Strolenski et vous.

Il baisse confusément la tête, abattu, foudroyé.

La voix chérie de son enfant éveille en lui la conscience assoupie.

Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre cette vénérable aveugle, cet ange et lui, Boris le Rouge?

Il s'interroge avec horreur... Il s'écroule dans la poussière frappant sa poitrine... Il pleure... Il pleure sans fin aux pieds de la mère qui pressent un mystère; aux pieds de sa fille dont il ne peut supporter l'écrasant mépris.

Il n'ose demander où est sa femme... Il murmure de vagues paroles... Il prie, lui, qui se moquait de la religion. Il appelle la Vierge du Miracle, lui qui naguère encore défiait Dieu.

Ah... Comment rachètera-t-il ses crimes? Comment osera-t-il revenir devant sa mère aveugle qui ne peut voir l'abjection où son fils bien-aimé est tombé.

Et le grand coupable dont l'âme perdue remonte du fond de l'abîme, le criminel, se frappe la poitrine:

— Pardon!... Pardon!

— Maryka, explique-moi... Qu'y a-t-il? demande l'aveugle dont les mains se mouillent des larmes de son enfant... Boris... dis-moi.

La jeune fille se tait.

Elle détourne encore la tête. Elle ne veut ni voir, ni entendre le malheureux désespéré qui sanglote avec désespoir:

— Pardon!... pardon!

V

MORTE LA BÊTE

Des cris soudain éclatent au loin:

— Les Rouges... Les Rouges... Le Démon de l'Ukraine... Défendons-nous. A mort Boris le Rouge.

Il se relève d'un bond, les yeux hagards, sondant toute l'ombre:

— Cache-toi mon enfant, dit la princesse. Ce bandit, ce monstre altéré de sang est dans les environs... Viens.

Mais il reste debout... Il écoute figé d'horreur les pas lointains de ses hommes. Il guette leur arrivée.

Son exécrable projet se tourne contre lui. C'est sur la personne sacrée de son enfant que ses soldats, la croyant la fille du tsar, vont porter une main presque sacrilège... Non... ce!à ne peut être.

Dieu l'a traité avec miséricorde, lui, le grand pécheur. Il l'a arrêté au bord de l'abîme...

Ah! sa fille... sa fille... Il frémit d'épouvante à la pensée de ce qui aurait pu être... Il faut à tout prix empêcher qu'on ne la voie.

— Viens... viens... dit encore Hedwige... Cache-toi du Démon... Ce Boris le Rouge est un sinistre bandit... Ne le saisis-tu pas?

Il regarde sa mère avec désespoir, tant la situation lui paraît inextricable.

Comment empêcher qu'elle n'apprenne, la malheureuse, que le Démon c'est lui.

Il regarde sa fille la honte au front. Sa Maryka, cet ange dont le regard l'a maudit, dont la main le repousse avec un insurmontable dégoût, dont les yeux purs se détournent avec horreur.

— Laisse cet homme, grand'mère, rentrons.

— A mort, le Démon! crient des voix qui se rapprochent, empêchant la pauvre aïeule de répondre.

Brusquement cinq hommes vêtus de casques rouges surgissent des fourrés, font irruption devant la maison.

Maryka jette un cri terrible:

— A moi! A moi, Stéphane!

Mais Boris arrête l'élan de ses hommes.

— Arrière tous. On m'a trompé... La fille des tsars n'est pas ici, elle est morte.

— Elle est vivante! tonne une voix dans la nuit. C'est celle-ci. Saisissez-là.

Michel avec cinq hommes encore apparaît.

Il désigne Maryka tremblante entre les bras d'Hedwige qui ne peut deviner le drame effroyable qui se passe.

Mais avant que Boris ait parlé, la princesse a tendu la main vers cette voix qui vient de réveiller en elle les plus cruels moments de sa vie.

— Est-ce toi, comte Ovanieff? dit-elle. Toi, qui jadis a trahi les tiens. Toi, misérable qui, de concert avec l'infame Grégor Méloutine dénonças mon pauvre Boris Strolenski? Toi qui fis chasser Hedwige Strolenski du château, pour usurper les biens et la fortune des princes? Toi qui fis condamner aux mines du Baikal ton neveu innocent? Arrière bandit!

— Qui me connaît ici? demanda Michel étonné.

Il regarde sans la reconnaître cette femme aux cheveux blancs, majestueuse, imposante comme la justice vengeresse.

Il essaie de la voir dans l'obscurité.

Il s'approche, et cette femme ne recule pas devant lui.

Qui est cette jeune fille devant laquelle Boris se tient muet, mais attentif aux étranges paroles qui lui sont une révélation soudaine?

— Qui es-tu? D'où me connais-tu? questionna-t-il envoie, vaguement inquiet. Alors Boris s'avance.

Il semble grandir de toute la haine qui le soulève, qui déborde en lui.

LES GAGNANTES DU 4ème CASSE-TÊTE HISTORIQUE

Madame Pierre Tremblay

284, rue St-Cyrille,
Québec.

Mlle N. Charlebois

4384, rue Boyer
Montréal.

Mlle Isabelle Baribeau

Ste-Geneviève de Batiscan,
Co. Champlain

Solution
du 4ème
Casse-Tête
historique

1546	1556	1547	1557	1542	1552
1536	1566	1567	1537	1532	1562
1541	1551	1545	1555	1549	1559
1561	1531	1535	1565	1569	1539
1548	1558	1543	1553	1544	1554
1568	1538	1563	1533	1564	1534

(Tous droits réservés)

Solution
du 4ème
Casse-Tête
historique

L'Enfant de la Larme

Il apparait aux yeux terrifiés de Michel comme un vengeur impitoyable, comme un justicier terrible.

Et rien ne peut empêcher le flot de paroles qui se pressent, qui se heurtent sur ses lèvres.

— Depuis quand la victime ne connaît-elle pas son bourreau? gronda-t-il d'une voix menaçante. En quelques minutes j'apprends qui tu es, Michel Ovanieff. L'heure est venue où je te demande compte de tes mensonges. N'as-tu pas dit que la princesse Hedwige était morte sur la route de Sibérie, par ordre de Tsar?

— Je l'affirme encore.
L'aveugle fit un mouvement, mais Boris reprit:

— Tu avais pris soin d'elle avec un soin fraternel, disais-tu, jusqu'à ce qu'elle fut dépossédée de ses biens et partie pour l'exil?

— C'est la vérité.
— Tu mens, misérable! clama Boris hors de lui. La princesse Hedwige n'est pas morte. Jamais tu n'as veillé sur elle, autrement tu aurais su le secret de ma vie, le secret caché à tous.

Michel recula comme devant un danger terrible.

Il regarda autour de lui cherchant une issue, mais Boris devina sa pensée.

— Serrez les rangs, camarades. Que ce traître n'échappe pas. Oui, tu as menti. Car tu aurais vu près de ma mère une jeune femme, la mienne! Tu aurais vu un enfant, le mien!... Ah! bandit! Démon qui fut le pire tentateur pour l'infortuné que je suis. Misérable qui m'entraîna sur le chemin du crime... Tu fis de moi un monstre abject et maudit... Tu sais que je ne fus pas coupable de l'attentat de Peterhof! Je m'enfuyais de toi, de vous tous, pour courir au bonheur et à l'amour près de ma Sonia... Tu m'as vendu, infâme!... Tu fis chasser ma mère. Tu osas régner en maître dans mon domaine. C'est toi encore qui fis signer ma condamnation en Sibérie, espérant m'y voir mourir... Mais le vent de la Révolution souffla jusqu'au Baikal, car Dieu voulait que la vérité se fasse jour.

— Tout cela est faux! balbutia Michel se voyant perdu... Cette femme est folle... Je ne la connais pas.

— Elle te connaît, cela suffit.
— Elle t'abuse de ses mensonges.

— Lâche. Misérable lâche! tonna Boris. Serpent odieux, sais-tu qui tu oses traiter ainsi?... La princesse Hedwige n'est pas morte, ai-je dit. Regarde bien cette noble femme dont la douleur a blanchi les nattes, dont les larmes ont brûlé les yeux... Cette femme, c'est ma mère! La princesse Hedwige est vivante.

Michel jeta un cri d'épouvante.
Tout est perdu! Boris qu'il avait si bien dressé à la vengeance, ne manquerait pas la sienne à cette heure.

— A genoux devant ta victime, gronda encore Boris.

D'une main de fer il jeta à terre le misérable.

— Maintenant ta vie est finie. Mes yeux se sont ouverts. Tu vas mourir, comte Ovanieff.

Michel comprit que ces paroles étaient sans rémission.

Il grinça des dents, laissant échapper un horrible juron. Mais puisqu'il devait mourir, et bien, il se vengerait jusqu'au bout.

— J'ai quelques mots à dire.
— Parle.

— Sans que nul ne m'interrompe?
— Foi de Boris.

— Hedwige, princesse Strolenska, dit-il avec un sardonique sourire, sache que je hais tous les tiens. C'est moi qui ai envoyé ton chapelain en Sibérie. C'est moi qui t'ai rendue veuve en empoisonnant Yvan. Et quand sur son lit de mort il vouait son fils à la Vierge, lui souhaitant d'être un saint comme son aïeul Boleslas, et la gloire de son nom... moi, je jurai tout bas d'en faire un démon et la honte des Strolenski... J'ai réussi, ricana-t-il. Ton fils, Hedwige, sais-tu comment on l'appelle?

— Tais-toi! rugit Boris se jetant sur lui, écrasant la bouche mauvaise de ses poings. Baillonnez cette vipère, vous autres, ajouta-t-il s'adressant à ses hommes.

— Boris!... Boris!... gémit la voix inquiète d'Hedwige. Que signifie tout cela?... Qui sont ces gens?... Qui es-tu? Que voulait-il dire?...
Ah! l'horrible instant.

De quelles tortures effroyables il payait sa vie de crimes, en cette minute d'horreur sans nom; devant sa mère, devant sa fille.

Devraient-elles entendre ce nom terrible?

Cette révélation ne serait donc pas épargnée à cette sainte... à cet ange?

— Assassin! hurla Michel d'une voix étouffée, tirant son revolver tandis que muette de terreur Maryka entraînait l'aveugle dans la maison dont elle verrouilla la porte.

— Tu mérites mille morts, répliqua Boris, et tu veux encore me tuer. Mais je ne suis plus ce que tu dis... Repens-toi! Laissez-le libre, vous autres.

Les hommes desserrèrent leur étreinte.

— Si je meurs, cria le prince. Vengez moi, camarades!

— Hurrah le Démon de l'Ukraine!... Hurrah Boris le Rouge! clamèrent les soldats enthousiastes.

Deux cris de détresse y répondirent de la maison. Boris eut un soupir de douleur contre l'irréparable.

A présent sa pauvre mère savait le nom maudit.

— Vierge du Miracle, pria-t-il avec une brusque ardeur, laissez-moi vivre pour expier.

Pleins de haine ils se jetèrent l'un sur l'autre rugissants.

Le combat fut court et décisif, car l'heure du châtement voulu par Dieu avait sonnée.

Le comte Ovanieff tomba la poitrine trouée, jetant avec un flot de sang un dernier blasphème et sa suprême insulte:

— Tu m'as vaincu Démon de l'Ukraine! rugit-il.

C'était fini désormais de son emprise redoutable.

Il n'exercerait plus son diabolique pouvoir sur l'âme et le cœur de Boris; le misérable était mort.

— Morte la bête, mort le venin! fit sourdement Boris tandis que ses hommes repoussaient le cadavre du pied.

VII

LE CHÂTIMENT

Un instant Boris chancela devant la dépouille, foudroyé de mille sentiments qui ravageaient son cœur: haine remords, désespoir, honte immense.

Il voulut se précipiter vers la maison d'ou sortaient des sanglots déchirants, mais des gens armés, Stéphane Vodolski en tête l'entourèrent soudain:

— Nous le tenons... A mort le Démon!

Les rouges avec des cris furieux, sinistres dans la nuit, fondirent sur la foule, la repoussant pour défendre leur chef adossé contre la porte fermée.

Il essaya vainement de l'ouvrir, envahi par un découragement sans nom.

Ainsi, sa mère, sa fille avaient entendu l'horrible nom!

Elles savaient que le fils, le père, n'était autre que cet être maudit, ce monstrueux Démon de l'Ukraine.

— Ouvrez, ma mère, ouvrez! implorait-il pendant que les autres se battaient.

Ah! s'il avait pu voir!

La princesse défaillante, à demi morte de douleur se trainait à tâtons vers cette porte, que Maryka implacable refusait d'ouvrir.

Les pauvres mains de l'aveugle touchèrent la serrure... écartèrent le verrou... ouvrirent enfin...

Boris en larmes, reçut dans ses bras sa malheureuse mère.

— Pardon!... Pardon! maman! dit-il comme si ce tendre mot de jadis eut dû ouvrir la source de miséricorde au cœur de l'infortunée... Pardon, ma fille!

— Vous n'êtes pas mon père! dit Maryka sombre et dure. Non, Boris le Rouge ne peut être mon père.

Il n'osa encore demander sa femme, sa femme absente du foyer familial.

Il avait peur, lui devant qui tout tremblait!

Il avait honte de prononcer le nom chéri de Sonia.

Il se sentait indigne d'amour!

Plus tard il questionnerait.

Il lui fallait d'abord le pardon de la sainte, de la martyre qui allait mourir, il le voyait... Mourir tuée par lui!

Aucun mot ne sortait des lèvres pâles de la princesse. Les larmes semblaient tariées sous les paupières closes. Le pouls battait faiblement.

Saveur insurpassable

THÉ "SALADA"

'Frais des plantations'

653P

TÉL. CR. 2149

2461 rue des Carrrières
MONTREAL

J. H. Breton
TEINTURIER ET NETTOYEUR
Prop. du NEW SYSTEM CLEANING SERVICE

Soulage la TOUX naturellement

POUR ECHANTILLON GRATUIT
Envoyez nom et adresse, avec 4¢ (en timbres), à Pertussin Ltd., avc. Atlantique, Montréal, P.Q.

Pertussin

POUR Prenez
Maux de Tête, Les Comprimés du Dr Picault
Névralgie, Ne contient aucune drogue contraire au coeur
Migraine, Etc. 25 cts la boîte

Faire remise par mandats ou chèques au pair au
LABORATOIRE "NEL"
320 est, rue Notre-Dame — MONTREAL

Pour Affections Nerveuses, Anémie, Convalescence, Insomnie, Perte d'Appétit

Le Tonique Puissant et Reconstituant
ELIXIR CONTANT
aux Glycéroposphates et Lécithine

\$1.25 la bouteille

Inutile d'insister sur la qualité de ce produit. Les cent ans d'existence de la Pharmacie sont une preuve indiscutable de son honorabilité envers ses clients, et de la valeur des préparations qu'elle offre au public.

PHARMACIE CONTANT
J. B. CONTANT, Prop.

1833 — 100 Ans — 1933
365, rue Notre-Dame est MONTREAL

L'Enfant de la Larme

Le désespoir le jeta sur ce cœur dont il avait connu l'inépuisable tendresse, couvrant de baisers et de larmes les mains inertes entre les siennes; les douces mains qui ne répandaient plus à son étreinte.

— Maman!... maman!... Réponds à ton fils!... Maman... Oh! maman, pardon!

A la fin ce mot éveilla la mourante. Ses doigts touchèrent le visage du Démon de l'Ukraine. Elle eut la force de dire:

— Boris!... le pardon est au repentir... Je devine le tien, ô mon pauvre enfant!

Comment un cœur de mère ne pardonnerait-il pas?... Dieu y a mis une étincelle de sa miséricorde... Sonia t'a pardonné...

— Sonia!... Oh! mère, où est-elle?

— Pauvre petite épouse... Elle est morte!

— Ah! gémit-il plus fort... Ma Sonia est morte!

C'était le coup suprême dans tout ce châtement déjà si terrible. Il courba le front davantage, effondré sous la main de Dieu.

— Elle t'aimait... Elle offrit sa vie pour toi le jour où Maryka est née, comme je prie Dieu d'accepter la mienne... Ah! Monseigneur Andrew... Que n'êtes-vous là... Vais-je mourir ainsi sans une bénédiction?

Boris rugit sourdement. Le vénérable prêtre était son prisonnier. Refuserait-il de le rendre? D'accéder au désir de sa mère?

Il courut écouter à la porte. On se battait toujours dehors, les coups de feu, les cris le prouvaient, mais la bataille semblait s'éloigner.

— Que je puisse seulement sortir! murmura-t-il avec une sorte d'égarément, titubant comme un homme ivre... Et je le ramène.

Alors Maryka parut sortir de sa morne torpeur.

— Par ici! fit-elle indiquant le jardin, jetant sur le prince un camail pour cacher cette casaque rouge dont la vue lui était insupportable.

Il bondit comme un cerf, prit le cheval d'un de ses hommes à l'entrée de la route et galopa ventre à terre.

Ses soldats s'effrayèrent de le voir arriver l'air hagard, une pâleur effroyable sur ses traits.

— Qu'y a-t-il chef?... Où sont les camarades?

— Mgr Andrew? demanda-t-il sans même avoir entendu les questions de ses hommes.

Ils le regardèrent sans comprendre.

— Où est le prisonnier?

C'est le vieux pope que tu demandes?

— Oui.

Ils le conduisirent dans l'une des tentes où le vénérable vieillard se leva à son approche.

— Ma mère se meurt! dit-il d'une voix âpre et saccadée. Elle vous réclame. Venez vite... Je vous emmène.

Mais le prêtre le toisa.

— Qui me prouve que tu dis vrai, Boris le Rouge? Comment et où as-tu vu la princesse Hedwige?

Il comprit la méfiance du prêtre; il en souffrit horriblement.

— Les minutes sont comptées, Mgr Andrew, soupira-t-il. Hâtez-vous. J'ai vu ma pauvre mère... J'ai vu ma fille Maryka. Je suis infiniment malheureux parce qu'elle me repousse... Je sais aussi que Sonia est morte... Cela vous suffit-il?

Oui cela suffisait. Le prêtre voyait le remords et le repentir envahir cette âme. Il ne mentait pas; nulle autre que sa mère n'avait pu le renseigner ainsi.

— Allons.

La peur d'arriver trop tard martelait les tempes de Boris. Il prit néanmoins le temps de dire à ses hommes:

— Assez pour ce soir. Que les camarades rentrent... attendez mes ordres.

— Ils ont gagné?

— Evidemment, fit-il avec une rage sourde.

V

J'AI PÉCHÉ

Boris et le prêtre partirent, galopant à perdre haleine, sauvagés l'un par l'autre.

Quand ils croisaient les Rouges, Boris répétait un mot d'ordre.

— C'est le Chef! disaient-ils abaissant leurs armes.

Lorsqu'ils apercevaient quelques habitants, Mgr Andrew montrait sa croix.

Ils passaient encore, rapides comme le vent, sur leur coursier, cavaliers de légende,

de vision de rêve et de mystère qui étonnaient les uns et les autres.

— Où vont-ils? se demandait-on.

La Vierge du Miracle veillait sur celle qui avait eu confiance, car ils arrivèrent à temps.

Le combat durait toujours, mais les soldats du Démon avaient peu à peu raison de leurs agresseurs dont le nombre diminuait.

Ils comprenaient qu'il était plus sage de se retirer à la faveur de l'obscurité, de rentrer chez eux et de fuir au matin.

Boris passa par le jardin, comme au départ, courut tel un fou aux pieds de sa mère qui ne devina pas sa présence.

Mgr Andrew s'approcha, prit la main de la mourante.

— Princesse Hedwige, m'entendez-vous. — Monseigneur, fit Maryka brisée d'émotions. Elle vous a appelé à plusieurs reprises... A présent... c'est peut-être fini?

— Non. Le cœur bat, faiblement il est vrai, mais elle vit encore... Il faut la secourir.

Voyant la pauvre enfant à bout de forces, il alla chercher lui-même un peu de vodka dont il humecta les lèvres de l'aveugle, frictionna ses tempes et ses mains pour rappeler le sentiment de la vie qui s'éteignait.

Peu à peu, elle revint à elle, ouvrit ses yeux sans regard, chercha des mains le fils retrouvé, le fils criminel, le fils pardonné.

— Boris!

— Mgr Andrew est ici, dit-il. Je suis allé vous le chercher, chère mère.

— Ah! sois béni pour cela! fit-elle avec un soupir de joie.

Le prêtre vint près d'elle; ils parlèrent tout bas.

La confession suprême de cette sainte ne fut ni longue, ni difficile.

Elle tourna la tête vers l'endroit où la Vierge du Miracle dominait l'émouvante scène.

— Elle m'a ramené mon Boris... Qu'elle tue en lui le Démon de l'Ukraine! fit-elle avec un affreux déchirement. Qu'il puisse effacer la tache sanglante que... Boris le Rouge a mis sur le nom des Strolenski.

Hedwige se tourna vers son fils.

— Je t'en supplie, ô mon enfant, mon petit enfant... Repens-toi...

Des larmes coulaient de ses prunelles mortes. Cette désolation de sa mère émut Boris au point de le tuer, tellement le cœur accélérât ses mouvements.

Ah! la suprême prière de cette martyre ne serait pas vaine.

Il se déchira la poitrine, sombre, farouche, ne pouvant supporter ce spectacle, les yeux secs parce que sa douleur était terrible.

Des cris rauques s'échappaient de la gorge du grand coupable.

— Trop tard, trop tard!... répétait-il désespéré, avec une honte extrême de sa vie, ne sachant comment la réparer, lui, par qui sa femme était morte, par qui sa mère allait mourir!

Il n'osait lever les yeux, ses paupières lourdes de toute l'opprobre qui pesait sur lui. Il n'osait regarder sa fille, cet ange de pureté qui se détournait, lointaine, implacable dans sa réprobation.

— Il n'est jamais trop tard, Boris Strolenski, dit doucement Mgr Andrew. Comme ta mère, je te dis: "Repens-toi".

— Comment ferai-je?... Puis-je rendre la vie à ceux que j'ai tués?... Les biens à ceux qui furent pillés par mes hommes? répliqua-t-il accablé de sa misère.

— Repens-toi, mon Boris! implora de nouveau la mourante.

— Mère... je me repens, je déteste mes crimes... Je voudrais à l'instant racheter ma vie par la mort, cria-t-il dans l'explosion d'un violent désespoir.

— Que Dieu t'entende, dit à la fois Hedwige et le prêtre.

— Et moi, je t'en supplie, ajouta encore la mère.

Ce fut la dernière parole comme la dernière prière de la princesse.

Le cœur usé par la souffrance n'avait pu supporter le coup suprême d'apprendre le déshonneur de son enfant.

Elle eut un faible soupir, inclina la tête et ce fut fini.

Le vieillard d'un geste doux ferma les paupières et commença les prières.

Devant la mort, Maryka sortit de sa torpeur pour s'agenouiller aux pieds de l'aïeule.

Elle était désormais seule au monde, elle qui repoussait ce monstre appelé le

Démon de l'Ukraine, ce Boris le Rouge qui était son père.

Mais lui, penché sur le cher visage de la morte, revêtu à cette heure d'une suprême majesté, lui, recula jusqu'au fond de la pièce, crispant ses doigts au mur, résistant à la tentation maudite d'un suicide le délivrant du lourd fardeau de ses hontes; écoutant avec une indicible horreur la voix de la conscience lui criant:

— Parricide!

— A genoux Boris. Ta sainte mère est morte... Viens mon enfant.

Cette voix du prêtre rompit le mauvais charme, l'emprise funeste.

Il courut aux pieds du prêtre, se prosterna la face contre terre, frappant sa poitrine de criminel pour dire au milieu des sanglots, humble prière du pécheur repentant devant Dieu:

— Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché...

.....

Quand Stéphane Vadbolesky entra au matin dans la petite maison, il vit avec stupeur ce spectacle inoubliable et grandiose:

Maryka pleurait au chevet de la princesse morte,

Monseigneur Andrew les mains levées, absolvait le Démon de l'Ukraine agenouillé, versant sur le grand coupable la Miséricorde et le Pardon qui purifiaient à jamais Boris le Rouge.

TROISIEME PARTIE

EXPIATION

I

SEUL

Le lendemain, Boris, dont les cheveux avaient blanchi au cours de cette nuit féconde en émotions de tous genres, Boris réunit ses hommes, voulant entrer tout de suite dans le programme de rachat que lui conseillait Mgr Andrew.

— Camarades, dit-il d'une voix basse et morne. Je ne vous ai jamais maltraités.

— C'est vrai, tu es un bon chef, Boris le Rouge.

Le mot amena en son cœur une souffrance que traduisit la crispation du visage.

— Laissez ce nom. Le Démon de l'Ukraine a vécu. Oubliez désormais Boris le Rouge.

— Quoi, chef! Tu nous quittes?

— Je pars, en effet.

— Nous irons partout avec toi.

— Non, camarades. Je dois suivre seul la route qui m'est tracée. Je vous ai entraînés dans un chemin de crimes, de hontes, de sang... Frères, je vous engage à sortir de cette boue... je vous rends votre liberté.

Ils se regardèrent, interdits.

Mais l'ascendant de Boris sur ces hommes farouches était si grand, qu'ils n'osèrent ni protester ni se moquer.

Ils ne pouvaient le taxer de lâche, l'ayant vu brave jusque la témérité.

Mais ils ne comprenaient pas ce brusque revirement, sinon par les récents événements auxquels ils n'avaient cependant compris que peu de chose.

Ils ne s'en allaient pas, attendant un démenti à ces étranges paroles.

Mais le chef ne se reprenait pas; au contraire, il affirmait de nouveau, il accentuait du geste l'ordre donné.

— Allez disait-il. Rentrez dans vos foyers si vous en avez. Combattez pour la bonne cause, celle de Dieu et de la Patrie. Allez camarades... Je vous dis adieu!

Alors ils comprirent que c'était sans rémission, sans appel.

Quelques uns, hésitants, timides, se regardèrent, puis tous d'un commun accord firent pour la dernière fois le salut militaire au chef terrible et défilèrent un à un.

Ils pensaient vaguement qu'une tempête morale avait emporté la raison du redoutable Démon; qu'une bourrasque sans pareille avait brisé l'activité de Boris le Rouge, émiettant cette volonté forte et dominatrice qui les avait subjugués tant de mois.

Qu'allaient-ils faire, habitués à ce chef devant lequel ils tremblaient tous? A qui se donner? Où aller?

— Je disais bien que le chef baissait, dit l'un d'eux en ricanant.

Les autres le regardèrent de travers sans répondre; Fédor, qui avait des lettres, dit seulement:

— C'est un choc moral qui eut raison de Boris le Rouge... Je casse la tête à qui en rira.

Ils furent médusés de la réplique et la même idée traversa leur cerveau:

— Sois notre chef, toi, camarade!

— C'est dit, fit-il simplement sans s'étonner.

Et l'accord nouveau fut tout de suite conclu.

Après leur départ, Boris visita ses papiers, les lut, déchira les uns, conserva les autres; brûla, brûla sans trêve, tout ce qui le rattacherait aux sociétés secrètes: règlements, statuts, projets.

Parfois la lecture de ces feuilles lui causait une telle souffrance qu'il retenait un sanglot.

Souvent c'était une brusque exclamation de colère qu'elle lui arrachait.

Quand il eut fini, étonné du silence qui l'entourait, il pensa appeler quelqu'un, mais se souvint qu'il avait rompu avec ses hommes.

— Seul! murmura-t-il avec une indicible tristesse. Je suis seul au monde... Sans mère, sans épouse, sans enfant! Je les ai toutes perdues par ma faute... Oh, Maryka! fille chérie, ange bien-aimé, pardonneras-tu jamais cette honte à Boris le Rouge?

La répulsion de la jeune fille lui était d'un incommodable tourment.

Savoir que son enfant le méprisait avec horreur, torturait le cœur du prince.

Il tira sa montre.

— Il va venir, dit-il. Après je partirai. Mon mince bagage est prêt.

Il s'assit, rêvant et méditant.

Ses songeries étaient traversées des doux profils de celles qu'il avait aimées, de toutes celles qui avaient souffert par lui: Hedwige, Sonia, Maryka.

Puis, comme des ombres néfastes et maudites, passaient les visages haineux, farouches du comte Ovanieff, de Grégor Méloutine.

Il avait fait justice du traître; mais Grégor Méloutine où était-il? Jamais Michel n'avait fait mention de lui.

II

PELERIN ERRANT

Un pas pressé interrompit le cours de ses pensées.

C'était Mgr Andrew qui entra.

— Comment vas-tu, Boris? questionna affectueusement le prêtre.

— Je suis un pauvre à tous points de vue, répondit-il avec un geste d'insouciance.

— Les pauvres sont aimés de Dieu, mon enfant. Courage... Je vois que tu as déjà fait place nette. Tes hommes sont partis!

— Je les ai congédiés, selon ma promesse. A présent je suis libre d'aller où vous voudrez... Aidez-moi... aidez-moi, gémit-il l'âme aux abois.

— De tout mon cœur. Le premier pas est fait, ta réconciliation avec Dieu. Le sincère aveu de tes fautes et ton repentir t'a ouvert mon cœur comme autrefois... Oui, je t'aiderai, pauvre infortuné.

— Ah! Parlez-moi d'elles... Des mortes et de la vivante... J'ai tant à apprendre.

— Que te dirai-je? Si tu n'as pas connu ton père, grâce au crime de Michel qui l'empoisonna, Maryka non plus n'a pas connu sa mère. Elle mourut en lui donnant le jour, tu le sais. Son organisme délicat n'avait pu supporter les émotions successives de ton arrestation et de ta condamnation.

— Je ne fus pas coupable comme elle le crut.

— Tu m'as dit, en effet, que voulant rompre avec tout et tous, tu avais payé Méloutine pour jeter la bombe à ta place sous le train impérial.

— Surtout pour courir chercher ma femme et recommencer une autre vie auprès d'elle!

— Ensuite, ce fut le terrible ukase de l'Empereur, qui défendant de correspondre avec toi, la priva de tes nouvelles, en même temps que ta mère était dépossédée au profit de Michel Ovanieff. Elle et ta mère vécurent pauvrement, des seuls revenus retirés de la vente d'une propriété du comte Csarnewski. Je ne voulais pas me séparer d'elles; je trouvais facilement des leçons dans les riches familles. Possédant aussi de bonnes économies grâce aux générosités des Strolenski, je pus ainsi à leur insu aider les pauvres princesses.

— Comme elles ont souffert, si les privations s'ajoutaient à leurs peines! dit Boris découragé.

— Passons. Toute souffrance a son mérite et c'est le passé. Maryka vint au

L'Enfant de la Larme

monde... Sonia mourut dans la fleur de ses vingt ans, en t'appelant et nous recommandant le petit ange qu'elle laissait en souvenir de sa courte union.

— Ah!... c'est trop cruel.
— Plus tard, Maryka mise dans un gymnase, (1) ta pauvre mère resta seule avec sa peine. Lorsque ta fille, élevée selon son rang, revint près d'elle, la princesse était aveugle. La guerre, hélas! jeta le trouble dans l'Europe entière; nous eûmes à souffrir des horreurs de l'envahissement. Il fallut la révolution russe pour redonner à ta mère l'espoir de te revoir... Elle s'informa, apprit effectivement ta mise en liberté, ton départ du Baikal, mais depuis Perm, ta trace était perdue.

— C'est qu'à Perm, Michel m'attendait, dit-il amèrement. C'est là qu'est né Boris le Rouge, Démon de l'Ukraine.

Ah!... pauvre mère.
Un sanglot coupa sa voix.
Le prêtre respectant cette douleur bien-faisante et sacrée se tut.

Ce fut Boris qui reprit, humble, hésitant:

— Et Maryka?
— Maryka est fiancée à un jeune comte Polonais Stéphane Vadbolski, ardent patriote, bien estimé de la haute classe.

— Quand se marie-t-elle?
— Le mariage devait avoir lieu dans cinq jours. Nous pensions le retarder à cause du deuil, mais les temps sont si troublés, la pauvre petite si seule, qu'il vaut mieux se hâter de lui donner un protecteur et de les rendre heureux. La date reste donc la même... Cependant, continua le prêtre un peu hésitant, ta présence oblige Maryka à avoir ton consentement pour ce mariage... mais...

— Elle refuse de me voir, n'est-ce pas? Je le comprends, interrompit le malheureux père. Ce consentement je le donnerai par écrit. Ah! ma fille, ma fille... Douce enfant de ma Sonia!... Que ma souffrance te soit rendue en bonheur... Que mes larmes de honte et de remords deviennent des joies dans ta vie!... Maryka chérie, je ne suis pas digne d'être ton père, mais te savoir mon enfant fait la douceur de ma solitude. Penser que j'ai une telle fille est un bonheur que je ne mérite pas.

Il sanglotait brisé, abattu par le mépris persistant de Maryka.

— Ensuite, continua le prêtre voulant endiguer ce chagrin qui émiettait les forces et le courage nécessaires à Boris, ensuite les jeunes époux tâcheront de gagner une contrée neutre, plus clémente pour eux que la pauvre Russie. Mais c'est difficile, pour ne pas dire impossible.

— Je puis leur en donner les moyens, dit Boris relevant la tête.

— Et comment.
— C'est facile Monseigneur.

— Oh! parle.
— On ne sait pas encore ma défection de l'armée rouge. Pour la Tchèque, je reste l'un des leurs, comme nous avons convenu vous et moi. Ils auront un sauf-conduit qui facilitera tout à mes enfants. Ce soir je quitte la contrée pour mener au gré de Dieu une vie errante. L'expiation a commencé, elle doit continuer. Vivre où vit ma fille me serait à la fois trop doux et trop cruel. Je n'irai vers elle qu'à son appel. Alors je comprendrai qu'elle aura eu pitié de ma douleur et de mon isolement.

— Ah! Pauvre Boris! Que Dieu te donne du courage.

Il serra les mains du vieillards.

— Adieu, Monseigneur Andrew. Priez pour le plus maudit des hommes, pour l'infortuné pèlerin errant que je suis... Nous nous verrons rarement désormais, cependant tout ce qu'il faut vous parviendra en temps voulu, pour aider au rachat de mes crimes, termina-t-il mystérieusement.

Les deux hommes s'étreignirent une dernière fois sur le seuil.

Puis derrière le digne prêtre, Boris s'en fut, pèlerin errant comme il l'avait dit, vers l'Expiation.

III

LE MARIAGE

C'était ce matin le mariage de Maryka. Mariage triste s'il en fut!

Les deux époux sans parents n'avaient que quelques intimes pour les assister.

La cérémonie eut lieu dans la plus stricte intimité, voulue par le deuil récent de Maryka et les circonstances actuelles.

Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention.

Boris avait envoyé le consentement nécessaire et le sauf-conduit promis.

Mgr Andrew, les montrant à Maryka avait dit:

— Ne sois pas implacable pour ce malheureux... Il souffre comme un damné!

— Sa mère et la mienne sont mortes à cause de lui... S'il souffre, je souffre aussi.

— C'est ton père, mon enfant.

— Je suis seule au monde.

— S'il vient à toi, ton devoir est de l'accueillir.

— Il ne viendra pas... Il a senti l'abîme que ses crimes ont creusé entre nous. Plus tard... N'insistez pas maintenant, Mgr Andrew.

Le prêtre se tut.

Il voyait la plaie ouverte dans le cœur de Maryka.

Il fallait laisser faire au temps son œuvre apaisante.

La jeunesse est intransigeante parce que la vie ne l'a pas encore heurtée.

Il faut avoir souffert pour connaître l'indulgence.

Le mariage eut donc lieu un matin de bonne heure; les jeunes gens côte à côte, sans trop espérer le bonheur, le demandèrent à Dieu.

Dans l'église solitaire et silencieuse, tout au fond, caché dans l'ombre, un homme aux cheveux blancs regardait avidement le beau couple que Mgr Andrew allait unir à jamais.

Il se revoyait dix huit ans plus tôt, à une cérémonie pareille, à côté de Sonia.

Union éphémère et douloureuse s'il en fut où la pauvre jeune femme n'avait trouvé que des larmes et de la honte.

Il pria, pleura prosterné sur la pierre à l'écart comme un paria qu'il était, le cœur contrit, humilié, mais débordant d'amour, pour celle qu'il nommait avec ravissement:

— Ma fille!

Quand ce fut fini, les mariés prêts à sortir passèrent près de lui.

Il s'agenouilla dans l'allée pour mieux contempler sa Maryka.

En le reconnaissant, elle eut un léger recul, ferma les yeux, troublée jusqu'au fond de l'âme, du baiser si humble que le malheureux avait osé mettre sur la voile blanc de l'épousée.

— Sois heureuse, o mon ange! murmurait-il à travers ses larmes.

Elle passa...

Et ce fut fini de la joie pour lui.

Il sentait qu'il ne la reverrait pas et cela lui devint atroce.

N'importe.

Elle l'aimerait un jour.

Il saurait mériter son pardon.

Déjà, Maryka n'avait pas détourné son regard à son approche.

Elle savait qu'il avait assuré leur départ, il les suivrait d'ailleurs incognito, mais prêt à les secourir au besoin.

Le comte et la comtesse Vadbolski avaient choisi le Danemark comme étant le plus proche de la Pologne, où Stéphane comptait rentrer dès les troubles finis.

Leur voyage de noces dura peu, tant de misères s'étaient sous leurs yeux partout où ils passaient! Tant de villes anéanties, de contrées détruites.

Ils ne restèrent que quelques mois à Copenhague.

La proclamation de la République en Pologne apaisée, leur permit d'y rentrer avec joie, car Maryka attendait une prochaine maternité.

VI

POPE LA MORT ET P'TIT PERE

L'Europe depuis deux ans avait mis bas les armes, assoiffée de paix, lasse de lutter, de se battre, de mourir.

Mais la Russie des Soviets, la Russie indéfectiblement bolcheviste restait désemparée et belliqueuse.

L'armée rouge continuait ses massacres en masse, ses pillages, ses tueries.

Cependant les grands chefs s'apercevaient que depuis quelque temps les scènes odieuses de mort et de carnage s'arrêtaient en maints endroits.

Les soldats rouges envoyés aux lieux indiqués trouvaient les maisons vides; les habitants, prévenus par de mystérieux avis avaient fui à temps sans attendre les oppresseurs.

En rage d'avoir été déçus, les bolchevistes brûlaient et pillaient ce que dans leur hâte du départ les gens avaient laissés.

Quel pouvait être l'invisible inconnu assez au courant de leurs faits et gestes, connaissant si bien leurs projets secrets,

pour les contrecarrer ainsi, les devancer; souvent les détruire?

Quel était l'homme assez hardi pour les défier sous un voile impénétrable, si parfaitement caché que la police ne pouvait rien découvrir de lui?

Depuis bientôt un an, les avis mystérieux continuaient, augmentant la soif de destruction de la Tchèque dont la redoutable colère grandissait de se voir impunément jouée.

On arrêta invariablement tous les hommes, même les Rouges.

On emprisonnait toutes les femmes, quitte à les relâcher après une enquête sommaire.

On interrogeait tous les enfants.

On questionnait tous les vieillards. Mais en vain; les avis secrets continuaient à travers la Russie soviétique.

Pour ceux qui mouraient catholiques, un prêtre secrètement averti venait facilement les assister et les encourager.

Comment celui-là entrait-il ainsi partout?

Quelle influence occulte agissait donc pour ouvrir devant lui prisons et geoles?

Personne n'osait ni toucher, ni se moquer, ni insulter ce prêtre inconnu, vêtu comme tout le monde, dont on ignorait le nom et la demeure, mais dont chacun connaissait les cheveux blancs et la courageuse douceur.

— Qui es-tu? avait-on dit un jour.

— Le compagnon de la Mort.

— Tu n'as donc pas peur d'elle?
— Je la vois chaque jour.

Il se trouvait à point, au jour fixe, à l'heure dite, pour telle exécution, telle condamnation.

Souvent il arrivait avec des ordres supérieurs d'élargissement.

Alors les prisons s'ouvraient devant les femmes, les enfants, les pauvres vieux tremblants, à qui Pope la Mort donnait un secours et un avertissement, toujours le même:

— Voilà de quoi fuir. Hâtez-vous de quitter le pays.

Par quel pouvoir invisible, impénétrable, agissait-il ainsi sans rien craindre tout danger écarté de ses pas, tout obstacle renversé, toute barrière levée?

On s'habitua tellement à le voir libre, insoupçonné, qu'on le laissait passer, quelquefois sans lui demander l'ordre.

Il le montrait néanmoins, pour appuyer davantage la confiance, parmi ces hommes qu'aucun crime ne rebutait.

Il leur parlait, causait avec cette douceur qui caractérisait ses gestes et ses paroles.

Quand il se trouvait avec ceux que les fanatiques appelaient les "tièdes", les "mous", il les exhortait à fuir ce milieu, à changer de vie, leur procurant, quand il était sûr d'eux, les moyens de passer à l'étranger.

— Ils me tueront, disaient-ils peureux, effrayés des représailles possibles, s'ils essayaient de fuir.

Mais la confiance du prêtre savait vaincre tout recul, applanir toute difficulté.

FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique, 750 chambres.
Tarif:
\$1.25 à \$2.00
Simple, pas de prix plus élevés.
Stationnement très facile pour autos.
Et aussi autres Hotels à



Moderne à l'épreuve du feu.
Location très favorable.
\$1.25 à \$2.00
Simple, pas de prix plus élevés.
Radio dans toutes les chambres
Rochester, Buffalo et Erie

TORONTO-MONTREAL

CROISIERE

aux

ANTILLES AMERIQUE DU SUD et PANAMA

à bord du

"LAFAYETTE"

(25,082 tonnes)

Départ de New-York le 17 février

19 JOURS : : : : \$235.00 (Minimum)

New-York — St-Pierre — Fort-de-France — Barbades — Port d'Espagne — La Guayra — Curacao — Colon — Kingston — New-York



Pour renseignements s'adresser à

French Line

1196 PLACE PHILLIPS, MONTREAL
ou aux agents locaux

(1) Pensionnat russe.

L'Enfant de la Larme

— Je réponds de votre vie! affirmait Pope la Mort. Suivez-moi le jour que je vous indiquerai.

En tremblant, ils le suivaient, pénétraient dans une demeure mystérieuse à deux entrées.

Là, un homme aux cheveux blancs comme le pope, les traits nobles, distingués, mais empreints d'une extrême tristesse, les recevaient en les encourageant encore.

Ils leur donnaient de nouveaux vêtements, rasait leur barbe en broussailles et leurs cheveux hirsutes.

Puis après leur avoir remis un sauf-conduit jusqu'à la frontière, les faisaient sortir par la seconde porte.

Jamais non plus on n'avait su le nom de cet homme.

Quelques-uns, se retrouvant au pays voisin, se rappelaient vaguement avoir vu ce visage, ils ne savaient où.

On s'apercevait en haut lieu de ces défections; de ces fuites souvent en nombre, souvent isolées, et les commissaires soviétiques s'arrachaient les cheveux dans leur impuissance à découvrir ce mauvais génie; cet adversaire qui semblait s'être donné la tâche de sauver le plus qu'il pouvait d'âmes et de corps.

Mais, le jour où l'on saurait qui, le jour où le nom jusqu'ici caché pénétrerait à la lumière la vengeance de la Tchéka serait atroce, tous l'avaient juré.

V

MARYKA

Dans le domaine des Strolenski réparé, remis en état le jeune couple vit heureux.

Le comte Stéphane et Maryka oublient dans la paix bienfaisante les horreurs passées.

Autour d'eux les générations nouvelles qui avaient connu la princesse Hedwige et Boris étaient venues se grouper autour de leur descendante et de son mari.

L'ère de la Liberté avait sonné en Pologne, le servage des anciens jours n'exista plus; néanmoins les Strolenski étaient si aimés, qu'il aurait presque fallu le rétablir pour satisfaire l'attachement dévoué de ces populations fidèles.

Maryka, bonne fée secourable à tous soulageait toutes les infortunes du pays demandant en échange de prier pour son père.

C'est que, peu à peu, sous l'influence de Monseigneur Andrew, la rancune s'émiettait dans ce cœur filial, remplacé par l'amour, le regret de sa dureté et l'incommensurable pitié que méritait le malheureux paria.

Puis, deux mignons jumeaux étaient nés dans le château ancestral; deux anges qu'elle avait voulu nommé Yvan, comme l'Aïeul et Boris, comme son père.

De les voir grandir, prospérer, gazouiller auprès d'elle, la jeune femme avait senti combien sa conduite était repréhensible, barbare, anormale même envers celui qui rachetait ses crimes, délaissé, méprisé par sa fille.

— Pauvre père!... murmurait-elle parfois.

Elle enveloppait ses fils de ses bras tendres, les couvrait de caresses dans une peur soudaine de se les voir enlevés.

— Mes chéris! Chers trésors! Que Dieu vous garde à mon amour!

— Maryka, disait alors Mgr Andrew. Mon pauvre Boris a fait la même prière. Et tu ne l'as pas exaucée! Il ne tenait qu'à toi de mettre une lueur de joie dans sa vie de paria, de maudit, si je puis dire... Et tu as refusé.

— Oui, j'ai été dure!

— Maryka, ajouta Stéphane, on peut toujours réparer... adoucir...

— Hélas!... Que faire... Comment vivrait-il avec nous?

— On le reconnaîtrait, mes pauvres enfants, dit le prêtre. Il faut aviser cependant et changer cet état de choses, non pas rendre à mon pauvre Boris, une place à ton foyer, Maryka, ce n'est guère possible, mais lui donner l'occasion de te revoir, de vous voir tous, de presser dans ses bras ses petits enfants!

Maryka pleurait; la douleur, la confusion, le remords se lisaient dans ses beaux yeux.

Le regard qu'elle levait vers son mari implorait maintenant.

Ce n'était plus l'intransigente jeune femme du matin des épousailles qui reculait, détournant les yeux en apercevant son père.

Non, transformée par la maternité, son âme accessible au pardon l'avait senti germer généreux et doux; l'heure était venue de le lui donner large et

noble, d'oublier dans un devoir filial qu'elle ne refusait plus, les errements du malheureux qu'un mauvais ange, ce démon de Michel Ovanieff avait conduit au mal.

— Je veux le voir! dit-elle après le tumulte intérieur de son âme aux abois... Mon pauvre malheureux père!... Oui, je suis coupable, car la princesse Hedwige aimait tant son Boris!

— Elle a pardonné à ce grand coupable, fit Monseigneur Andrew.

— J'aurais dû l'imiter... Mon aïeule était une sainte! Elle comprenait que tout le mal venait de cet infernal génie... Hélas!... Ma pauvre maman que je n'ai pas connue...

— A cause de lui encore, ma chérie, ajouta Stéphane. Et le prince Boris en fut privé lui-même. Allons, Maryka, c'est le jour du pardon, il faut l'octroyer à ce malheureux.

— Ce sera un gage de bonheur pour vos enfants. J'approuve Stéphane. Le pardon est une fleur du ciel, laisse-la fleurir dans ce domaine, ma fille.

— Oh! Monseigneur! Si vous pouviez lire dans mon cœur quel repentir est en moi! Un enfant ne doit pas juger son père et j'ai osé juger le mien.

— Je suis sûr, fit Stéphane, que Dieu qui lit dans le secret des cœurs lui a accordé des circonstances atténuantes; le vrai coupable fut Michel, ce...

— Paix à ses cendres, coupa le prêtre. Qui sait, si une seconde de repentir n'a pas effleuré son âme au dernier moment!

— Sans lui, cependant, insinua Maryka, nous serions tous réunis et heureux! Ma pauvre grand-mère, ma maman chérie!

— Ceux qui sont morts comme elle, dans la paix du Seigneur, sont heureux, Maryka. Déplorons leur absence parmi nous, mais réjouissons-nous de leur sort!

Ce jour là, Monseigneur Andrew s'attarda plus que d'habitude à ce foyer reconstitué, racontant avec quelle abnégation sublime, quel renoncement de tout, le prince Boris Strolenski réparait les crimes de Boris le Rouge, Démon de l'Ukraine.

Devenu la Providence de tous, c'était par centaines maintenant qu'il sauvait les vies humaines, détruisant les odieux effets de la Tchéka le plus qu'il pouvait, protégeant hommes et villes, annihilant de son mieux les infâmes projets des Soviets.

Les jeunes gens avaient les larmes aux yeux en écoutant leur vénéré ami.

— Oh! qu'il vienne! Qu'il vienne, mon pauvre père! sanglotait Maryka.

— J'irai moi-même le chercher, ajouta Stéphane, les traits empreints d'une noble ardeur.

— Merci, mes enfants! Ces paroles me sont douces à entendre, et mon pauvre Boris les entendra aussi de ma bouche. Mais il faut agir prudemment et lentement, de façon à ne pas attirer l'attention sur lui.

— Il me tarde, Monseigneur! J'ai hâte d'être sa fille!

— Pour le moment, il sera plus facile de combiner une visite jusqu'à ce que nous ayons tout préparé pour qu'il quitte la Russie.

— Et vienne ici dans le manoir de ses ancêtres! ajouta le comte Vadbolski enthousiasmé.

— Dieu vous entende comte; mais je doute qu'il accepte.

— Nous irons tous deux, mon mari et moi, le supplier...

— Merci encore, chers amis! Votre généreux pardon doit réjouir nos morts! Ensemble nous ferons le nécessaire et quand Boris saura que ses enfants et ses petits-enfants...

— Oh! s'écria Maryka. Une idée!... Ses petits enfants iront vers lui. Nul ne se méfiera de deux petits... Ils seront nos messagers de tendresse. N'est-ce pas, Stéphane, tu veux bien?

— Je veux tout ce que tu veux, ma chérie, et si tu trouves le moyen...

— Nous le trouverons! Ah! mon pauvre père!... Que la Vierge du Miracle qui protège si ouvertement et tant de fois les Strolenski nous aide encore!

— VI —

LES ANGES DU PARDON

Or, un jour il arriva, car toute œuvre de rédemption a ses détracteurs et ses

traîtres, il arriva que la Tchéka entendit murmurer un nom, tout bas, en grand secret.

Il fallait voir... s'informer... il ne suffisait pas d'accuser, il fallait prouver une accusation aussi formidable.

Car celui-là on le connaissait de longue date.

Redoutable et terrible il avait rempli le pays de ses sanglants exploits.

Sa conduite connue de tous le plaçait au-dessus du soupçon; des preuves, il en possédait de formidables à son actif.

Le nom mystérieusement donné fut abandonné et l'enquête tout de suite close.

Quelques-uns même eurent un rire sinistre pour dire:

— Si celui-là n'est pas rouge, qui le sera?

Mais le nom revint encore à plusieurs reprises sur les listes de suspects que les chefs faisaient circuler entre eux.

On décida d'établir une étroite surveillance, dans le plus grand secret, et l'homme désigné fut dès ce jour suivi minute par minute.

A ce moment, sur l'avis de Pope la Mort, P'tit Père s'arrêta un jour à la frontière polonaise, pénétra dans une maison désignée d'avance, et y attendit les événements.

Seul et triste toujours, il vivait dans la maison close au fond d'un jardin faisant seconde sortie à l'habitation.

Voilà que ce matin la porte de ce jardin s'ouvrait soudain devant P'tit Père, stupéfait, un peu inquiet.

Quelqu'un avait donc une clé?

Subitement il se tint sur la défensive, prêt à tout ce qui pourrait arriver et qu'il attendait, peut-être!

Un homme entra, poussant devant lui une voiturette où deux bébés charmants gazouillaient, souriaient, tendaient les bras vers le solitaire.

Il s'arrêta pour les admirer, les trouvant beaux à ravir, charmés de cette visite semblant un rayon de soleil au milieu des fleurs.

— Que veux-tu? dit-il au serviteur?

Pour toute réponse l'autre désigna au bras de chaque enfant un billet enrubanné.

Intrigué, Petit Père les prit, les ouvrit...

Des larmes jaillirent brusquement de ses yeux quand il lut:

"Maryka demande à son père, le prince Boris Strolenski, la bénédiction de leur cher aïeul pour ses deux jumeaux, Yvan et Boris."

— Comme ce jour est bien choisi pour me donner du courage, dit-il.

Suffoquant de joie, le malheureux proscrit volontaire, se mit à genoux pour lire encore, pour recevoir des douces petites menottes roses, le pardon tant attendu, le précieux pardon de sa fille apporté par des anges.

Quelle délicatesse dans ce geste charmant des deux bébés, ce geste qui disait tant de choses au pauvre père.

Il se sentait enfin purifié par ce pur contact, car une grande paix l'inondait.

L'ostracisme si douloureux à son cœur était donc fini?

Maryka mise au courant de tout par Mgr Andrew trouvait donc l'expiation suffisante?

Elle appelait son père à présent.

— Trop tard! murmura-t-il.

Cependant il combla de caresses les ravissants bébés, reçut les leurs avec un bonheur intense, s'attardant à écouter leur ramage d'oiseaux, à sentir les doigts menus tirer sa moustache avec de petits rires mélodieux...

Ah! l'heureux jour où le poids si lourd des crimes passés s'aléga soudain sur les épaules de Boris!

La bienfaisante seconde que celle où ses deux petits-fils le rappelaient à la douce vie de famille; cette vie qu'il n'avait jamais connue par sa faute.

— Cela suffit, Boris! dit soudain Mgr Andrew. Il ne faut pas attirer l'attention sur nous. Tout est réglé minute par minute dans cette affaire que j'ai préparée avec Maryka et son mari. Dès qu'il sera possible, abandonne tout et vas rejoindre tes enfants qui t'attendent!

— C'est trop de joie pour moi, pour le misérable que je suis! fit-il presque épuisé par l'émotion.

Après une dernière caresse à laquelle le jeune aïeul s'attardait, arraché à grand-peine de la chaîne des petits bras; après un dernier baiser, les beaux anges ayant

terminé leur miséricordieuse mission, partirent.

La voiture quitta le jardin ensoleillé, le domestique sortit comme il était venu, sans une parole, avec silence et mystère. C'était fini du bonheur entrevu.

— VII —

GETHSEMANI!

Alors Boris étreignit le vénérable vieillard.

— C'est à vous que je dois cela, ô mon noble ami, mon Père!... Comment vous remercier?

— En continuant ce que tu fais. Pour une âme sauvée que de joie au ciel. Et tu les sauves par milliers!

— Hélas!... Je crains de ne plus pouvoir le faire. Néanmoins j'irai jusqu'au bout et tant que je vivrai!

— Qu'y a-t-il? Que veux-tu dire?... questionna Mgr Andrew subitement inquiet.

— Simplement ceci: je suis dénoncé.

— Mon Dieu!... Mais c'est la mort pour toi!

— Je le sais, mais je la désire. A présent que j'ai eu le pardon de ma fille, connu mes beaux petits-fils, je ne souhaite plus rien que mourir, racheter ma vie comme l'a souhaité ma mère sur son lit de mort.

— Ne parle pas ainsi, Boris. Le bonheur s'ouvre devant toi, tu reverras ta Maryka qui t'aime.

— Non, Monseigneur, répliqua-t-il hochant la tête. Dieu fait bien les choses. La vie de famille serait pénible pour mes enfants comme pour moi. Il est des souvenirs terribles dont rien ne peut effacer l'horreur. Je puis un jour être en présence de ceux qui furent "mes hommes". Quelle honte pour les miens!... Je dois disparaître... Ils m'aiment mort; ils respecteront ma mémoire, grâce à la grande paix du Christ qui enveloppe les disparus... C'est mieux ainsi...

— Tu me donnes de tristes nouvelles... Pourquoi ne pas fuir?

— Il n'est plus temps... Je ne l'ai pas fait quand je le pouvais, pourquoi désertier maintenant mon devoir?

Sur votre conseil en restant à la tête des comités secrets, j'ai pu, aidé par vous, déjouer souvent leurs projets, vous procurer les entrées libres partout où il y avait un malheureux à sauver... J'ai pu faciliter à d'autres le moyen de quitter l'armée Rouge, de changer de vie... Or depuis plusieurs mois on me soupçonnait sans oser croire. Mon passé plaçait pour moi...

— Ce qui prouve que Dieu tire le bien du mal. Grâce à ce passé tu as sauvé plus d'âmes que le Démon de l'Ukraine n'en a perdues!

— Puissiez-vous dire vrai!

— N'en doute pas, Boris.

— A présent on s'écarte de moi. Je ne sais plus rien ou presque. Les sauf-conduits me sont retirés, je suis étroitement surveillé, filé, espionné... C'est la Providence qui permet que ces petits anges et vous-même ayez passé par le jardin dont la porte n'est pas gardée comme celle de la maison.

— Comment?... C'est à ce point?

— J'ai vu ce matin quatre soldats en face de cette habitation pour en surveiller les accès. C'est fini pour moi. Cependant comme rien ne peut plus me sauver, voici un paquet de sauf-conduits. Hâtez-vous de vous en servir; quelques-uns encore pourront être sauvés, jusqu'à ce que le cachet soit changé... Maintenant, mon Père, il est possible que je ne vous revvoie pas. Veuillez entendre une dernière fois l'aveu de mes crimes et me donner le "Pain des forts"... Sachant que vous viendriez, je suis resté à jeun... Il faut nous hâter... Peut-être ne sortirai-je pas vivant de cette maison...

Le prêtre atterré restait sans paroles.

— Je fais le sacrifice de ma vie pour racheter tout le mal que j'ai fait, continua le prince... Que mes enfants aiment mon souvenir!... Ce qui m'est le plus pénible c'est de n'avoir jamais reçu un baiser, un mot de tendresse de ma fille bien-aimée.

— Ah! Que n'as-tu parlé plus tôt, malheureux... Que ne m'as-tu averti!

— C'est là justement qu'est le sacrifice, mon ami... J'irai à la mort le cœur contrit et humilié pour que Dieu fasse miséricorde au grand coupable que je suis... Hâtons-nous, mon Père.

Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

TULIPE NOIRE — C'est en effet l'époque des heures surprises qui ensolent l'aube nouvelle. Je vous remercie de la part que vous faites mienne. Elle m'assure de votre souvenir, et c'est une certitude qui m'est très bonne. Je vous dis sans crainte que vous me taxiez d'égoïsme; je sais que vous me comprenez mieux que cela. — Vous avez raison; il n'y a pas de mots qui puissent exprimer le véritable bonheur. Le cœur est assez grand pour contenir l'infini, mais il en vit dans la douceur du mystère, et le mystère est un secret. — C'est peut-être, mon amie, parce que j'ai pu parvenir à découvrir la beauté de tout ce qui fait la vie et que c'est vers elle que je me tourne lorsque la route s'obscurcit. Cela n'écarte pas les difficultés, mais c'est une acalmie qui permet de ressaisir son courage. Combien stérile serait cette méthode personnelle, si elle n'était d'aucun profit pour les autres! — Oui, j'ai une idée "comment ce doit être" puisque votre amitié m'est si précieuse que j'ai besoin de la sentir mienne. Merci Tulipe, de cette réconfortante fidélité. — Oh! la sage logique que la vôtre et quelle grande vérité dans votre conclusion. Oui, pourquoi ne pas vouloir être heureux chez soi... pourquoi s'étourdir de bruit et de plaisirs, quand la vie familiale est délicieusement bonne! L'esprit moderne souffre en tempête... heureux qui peut se préserver de sa rage destructive! — Je vous remercie de vos bons souhaits; je fais à chacun de vous une part des miens et vous assure de ma meilleure pensée, petite mie heureuse à qui Dieu dispense si largement les meilleures joies de la terre.

RACHEL — La dépression qui sévit à suspendu le mouvement, mais vous avez raison, l'occasion restait à notre disposition et l'envoi a été fait à votre nom. Je vous remercie, amie Rachel. Que Dieu vous le rende en santé et en consolation. — Je comprends vos craintes; le mal est trop tenace pour qu'il en soit autrement. Mais qui sait si l'opération ne serait pas la guérison? Il pourrait arriver que vous en disiez; c'est un mal pour un bien. Est-ce que ce serait bon? Je m'en réjouirais à plein cœur. Nous n'aurions pas prié en vain, et la vie vous serait tellement meilleure! Espérons toujours, mon amie, et demandons plus instamment. Ceux des vôtres qui ont atteint le port ne vous oublient pas soyez-en assurée, et n'est-ce pas réconfortant que cette pensée d'une union que la mort même ne peut briser. — J'espère que vous aurez l'occasion de nous faire faire connaissance. Ce serait le présent intimement lié au cher passé dont chaque souvenir demeure vivace. — C'est bien en février, en effet. L'avis que vous recevez bientôt vous renseignera plus vite que le ferait ma réponse; je crois que l'offre vous plaira. — Je vous remercie mon amie, pour l'envoi du chèque de bonheur qui m'assure la rente d'une joie quotidienne. Je vous rends votre geste amical avec toute l'amitié qui reste vôtre toujours.

PRIMAVERA — SOURIRE DU VAL — MY-ONNE — VIOLONISTE — TÊTE DE MORT — JEANNE-MARIE — BOUÉE MARINE — ROBERT — PETITE MÈRE SANS EPOUX — GOUTTE D'EAU — UNE AMIE — SCEPTIQUE — SILENCIEUSE — MYRTHA — MARCELLE — BERENGÈRE — SUZIE — CAMILLE P. — MARIE-JEANNE M. — PAPILLON DE VELOURS — ESMERALDA — HUMBLE VIOLETTE — EVANGELINE — MIRZA — EMILIE — Un grand, un sincère merci pour les souhaits si aimablement exprimés et pour le souvenir que vous me gardez si fidèlement et qui m'est si cher.

COEUR AIMANT — J'ai reçu le colis, j'en ai croqué l'exquis contenu et mon amitié vous remercie de votre délicate attention.

ROSITA — Que vous m'avez fait plaisir! Merci, et n'oubliez pas que je vous garde toujours votre place.

ENIGME — Je savais... mais il m'a été bon de le lire. Je vous en remercie, ma petite amie. Vos mots réconfortants sont de ceux que je garde précieusement toujours.

JEANNE-GUY — Si Dieu le veut... comme cela me sera bon! Et je devrai cette joie à vos bons souhaits dont je vous remercie de tout mon cœur.

VEILLE AMIE — L'agréable retour vers les chers souvenirs que vient de me procurer la lecture de votre billet! Merci pour le tout, mon amie; surtout pour le petit rayon d'espoir que vous faites briller à l'horizon. Si c'était possible...

FAUVETTE — La dernière visite de l'année, m'écriviez-vous. Et déjà, janvier compte quelques jours, nous en avons déjà compté trois, et quand vous me lirez le premier mois sera déjà fini. La vie aura repris son cours ordinaire, chacun se sera remis à sa tâche, avec un peu plus de joie au cœur, espérons-le. Merci, petite amie, des souhaits que vous m'exprimez pour votre maman et vous et pour la jolie messagère qui me les apporte.

BRUYERE — Que votre fidèle souvenir m'a fait chaud au cœur, Bruyère! Mon meilleur merci. Que la pensée du doute ne vous effleure même pas. J'ai la certitude que, comme moi, vous n'oubliez pas.

ESPERANCE — Et vous non plus vous n'oubliez pas, ma petite amie. Merci de cette douceur d'amitié qui compte déjà quelque dix ans que nous aurons peut-être le plaisir de tripler. Je n'oublie pas la pensée promise.

MME J. A. B. — Semer! Quelle grande action! Que le geste du semeur doit être pensé, réfléchi, puisque, dans notre champ d'action, il endosse la responsabilité. La Providence, heureusement, y met la main, et la moisson lève à son gré. Le terrain vous est familier, nous nous y rencontrons et ce m'est un réel plaisir. — Merci pour vos vœux. Qu'en retour Dieu vous accorde la santé.

ONDEE — Que chaque page de l'année me soit aussi agréable que celles que nous venons de tourner, et votre souhait sera réalisé, aimable Ondée que je remercie sincèrement.

YANE — Merci pour les souhaits qui seront bien la continuation des biens que je possède, grâce à Dieu et aux chères amies du courrier qui me font si large part à l'époque des vœux. Je reformule les miens pour vous afin d'y ajouter la demande du don qui ne vous manque pas, mais que vous délaissez, il faut l'avouer. Voilà qui est fait, et maintenant j'attends, amie Yane.

MON SECRET — Où êtes-vous, ma petite fille? Votre silence me fait mal...

BERNADETTE L. — Quelle douce compensation à vos jours de travail, que le plaisir donné à cette petite amie! J'en ai lu le récit avec un vif intérêt et pour un moment il m'a rappelé les scènes délicieuses du cher vieux passé que le folklore tente de ressusciter, trop souvent de disgracieuse façon. Le souvenir de ces heures joyeuses vous sera bienfaisant par les jours de lassitude morale. Chacun en a en effet sa part; seulement, tous n'en sont pas également accablés, et ceux qui portent un fardeau moins lourd ou qui savent encore sourire malgré leurs blessures, se doivent à ceux que la vie a brisés. Et cela veut dire: se donner par l'oubli de soi. — Les distractions que vous créez sont des sources de courage; je comprends qu'elles fassent vos soirées courtes et "harmonieuses", et que vous soyez l'amie de la solitude. Quelle douceur de paix il y a dans une vie aussi bien remplie que la vôtre! Si on avait su en apprécier partout la beauté et la valeur, combien vigoureuse serait la campagne canadienne! — Il n'est pas question de cela entre nous. Je ne sais qu'une chose, c'est que vos lettres ont la sincérité qui me plaît, que j'aime votre franchise et que vous êtes du nombre de mes bonnes amies du courrier. Plus de craintes, n'est-ce pas? — Merci pour vos bons souhaits et vos jolis souvenirs.

EVANGELINE — Ne me remerciez pas; j'ai simplement tenu ma parole, certaine de vous faire plaisir à toutes deux. Et je suis enchantée des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé. J'espère que l'amélioration se continuera jusqu'à votre guérison complète; vous aurez ainsi retiré un double profit de votre séjour à l'hôpital. — Vous avez des doigts de fée, ma petite amie, car la belle carte est votre ouvrage, n'est-ce pas? Je vous en remercie. Je l'ai glissée dans le bas d'un calendrier où elle fait un bel effet. — Vous lire n'est pas un exercice de patience, détrompez-vous, et ce n'est pas être bavarde que de causer gentiment comme vous le faites. Redonnez-moi bientôt ce plaisir et dites-moi que vos forces reviennent rapidement.

PETITE EVE — ... et nous causerions doucement. C'est ma réponse à votre point d'interrogation, petite amie, et vous comprenez tout de suite que c'est l'heure que j'aime entre toutes. — Heureux et joyeux? Oui, et cela est trop infiniment que cette éclaircie dans le ciel tourmenté du présent. Les souhaits sont des messagers d'espérance dont l'ombre se silhouette longtemps sur la route souvent difficile où il ferait noir sans leurs jolis reflets. Je suis sensible aux vôtres et vous en remercie. J'adresse selon votre désir, Petite Eve, je suis touchée de votre délicate attention envers ma petite amie qui va sûrement l'apprécier. Je connais son cœur. — Le mois est long à vivre, dites-vous, et vous aimeriez un courrier hebdomadaire? C'est un désir qu'il est bien permis d'exprimer mais combien difficile à réaliser! S'il est dans le domaine de l'impossible, je comprends trop bien l'intention affectueuse qui vous fait formuler pour ne pas y être sensible. Profitez bien de ce que nous avons et disons-nous bien que notre part de joies est encore la meilleure. — Bon courage, petite fille, et revenez-moi bientôt.

REINE-MARIE — Trois mots qui résumant tous les autres, qui, dans leur brièveté, renferment tous les biens, et auxquels votre sincérité donne le plus grand prix. Je vous en remercie. — Le mois de janvier s'en va vite: les "Rois" ont déjà marqué la fin de la série joyeuse des "Fêtes". Ceux que la vie ne gâte pas, n'en ont aucun regret, et ils sont en effet nombreux ceux-là que l'on oublie trop facilement à cette époque. Dire que tout le long de l'année il se gaspille tant de choses qui feraient leur bonheur! — Ces deux qualités sont presque indispensables pour faire son chemin dans le monde. Vous devez sans doute renouveler quotidiennement votre demande. Ajoutez-y, voulez-vous? la bonté. La bonté, c'est l'indulgence, c'est la charité, c'est l'amour; c'est ce qui manque aux hommes pour vivre dans la paix. — J'attends votre plus longue causerie et des meilleures nouvelles de votre santé. Au revoir, Reine-Marie.

HUGUETTE — Vous êtes la bienvenue, et mon accueil est fait de la plus sincère sympathie. Vous aurez toujours ici la part que vous demandez et nous nous comprendrons bien. Dites-moi tout ce qui pèse sur votre cœur, ce qui fait triste votre "exil", ce qui rend votre tâche difficile. Nous en causerons doucement, nous chercherons le rayon qui pourrait éclairer votre route et réconforter votre cœur; car il n'y a qu'une chaude lumière morale qui puisse soutenir le courage. Rien n'est plus grand que la vie, Hugnette, si nous savons l'aimer. Et ce n'est pas bien difficile, après tout, vous verrez. — Votre pseudo me plaît; je suis certaine d'aimer la petite amie qui le porte et qui vient à moi si gentiment. Revenez-moi bientôt.

COEUR TROUBLE — Le droit au bonheur? Certainement que nous l'avons. Seulement, il n'y a qu'un moyen de le réclamer: c'est de faire son Devoir. Le bon Dieu ne nous le doit pas, pensez-y bien, mais il nous en fournit le moyen, et avec quelle bonté! Le bruit ne vaut pas grand-chose, vous en avez fait l'expérience; le plaisir, en plus d'être vide, est malsain dans ces conditions, et quand le silence se fait, c'est horrible! Les heures pénibles sont passées, il s'est dégage de votre dure épreuve, une leçon salutaire qui vous a appris la véritable valeur de la vie et stimulé votre courage. Maintenant, il s'agit de vous guérir, de refaire votre santé, de reprendre votre équilibre moral et de laisser battre votre cœur. Ce n'est pas une illusion, ma petite fille, vous aimerez encore, mais cette fois vous ne le ferez qu'avec prudence et sagesse et vous y mettrez le meilleur de votre âme. — Je serai toujours là, prête à vous écouter, à vous aider, à vous encourager, à soutenir vos bonnes résolutions. Votre souffrance s'apaisera peu à peu, vous sentirez de la douceur dans vos pensées et de la joie autour de vous. Il n'y a pas d'effort qui soit sans récompense. Au revoir, Cœur Troublé, je vous attends bientôt avec grande hâte de vous savoir guérie et mes remerciements pour vos bons souhaits.

GOBELINE — Vous ne savez pas combien vous m'avez fait plaisir! Je ne sais comment vous remercier pour votre beau cadeau, mais vous trouverez ici mon meilleur merci et l'assurance de ma fidèle amitié. Votre dernier souhait m'a fait songer que mes amies sont bien généreuses envers moi. Mais si cela arrivait, serait-ce mieux? Il y a toujours eu l'ombre du doute entre nous. — Je ne vous oublie pas.

PETITE BREBIS — JEANNE M. — ROLANDE — ANCIENNE — RIEUSE — CARMEN — VOTRE AMIE — PICCIOLA — C'EST MOI — Mon meilleur merci à chacune de vous pour vos gracieux envois accompagnés de si bons souhaits. Les mouchoirs sont si jolis! Chacune a eu un goût exquis dans son choix.

CAMELIA — MME G. L. — NOELLA — EGLANTINE — SUZANNE L. — ELLE ET MOI — MME SANS-GENE — THERESE P. — SOUVENIR — OISEAU BLEU — TOPAZE — RUTH — Tous mes remerciements pour les beaux calendriers. Je suis sensible au souvenir que vous me gardez et à vos bons souhaits si aimablement exprimés.

FRANCE — Je renferme dans le simple merci que je vous adresse toute la sincérité de l'amitié qui reste toujours vôtre.

FLEURETTE — Voilà que tout s'est arrangé le mieux du monde et que vous êtes réciproquement satisfaites, n'est-ce pas? Vous n'avez pas été ennuyée et vous ne m'avez nullement "dérangée"; vous n'avez pas à vous excuser. N'oubliez pas que je vous lirai toujours avec plaisir.

LEVRES CLOSES — L'empreinte du temps! Combien plus elle meurtrit douloureusement le cœur qu'elle ne marque le front! La floraison printanière est finie, mon amie; jamais plus sur votre route ne neigeront les fleurs de l'avril. C'est la vie qui s'impose et fait brutalement surgir les épines jusqu'ici cachées par les roses. Mais elle ne perd pas sa valeur, croyez-moi; elle reste belle dans son but et grande dans son enseignement. Vous l'aimerez quand même pour ce quelque chose d'indéfinissable qui fait l'âme se tendre plus avidement vers l'infini et goûter ainsi un bonheur plus profond, plus solidement équilibré. — Quelle douceur vous avez mise dans vos souhaits, Levres Closes! Combien vous me faites désirer qu'ils s'accomplissent "dans la plénitude du mot!" Je crois en votre amitié et je sais qu'en "toute saison" je puis compter sur elle. Merci.

ETOILE RENE — Oui, il faut accepter et aimer le ciel tel qu'il se présente. Assombri où lumineux, il reste toujours le fond d'azur où respirent le soleil ou brillent les étoiles. Vous n'aimez pas les nuages? Je vous comprends, ils sont désagréables. Mais comme vous le dites si bien, les nuages passent, ils se déchirent, ils s'évanouissent, et le temps redevient clair. Vous l'avez expérimenté, petite fille, et je me réjouis de votre succès. — Mais non, vous n'avez pas perdu votre place au courrier où il me fera toujours plaisir de vous retrouver, et le changement est fait. Vous êtes contente? — Merci de vos souhaits, petite Etoile; moi aussi je veux. Alors, ce sera longtemps, longtemps.

MARCELLE — Je comprends votre désarroi, je comprends le sentiment qui vous fait craindre que cela ne soit "au-dessus de vos forces". Je comprends votre désir d'échapper pour quelques instants à la tristesse qui vous étire et de demander à quelques bonnes distractions de nouvelles forces. C'est une chose toute naturelle. Seulement votre épreuve vous crée des obligations et votre situation vous impose des sacrifices. L'hésitation vous sert mal et les regrets encore plus. La première chose à faire est d'organiser votre vie de façon à garder vos chers petits. Cela va vous coûter des peines, des démarches, mais il faut trouver, et il faut obtenir qu'on vous aide sans toujours agiter la question d'argent. Vous vous trouvez en face de sérieuses difficultés, je le sais, et vous avez besoin d'énergie et de courage pour les traverser. Gardez vos enfants dans vos bras, Marcelle, la vie vous les arrachera toujours trop vite. Qu'ils emportent du moins le souvenir d'une enfance entourée de tendresse, de sourires, de chaudes caresses; de bons jours près d'une chère petite maman riche de deux trésors et admirable de vaillance. C'est le bonheur sur lequel se greffent les autres et sans lequel aucun ne fleurit. Puis, les choses changeront, j'en suis certaine. Vous chanterez encore, mon amie, et il fera de nouveau clair et doux chez vous. Je vous souhaite du courage, de la force et le succès qui réconforte.

ADRIANNE SAINT-SIMON — C'est oui, et le plaisir qui va être vôtre sera aussi le mien.

DONA DEL CARPIO — L'épreuve vous a brisée... je n'ai pas su et je regrette cette ignorance que à pu vous faire croire à de l'indifférence de ma part. Ma vieille amitié sympathise à votre malheur et je vous l'offre dans toute sa sincérité. L'assurance de la vôtre m'est douce; je vous en remercie, de même que de vos bons souhaits. Ce sont aussi les miens, mon amie, et je désire qu'ils vous apportent la douceur de la consolation.

REVEUSE SENSITIVE — C'est bien l'époque la plus occupée que celle d'une fin d'année. Je comprends que, la maladie en plus, vous ayez été complètement prise. Je suis sensible au souvenir que vous me donnez malgré tout et aux vœux que vous m'adressez. Je vous en remercie. — Si le voyage des pensées se faisait de plus ostensible façon, vous auriez souvent entendu la mienne répondre à la vôtre. Cette rencontre nous aurait été bien agréable, n'est-ce pas? Mais que de choses impossibles! — Votre gentille écoleière devait être à croquer. Cet événement m'a inspiré quelques lignes que j'aurai peut-être l'occasion de publier et qui lui rappelleront cette date importante. — Je souhaite que votre malade reprenne des forces, que vous trouviez quelques instants de liberté pour me revenir et que des joies inattendues soient vôtres.

MADELEINE DES PINS — La mission précieuse que vous me souhaitez! Ce que je souhaiterais pouvoir en distribuer des gerbes et des gerbes en semence de bonheur! Je vous remercie de tout mon cœur, de toutes les bonnes choses que m'apporte votre billet. Je ne saurais vous dire combien elles me sont douces et réconfortantes, et ce qu'une amitié comme la vôtre rend le travail facile. La mienne en retour.

EMILIE — Je ne crois pas que de grandes douleurs passent sans laisser de traces, qu'elles s'effacent comme tout ce qui s'écrit sur le sable. Je ne crois pas qu'après elles, le cœur se retrouve intact, dans sa fraîcheur première, bercé des mêmes illusions. Non, cela est impossible. Mais je crois que la souffrance s'apaise, que, dans un sens nouveau, la vie se revêt d'une beauté neuve, et qu'à la lumière du devoir, la monnaie est moins rude. Le bonheur perdu ne se réédifie pas toujours, il y a des ruines qui persistent éternellement sur le cœur. Et pourtant, les larmes se séchent, les lèvres reprennent leur sourire très doux, seulement par l'effet du courage. Vous n'oubliez jamais, Emilie, mais vous saurez être courageuse. Vous reconnaîtrez que, même dans le malheur, la vie vous a été généreuse. Reconnaissez sa générosité par une fervente confiance en la divine Providence qui vous permet de donner une enfance heureuse à vos chers petits quand tant d'autres n'ont pas cet avantage. Et par la résignation vous obtiendrez la paix. Je vous souhaite la plénitude de l'espérance, mon amie. C'est le retour de vos vœux et mon sincère merci.

SOLITAIRE — Votre confiance ne sera pas trompée. Solitaire; vous avez dès maintenant une place au courrier où vous me trouverez toujours prête à causer avec vous. Il y a ici de la clarté, de la chaleur, qui vous aideront à secouer cette torpeur mortelle qui use plus vos forces morales que physiques. C'est l'ennemi à vaincre. Si vous n'y travaillez pas énergiquement, rien ne vous sortira de ce chaos où vous vous apheziez lentement. D'abord, il faut chasser cette pensée que la souffrance est votre lot et ne plus avoir peur de la vie. Mais, Solitaire, la vie, c'est un bienfait de Dieu. Il l'a faite grande et belle. Il lui a donné un horizon sans borne, des ressources infinies. Il a mis à son service les plus nobles activités, et l'homme n'a qu'à vouloir pour qu'elle atteigne sa plus haute valeur. Il faut donc agir pour vivre. Vous avez ainsi l'obligation stricte de vouloir vous aussi et de vous mettre brutalement à l'ouvrage. Vous devez suivre à la lettre les prescriptions de votre médecin. On ne vit pas pour son bon plaisir, vous le savez, mais pour faire son devoir, et votre devoir à vous, c'est de vous aider à guérir pour aider à votre bonheur. Car celui-ci n'existe pas sans la santé. La santé exige de la lumière, du soleil, de la gaieté. Comment peut-elle être votre hôte quand il fait toujours noir en vous? Le premier travail à entreprendre, c'est celui des exercices que vous ordonne votre médecin, et ce en dépit de l'ennui que cela peut vous causer, en dépit de l'effort qu'ils vous demandent, et de la faire de bonne grâce, généreusement et joyeusement. Ne chercher pas la solitude; votre tristesse n'y serait pas à sa place et vous vous éloigneriez du remède. Prenez des distractions, réagissez, et vous guérirez, je vous le promets. Revenez-moi dans une bonne causerie. Je sais que vous allez rencontrer bien des difficultés, mais il me semble que vous saurez être énergique. Vous m'en parlerez et nous verrons aux meilleurs moyens à prendre pour arriver à votre but. Je comprends combien cela vous serait bon. Au revoir, amie Solitaire, je vous attends.

FOLIE EXQUISE — Quelle gentille messagère que cette étoile filante venue du ciel de France chargée des meilleures choses qui se puissent souhaiter! J'ai confiance en son "effet merveilleux". Je vous devrai la joie de son rayonnement dans ma vie, et je vous en remercie sincèrement. — Vos vœux à l'adresse de la revue me font me demander ce que sera la nouvelle année dans le domaine de la prospérité. On dirait le monde submergé par un flot de haine; le choc des ambitions est une menace continuelle, et tous les pays semblent se poser sur des volcans prêts à semer la mort. Oh! que la paix serait bonne! La paix bienheureuse qui rendrait à la terre l'harmonie depuis si longtemps perdue!

JEHAN LE GASCON — Vous juger exigeant parce que vous venez chercher ici un rayon d'espérance pour éclairer votre route solitaire? Non, je ne pense pas cela; et non seulement j'ai lu votre lettre, mais je l'ai relue. Et parce que je comprends votre souffrance, parce que je comprends la profondeur du sacrifice que vous impose la vie et la détresse qui vous désorientent, mon hospitalité se fait aussi sympathique que sincère. Le causeur intéressant que vous êtes aura toujours sa place ici. — Je sais que rien ne peut nous rendre le passé, que les rêves éteints ne se ravivent plus, que les illusions mortes ne retrouvent plus de sève... je sais combien le souvenir en est lourd! Mais je sais aussi qu'il est une Espérance divine qui réconforte le cœur blessé, qui le hausse jusqu'à l'infini, qui l'enveloppe de paix. Une Espérance si lumineuse que la confiance en la vie renaît, que la foi en des jours bons se ranime et que de nouveaux espoirs ouvrent leurs ailes. Croyez en elle, Jehan, pour qu'elle soit votre courage, pour que Dieu la fasse votre consolation. Il y a de la douceur dans votre souvenir d'amitié; la séparation est venue par la force des circonstances, mais il n'y a pas eu de défection. C'est hélas! le cours normal des choses. Plus cruel, l'amour vous a blessé, et parce que, fidèle même à l'infidélité, vous ne voulez pas vous reprendre, vous tenez l'épave au plus profond de votre blessure. Vous ne voulez pas y renoncer, dites-vous. Il vous est tout naturel de ne pas renoncer à l'amour qui est à la base de tout bonheur humain. Il faut aimer pour que le don de soi soit complet, quelle que soit la vocation choisie. Mais pour que cet amour soit l'équilibre du bonheur, il faut que les cœurs soient d'un poids égal. Ne faut-il pas que l'estime se nuance d'admiration et que l'un se retrouve dans l'autre jusque dans les contrastes? Ressaisissez-vous courageusement, Jehan, ne fermez pas votre horizon. L'avenir est à vous en tout ce qu'il peut donner de bon, de doux. N'en laissez rien perdre; le temps des regrets est stérile, c'est l'action qui ouvre le sillon d'où germera la semence. Mettez-vous à l'œuvre, et quand la douleur cherchera à vous vaincre, pesez ce que vous avez reçu avec ce que vous donnez. Puisse la constatation de l'ingérence des valeurs vous être salutaire. — L'autre douleur, celle de votre nostalgie, elle est à peu près incurable, ses racines tiennent à votre vie même, et pour l'adoucir, je ne connais pas d'autre moyen que celui de vous confier à la Providence en accomplissant votre devoir. Peut-être, en retour, aurez-vous un jour la joie de reconquérir votre bien, de revoir votre cher passé à l'ombre de votre vieille

L'Enfant de la Larme

La Petite Poste

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

UNE INSERTION : 75c

On devra adresser:—
La Petite Poste,

La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux. On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent:

Mesdemoiselles:

BERTHE BELLEHUMEUR — (Corr. inst. ser. de 35 à 50 ans; rep. ass.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

C. RIEUSE — (Corr. dist. de 25 à 35 ans). C. P. 2083, Montréal, P. Q.

LOUISE — Châtaîna, 24 ans, demeurant à la campagne. (Corr. bons et dist.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

RITA — Québécoise. (Corr. inst. et dist. 25 à 50 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

PIERRETTE BOISVERT — Gaie, dist. (Corr. inst. dist. 35 à 45 ans; but: distraction et connaissance). 2432, rue Parthenais, Montréal, P. Q.

G. ESPOIR — Dist. (Corr. dist. ser. de 33 ans et plus). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

MARIELE — Garde-malade, grande, brune. (Corr. de 27 à 35 ans, sympathiques, prof. ou ayant bon emploi). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

VILLAGEOISE — Grande, brune. (Corr. ser. sobre et dist. célib. ou veuf, 32 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

EVA PARNIOJONI — Jeune fille italienne très sérieuse. (Corr. canadiens). Viale Fara 175, Milano, Italie.

MONIQUE MALDAGUE — (Corr. célib. ou veufs, 35 ans et plus). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q. (Prière d'envoyer timbres pour l'expédition de votre courrier).

GINETTE LAURENT — Gaie, inst. (Corr. inst. de 30 à 45 ans; but: distraction). 4158, Parc Lafontaine, Montréal, P. Q.

CECILIA — (Corr. inst. dist. de 35 ans et plus; but: distraction, rep. ass.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q. (Prière d'envoyer timbres pour expédition de votre courrier).

SYLVETTE — 25 ans. (Corr. dist. ser. cultivé, 30 ans et plus). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q. (Prière d'envoyer timbres pour l'expédition de votre courrier).

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:

Messieurs:

C. L'HOMME — Inst. dist. pauvre, 35 ans. (Corr. tes; but ser.) 1409, rue Saint-Hubert, Montréal, P. Q.

RAPHAEL ADAM — Célib. 25 ans. (Corr. tes de 18 à 25 ans; but ser.) Pascalis, via Senneterre, P. Q.

LUCIEN DELISLE — Québécois, 20 ans, bon éduc. (Corr. tes de 17 à 22 ans, dist. inst. but: distraction, rep. à toutes). Poste restante, Québec, P. Q.

N. de MAGNY — Etudiant, 25 ans. (Corr. tes de 20 à 25 ans). 9065, rue Souigny, Montréal, P. Q.

ARTURO — (Corr. tes de 17 à 23 ans, but ser.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

P. DORVAL — Veuf, 44 ans. (Corr. tes dist. environ 30 ans). 1145, rue Bernard ouest, Poste restante, Montréal, P. Q.

PAUL T. LAINE — 24 ans, inst. dist. (Corr. tes ser. bon éduc. gai, de 20 à 28 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

MARCEL BOLLAERT — Français, 25 ans, inst. dist. (Corr. tes anglaises ou allemandes habitant Montréal). C. P. 215, Montréal, P. Q.

MIRABEAU — Jeune prof. ser. caractère ir-rép. (Corr. tes de 20 à 28 ans, inst. intel. ser. dist. de bon fam. but ser.) C. P. 479, Campbellton N. B.

à eux alliés aux anciens rois, tous les domaines dont avait été dépossédée la princesse Hedwige.

De plus, pour ne pas laisser tomber dans l'oubli un nom vieux de tant de siècles, et pour récompenser le fidèle dévouement du noble varsovien Stéphane Vadbolski, le gouvernement décréta ceci:

"Les deux fils du comte, les jumeaux Yvan et Boris ainsi que les enfants à venir, ajouteront à leur nom celui de Strolenski; à leur titre, celui de prince."

De sorte que Mgr Andrew eut la joie, avant de mourir de baptiser une délicieuse petite princesse Sonia-Hedwige qui commence à gazouiller la prière de l'innocence devant la Vierge du Miracle.

Maryka l'élève comme ses fils, les Anges du Pardon, dans la vénération du pauvre aïeul Boris, grand coupable devant les hommes, mais grand repenté devant Dieu.

F-I-N

vous demandé?

Il se reprit vite.

Ses lèvres tremblaient, mais il fut courageux.

— Allons! dit-il. Je suis prêt!

On ne prit pas la peine de le déshabiller. Pour ce genre de torture les bourreaux procédaient rapidement.

La croix était un tronc d'arbre où deux branches écartées simulaient les bras. A l'extrémité d'une de ces branches, un écriteau pendait déjà d'avance portant la mention:

LE DEMON DE L'UKRAINE
Crucifié par les Rouges!

On lia d'abord le prince sur le tronc par des cordes, tandis que l'âme aux abois, effrayé, en désarroi, il essayait de se recueillir.

— IX —

LA PRECIEUSE MORT DE BORIS

Une foule énorme stationnait, avide et cruelle.

Les yeux vacillants du condamné ne la voyait pas; sa souffrance était si grande qu'il en perdait le sentiment.

Les mains et les pieds percés, jetaient des flots de sang, éclaboussant d'un liquide gluant la casaque écarlate des commissaires soviétiques.

— Mon Dieu! gémit Boris, répétant les paroles du Christ pour lequel il mourait. Mon Dieu... ne m'abandonnez pas... Donnez-moi du courage... Je ne suis qu'une pauvre créature... Seigneur... recevez mon âme et pardonnez leur.

— Courage Boris... je suis là... cria une voix sortie de la foule.

Les paupières du supplicié palpitérent.

— Mgr Andrew! soupira-t-il. En effet, le noble et fidèle vieillard voulait par sa présence rendre le courage au moribond.

Le sentant défaillir dans ces affres terribles, il leva la main pour une suprême bénédiction au moment où le roulement de tambours réclamait le silence de tous.

— Camarades! clama un soldat sorti des rangs, Boris-le-Rouge traître aux Comités, a été par eux condamné à mort. Voilà comment la Tcheka se venge des mauvais frères.

Un hurrah formidable empêcha d'entendre les cris de douleur de la victime.

La foule l'entoura soudain, se moquant, riant, l'insultant.

Un homme s'avança cynique, brutal, devant le malheureux qui se tordait dans d'atroces souffrances, les nerfs déchirés, la poitrine haletante, brisée.

La soif propre au tourment de la crucifixion, dévorait le mourant aux tortures de l'agonie.

Cet homme l'interpela d'un ton goguenard:

— Et ton Christ?... Appelle-le donc?

Un rire diabolique termina sa phrase. Boris ouvrit les yeux:

— Je te pardonne!... Grégor Meloutine... haleta le martyr.

— Je m'en f...

D'un geste prompt de son fusil levé il visa le prince.

Mais par une permission divine, la balle du lâche tirée à bout portant traversant la poitrine sortit par l'épaule.

Ricochant sur le bois, elle vint frapper en plein cœur l'ignoble assassin.

Il tomba comme une masse, foudroyé, le rictus sardonique encore sur les lèvres.

Au coup de feu, la foule effrayée s'écarta brusquement, se sauva, bouscula, jeta des cris...

Des rangs éclaircis, quelques-uns s'avancèrent contemplant le crucifié.

Boris délivré par la balle de Meloutine avait achevé de souffrir.

Selon le désir de sa mère, il racheta sa vie par une mort sublime.

Mgr Andrew demeura seul avec sa douleur.

— O Boris!... Que dirai-je à Maryka, ta fille? Sinon la vérité si belle, si admirable!... Le Démon de l'Ukraine, Boris-le-Rouge, vampire altéré de sang est devenu un saint. Boris Strolenski, l'Enfant de la Larme, protégé de la Vierge du Miracle, est mort martyr!

..

La race des Strolenski vit toujours. Car la République de Pologne rendit à Maryka en souvenir de ses glorieux

Agenouillé devant le prélat il reçut l'absolution plein de courage et de foi, se sentant réhabilité.

Puis Monseigneur Andrew ouvrit son vêtement, retira un petit sac de peau caché à même sa chair et ouvrit la custode qui ne le quittait pas.

Il pleura en communiant celui qui si noblement rachetait sa vie.

Sans la perfide influence de Michel Ovanieff, Boris n'aurait jamais failli.

— Sois fort, mon fils. Pense au Christ à Gethsémani, se préparant à sa Passion. Hélas, ce jardin n'est-il pas un autre Gethsémani pour toi?... Sois donc aussi un autre Christ devant la mort.

Cette étrange parole allait s'accomplir à la lettre.

Une dernière étreinte...

Boris à la hâte poussa Mgr Andrew hors du jardin, ayant entendu heurter à la porte, ne voulant pas que le digne prélat fut pris comme lui.

Il se recueillit quelques minutes, mais les coups continuaient avec violence.

Il fallait ouvrir, la bande était là.

Tapie dans l'ombre d'abord, elle se montrait maintenant au grand jour.

— Que voulez-vous, camarades? demanda-t-il très calme.

Le prestige de cet homme était si grand, son nom si redouté qu'il en imposait encore.

Même le traître n'y manquait pas, car Grégor Meloutine était devant le prince.

— Que voulez-vous? demanda-t-il encore.

— Boris le Rouge, Démon de l'Ukraine?

— C'est moi!

— Suis-nous.

Pour plus de prudence on lui lia les mains.

Un coup de sifflet appela une auto toute prête.

Il y monta sans rien dire, l'âme sereine, en paix, ayant prononcé sur la chair sacrée du Christ le Fiat du sacrifice.

Le prince Boris Strolenski, dernier du nom, marchait vers la mort.

— VIII —

COMMENT SE VENGE LA TCHEKA

Les Comités soviétiques n'avaient pas l'habitude de faire de longs procès.

Un interrogatoire sommaire pour la forme, c'était tout.

Cela suffisait puisque tout suspect était d'avance condamné.

Pour Boris, c'était plus grave.

N'avaient-ils pas à juger l'un des leurs?

maison grise, de revoir "les horizons infinis", de respirer "les arômes salins". L'heure des compensations viendra, Jehan, le bon Dieu ne l'oublie jamais. Je souhaite qu'elle vous soit reconfortante et généreuse, et je désire ardemment que vous trouviez dans ces lignes l'encouragement que vous en attendez. Je désire, oh! combien! que la clarté de l'espérance resplendisse dans votre cœur et apaise votre souffrance, qu'elle fasse votre ciel plus clair et votre solitude moins pénible, qu'elle fasse fleurir vos espoirs.— Votre pseudo me plaît... Je le comprends si bien!— Bon courage, Jehan; je vous tends la main en vous disant au revoir.

MYRZA — Etre indiscrette en frappant à la porte du courrier? N'avez plus jamais cette pensée. Chez nous chaque petite amie a sa place et sa part, et celle qui vient demander un coin clair pour "jaser à cœur ouvert", n'est jamais une "intruse". Mais comme il y a déjà une Myrza ici, je vous demanderais de bien vouloir changer de pseudo. C'est entendu, n'est-ce pas? Je vous remercie à l'avance de votre gentillesse.— La douceur de votre lettre et le nom de votre pays sont d'un contraste qui m'a plu par son originalité. Il doit faire bon chez vous, petite fille. J'ai déjà hâte de vous relire, c'est dire que je vous attends. Au revoir.

VIOLONISTE — Je ne puis que vous glisser un sourire et vous dire que je pense à vous.

MARJOLAINE

COUPON

LA REVUE MODERNE
320, rue Notre-Dame est
Montréal

Veuillez trouver ci-inclus \$1.15 pour une boîte Texcraft, port payé, tel qu'annoncé dans la page ci-contre.

Nom.....

Ville.....

Prov.....

PARENTS!

Voici pour vos enfants
un jeu de véritable
éducation artistique et
un *des plus amusants*

Le

TEXCRAFT



LE TEXCRAFT n'est pas une simple boîte à dessin. C'est quelque chose de tout à fait nouveau. Il comprend 24 délicieux croquis de bouffons, de Cendrillon, de petits "Bo-Peep", de petites Hollandaises, Françaises, Espagnoles, Mexicaines, Italiennes et Japonaises; de petits Hollandais, Français, Espagnols, Mexicains, Indiens, "Cowboy"; de moulins à vent, de scènes domestiques, de vivre, de chambre à coucher, de solarium, de bibliothèque et de cuisine.

DES HEURES DE PLAISIR!

Vous n'avez pas à dessiner mais simplement
à **DECALQUER** les patrons

Imaginez
combien ces
patrons seront
jolis, lorsque
reproduits en
couleurs.



Tout garçonnet ou fillette a déjà placé un papier sur un morceau de cuivre et, frottant avec un crayon, vu des lettres et des images apparaître. C'est ce que fait le TEXCRAFT. Cependant, le TEXCRAFT vous procure 8 cartes de patrons reversibles et 10 crayons de couleurs différentes. Avec cet assortiment, vous pouvez décalquer un grand nombre de dessins de jolies couleurs sur les 24 patrons qui vous sont fournis. (Voyez le dessin plus bas). Avec le TEXCRAFT, les enfants de tout âge peuvent produire des images en couleurs qu'ils seront fiers de placer dans leurs chambres ou de coller dans leurs livres d'images. De plus, le TEXCRAFT est tellement facile; les enfants le maîtrisent en quelques minutes et ne s'en fatiguent jamais. Le TEXCRAFT tend à développer les talents artistiques tout en récréant — le genre de récréation qui ne dérange pas la famille. Le TEXCRAFT est contenu dans une boîte forte, mesure 16" x 12½, avec un couvert richement colorié. Ecrivez-nous et envoyez-nous un mandat de poste de \$1.15 et nous vous enverrons un jeu — frais de port payés — quelle que soit votre adresse, en Canada, ou \$1.00 livré à nos bureaux.

Fabriqué exclusivement pour l'Empire Britannique par
TEXCRAFT et pour

La Revue Moderne

320 est, rue Notre-Dame,

MONTREAL, Can.

Utilisez le coupon publié dans la page ci-contre

ECOLE POLYTECHNIQUE DE MONTREAL

FONDEE EN 1871

Travaux Publics — Industrie

Toutes les branches du Génie.

PRINCIPAUX COURS D'APPLICATION

Electricité - Chimie Industrielle - Dessin - Machines
thermiques - Chemins de fer - Mines - Constructions
civiles - Béton - Mécanique - Machines
Arpentage - Hydraulique - Travaux publics
Génie Sanitaire - Ponts - Métallurgie

L'Ecole Polytechnique forme des ingénieurs susceptibles de diriger
les grandes entreprises industrielles et les travaux publics.



Laboratoire de Recherches
et d'Essais

Laboratoire Provincial
des Mines

1430, rue Saint-Denis - - - - Montréal

PROSPECTUS SUR DEMANDE